



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

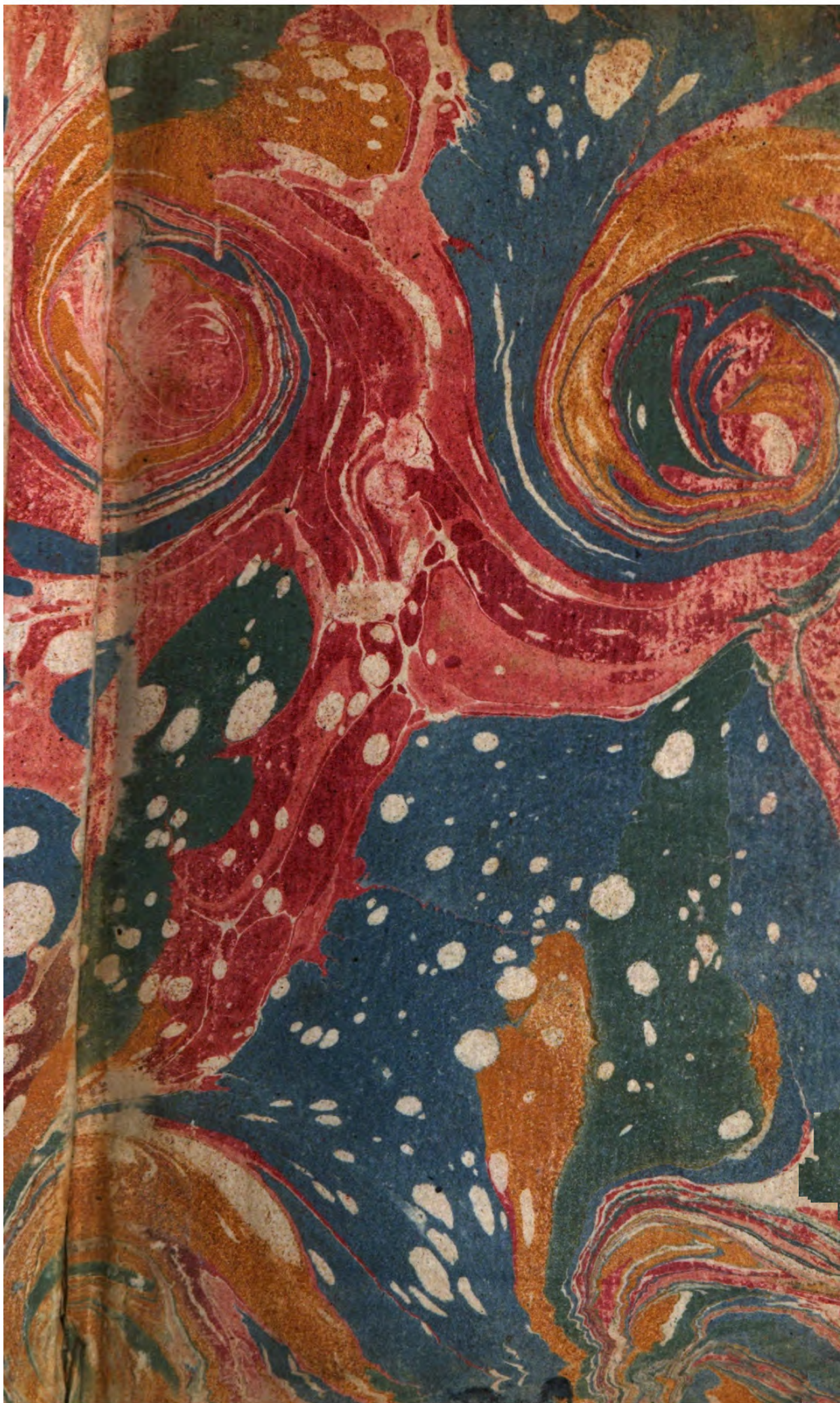
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

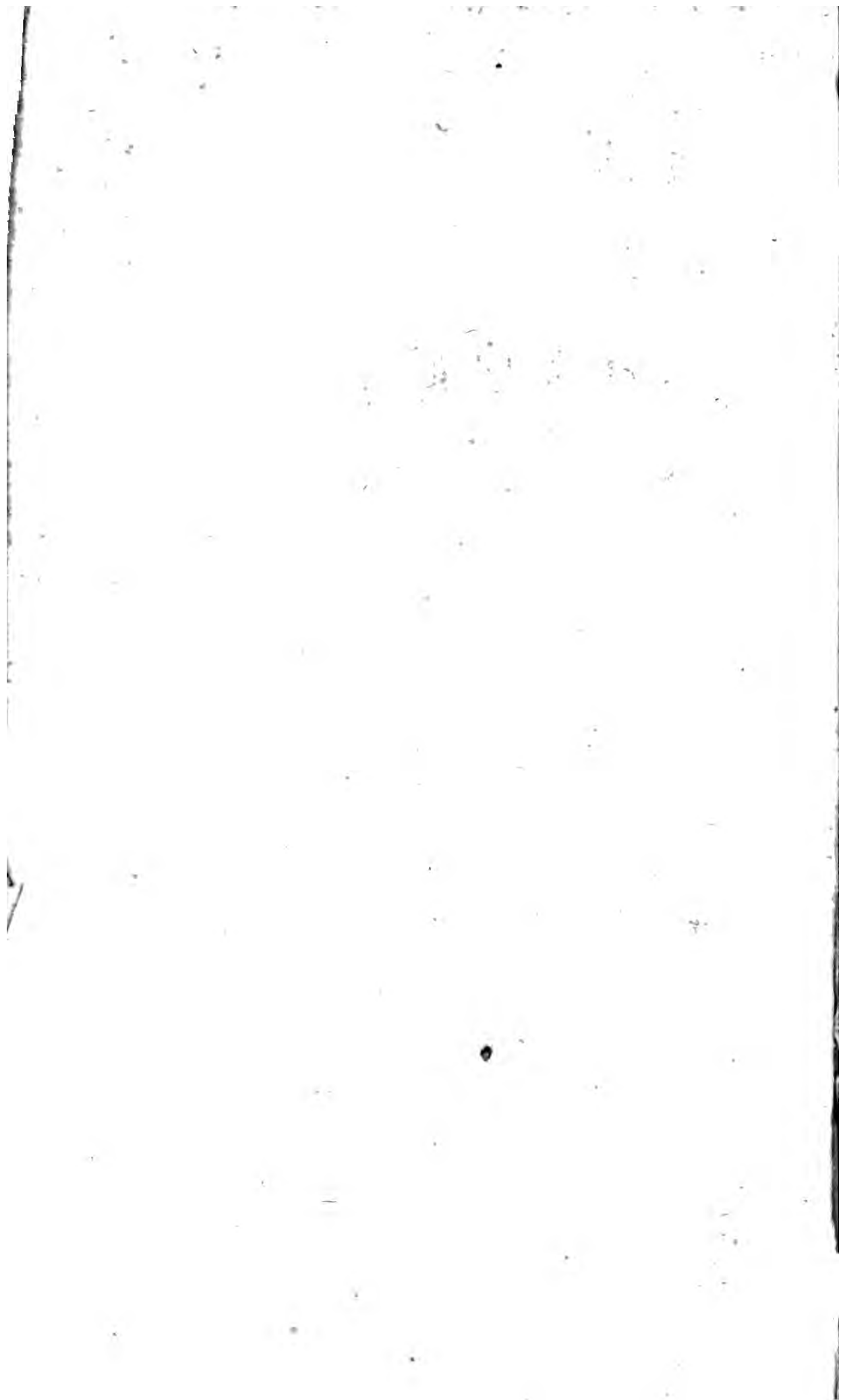


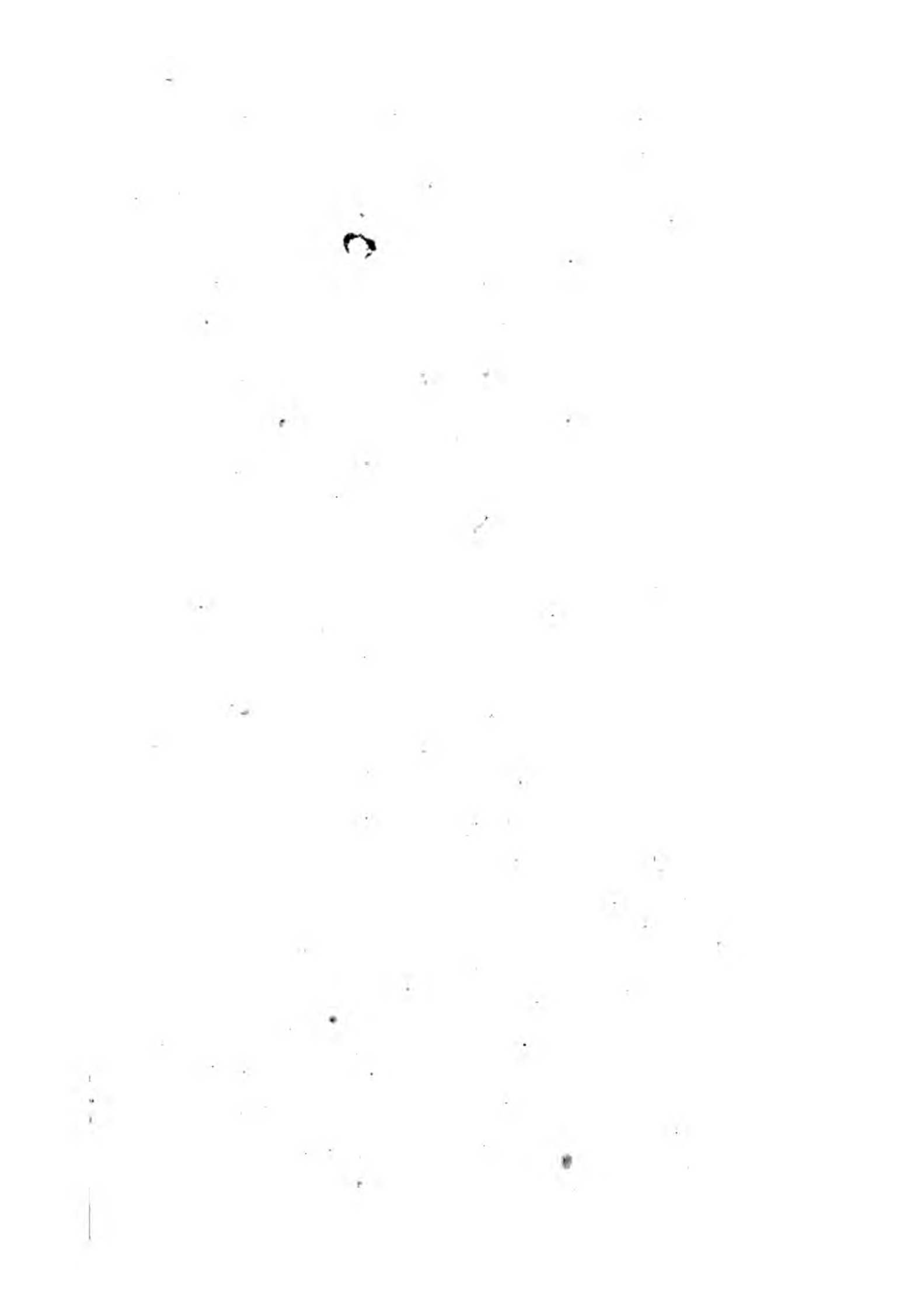




3 vol. 41-









LES PARADES

THÉÂTRE
DES
BOULEVARDS,
OU
RECUEIL
DE
PARADES.
TOME PREMIER.

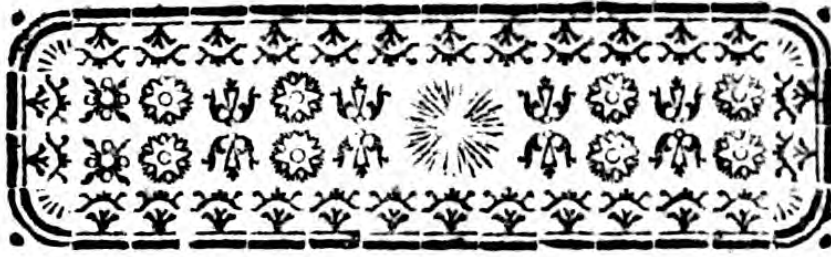


A MAHON,

De l'Imprimerie de GILLES LANGLOIS,
à l'Enseigne de l'Etrille.

M. DCC. LVI.





T A B L E

D E S

P I E C E S

Contenues dans le premier
Tome.

*L*ettre de M. Gilles.

Leandre, Fiacre.

La Confiance des Cocus.

La Chaste Isabelle.

Le Doigt mouillé.

Caracataca & Caracataqué.

Leandre Hongre.

Tome I.

a

T A B L E.

Le Marchand de Merde.

Ah que voilà qui est beau !

Discours sur cette Pièce.

F I N.





LETTRE
DE M. GILLES,
SUR LES PARADES.

JE me crois fondé, z'en qualité de Gilles, à devenir z'Auteur ; je me donne assez de casse cul dans un courant de l'année, pour me placer parmi nos Poètes de prose, & même j'ai z'un avantage dessus eux ; c'est que chacune de leurs Pièces ne tombe qu'une fois, & que moi je tombe tous les jours. Le Sesque conviendra z'avec moi que c'est un agrément. Il y a d'aucunes femmes de vertu qui me confient qu'elles ne sont jamais plus

aïses que quand elles tombent ; & quand ç'a leur arrive , elles ne manquent pas de me dire , à toi , Gilles. Voilà pourquoi on voit tant de Dames s'être fait des façons de beaux esprits , parce qu'elles en ont les manieres ; & c'est z'à propos des talens dont elles font parade , que je vais essayer un bout de dissertation sur les Parades.

Parade z'est z'une chose & z'un mot ; c'est z'en quoi ç'a vous a son mérite , parce qu'il y a bien des mots qui ne font pas des choses , & qu'en fait de ce qui s'appelle commerce du monde , ce sont les choses qui font les liaisons.

Une Parade z'est donc z'un mot moral , en ce que ç'a annonce z'une bonne Pièce , pour engager à z'entrer dedans , & puis qu'après ç'a on vous en coule : voilà ce qui arrive tous les jours dans les meilleures maisons , où z'on ne voit que des parades , sur-tout lorsque

la femme est jolie. Ça n'a pas honte de vous avancer à tous ceux qui y viennent , qu'elle est leur servante ; c'est z'une parade qu'un pareil propos , car elle n'est la servante de personne , & queuquefois elle est la maîtresse de tout le monde. Quant à l'égard des maris , leur honneur z'est le Gilles de la maison ; c'est lui qui reçoit les soufflets. Il n'est pas nécessaire d'être vêtu de blanc pour être mon camarade ; si c'étoit-là l'uniforme , le noir seroit z'à trop bon marché : il n'y auroit que Messieurs les Abbés qui le porteroient z'avec raison ; premierement , c'est parce que tous la plûpart le portent bien ; & puis secondement , c'est que sans s'en vanter ils font bien des Gilles sur le pavé de Paris. A propos de ça , c'est z'encore des parades que les gens d'Eglise : qui dit z'un homme d'Eglise , dit z'un homme qui y va ; & l'on m'avouera

viiij *LETTRE*

que c'est là des gouailles aussi risibles, que si z'on voyoit z'un Mahomet dédié z'à z'un Cardinal.

Je crois avoir démontré que la Parade est z'un mot moral : il s'agit z'à présent d'entrer dans la nature, & ce n'est pas là ce qui m'embarasse.

La nature de la Parade, de même que le Misantrope, suit la nature de celui qui la traite, & c'est z'en quoi elle l'emporte sur celle des Auteurs modernes, parce que ces derniers en sortent presque toujours, & que ce n'est pas là comme on fait faire du chemin à ses Pièces. Tout ç'a vient de la mauvaise éducation des enfans ; ce qui ne leur arriveroit pas, s'ils avoient lû le Traité des Culbutes de M. Drolin : je me souviens que c'étoit z'un bien joli z'Arlequin que ce M. Drolin ; j'apprenois à écrire pour sçavoir lire, lorsqu'il composoit son Traité des Culbutes avec Mam-

DE M. GILLES. ix

elle z'Izabelle : elle étoit bien legere , cette z'Isabelle là , & cependant je remarquois qu'elle avoit toujours le deffous. Voilà pourquoi je ne fus pas surpris , lorsque j'entendis dire par le beau monde dans le préau , que M. Drolin avoit fait un *Traité des Culbutes.*

On peut z'aisément conclure de tout ceci combien les Parades sont z'utiles à la jeunesse. Premièrement , elles se jouent toujours en dehors , comme j'ai z'eu l'honneur de le faire entendre plus haut , ce qui fait qu'on y entre pour rien ; & ç'a ne laisse pas que de faire plaisir à bien du monde , ce qui me donne occasion de répéter qu'il y a z'une quantité d'honnêtes femmes qui sont comme les Parades ; je l'ai éprouvé moi-même. Une Beauté de près de six pieds , nommée Fanchon l'Oseille , nous fit l'honneur de suivre notre Spectacle pendant toute la Foire derniere ;

x

LETTRE

je fis de d'même , je la suiva , & vous allez entendre ce qui en arrivit. Elle voulut z'aller voir le fameux Joueur de Gobelets ; & comme elle avoit de l'esprit , elle lui tint ce discours : On dit que Monsieur sçait z'escamoter z'un âne ? A votre service , Mademoiselle : ç'a n'est pas de refus , Monsieur ; mais je veux sçavoir l'escamotage , parce que je me donnerai le plaisir de jouer le rôle du Gobelet. Ç'a ne manqua pas , elle apprit l'escamotage : elle devint le gobelet , il n'auroit tenu qu'à elle de se faire queuque chose de mieux. Elle me fit l'honneur de me prendre pour sa muscade ; ç'a a donné sujet z'à z'une Parade intitulée , *Fanchon Gobelet , & Gilles Muscade*. Le grand mérite de cette Pièce , c'est que z'on voit d'abord le lieu de la scène , ce qui nous est fort recommandé dans la pratique de Christophe.

On ne peut pas disconvenir que le Sefque a plus d'entente de ce Théâtre que les hommes, je n'en excepte pas Plaute, qui étoit pourtant le contemporain de Rablais. C'est pour ç'a que tous les matins je vais montrer z'en ville à jouer des Gobelets aux Dames : le goût des Sciences gagne tous les jours. Tous les talens agréables ont des droits deffur elles : il n'y a qu'à voir comme elles apprennent à froter les chambres, à trotter, à galopper, & même z'à ruer, quand la gentilleffe le demande. C'est ce qui me détermine à leur offrir ce petit Recueil de Parades, dont l'objet z'est mieux rempli que celui de la Comédie ; car qu'est-ce que la Comédie ? C'est la peinture des mœurs : on dit qu'elles ne font pas bonnes pour le présent, & je demande qui est-ce qui a de plus mauvaises mœurs qu'une Parade ? par conséquent elle est

xiiij *LETTRE, &c.*

la peinture du siècle. Cela me fait
z'espérer que les Beautés protege-
ront mon Essai : si elles le trou-
vent trop court , il sera aisé de
l'allonger ; ç'a ne dépaysera pas le
Gilles du grand Jeu.



LEANDRE

LEANDRE

FIACRE;

P A R A D E.

Tome I.

A

ACTEURS.

LEANDRE, Amant d'Isabelle.

ISABELLE, Fille de Villebrequin.

CASSANDRE, Amoureux d'Isabelle.

VILLEBREQUIN, Pere d'Isabelle.

GILLES, Valet de Cassandre.



LEANDRE
FIACRE;
PARADE.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.



U o i ! charmante z'Isabelle ,
j'apprens que vous allez t'épou-
ser Monsieur .Cassandre. Où est
la foi que vous m'avez promise ?
Où est l'amour , où est le bien que vous
me portiez ?

A ij

L E A N D R E

I S A B E L L E.

Taisez-vous donc, mon cher Liandre ; si vous ne voulez t'empêcher mon établissement ; car enfin je vous aime plus que lui , mais il a plus de moyen que vous.

L E A N D R E.

Mamselle, tout cela z'est bel & bon ; mais enfin il vaut mieux faire plaisir d'un pied à une honête personne , que d'un doigt à un sot & à un vieux comme il est.

I S A B E L L E.

Mais vraiment, mon cher Liandre, je sens bien ce qu'en vaut l'aune. Aussi ce n'est point la badinerie qui me fait prendre le parti, c'est l'envie d'avoir de quoi, je compte bien toujours vous voir.

L E A N D R E.

Non, Mamselle, je ne veux point que vous soyez Madame Cassandre. Je veux moi-même faire votre fortune, & il ne fera pas dit que l'on m'aura passé le bec par la plume.

F I A C R E.

I S A B E L L E.

Mais , mon Pere , charmant Liandre , que dira-t-il ?

LE A N D R E.

J'aurai toujours pour sa perſonne beaucoup de conſideration , mais je lui donnerai vingt coups de pieds dans le ventre , s'il ne fait pas ce que je veux.

I S A B E L L E.

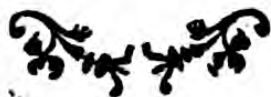
Vous êtes aſſurément bien le maître de faire ce qu'il vous plaira , ſi vous croyez que ce ſoit pour le mieux.

LE A N D R E.

Je ſçais que Monsieur Caſſandre va venir pour vous épouſer , faites comme ſi de rien n'étoit , & laiſſez-moi faire.

I S A B E L L E.

Oui , mon cher z'Amant , vous ferez toujours comme vous voudrez & tant qu'il vous plaira.



SCENE II.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

ENfin je viens ici pour épouser.

GILLES.

Oui, mais non pas pour épouffeter.

CASSANDRE.

Veux-tu bien m'écouter? Je veux faire une fin.

GILLES.

Pardienne, Monsieur, elle est toute faite, & vous voulez cependant épouser Mamselle z'Isabelle.

CASSANDRE.

Oui bien assurément.

GILLES.

Je ne parle pas pour elle, mais les filles de ce pays sont quelquefois si sçavantes, qu'elles n'apprennent rien de nouveau la premiere nuit de leurs nôces.

F I A C R E. 7

C A S S A N D R E.

Oh nous sçavons cela, mais il y a fille
& fille.

G I L L E S.

Oui, Monsieur, il y en a de la grande
& petite espèce: mais, Monsieur, voulez-
vous sçavoir ce qui vient par-tout?

C A S S A N D R E.

Oui dea, je suis toujours bien aise de
m'instruire.

G I L L E S.

Monsieur, ce sont des cornes; car il n'y
a point de terre qui ne produise des cocus.

C A S S A N D R E.

C'est vraiment bien le tems de me tenir
ces propos.

G I L L E S.

Si vous voulez j'imposeraï silence à mes
paroles, mais aussi voulez-vous que j'at-
tende que vous ayez voyagé en Cornouail-
les, & que l'on vous appelle Monsieur Cor-
neille.

C A S S A N D R E.

Ce malheur ne peut m'arriver, z'Isabelle

§ **L E A N D R E**

est belle , elle est sage , elle est fille de mon bon ami Villebrequin.

G I L L E S.

Oui elle est belle , mais un homme qui a une belle femme , tout le monde est son cousin.

C A S S A N D R E.

Hé bien tant mieux , on me fera plus d'honneur.

G I L L E S.

Mais pardienne , ne sçavez-vous donc pas qu'une bonne chevre , une bonne mule , & une bonne femme , sont trois mauvaises bêtes.

C A S S A N D R E.

Enfin , je te demande conseil , mais ce n'est pas pour me contredire.

G I L L E S.

Monfieur , puisque vous le prenez par-là , je vous baise bien les mains ; baissez-moi les fesses.

C A S S A N D R E.

Tout cela est bon ; va t'en dire à mon compere Villebrequin que je l'attens ici

pour lui faire visite comme l'honnêteté le desire.

GILLES.

J'y vesse, mais pardienne, par les marmelles de mon cul; vous faites là une grande folie. (*appercevant Villebrequin.*) Taya, taya, taya, Monsieur Villebrequin.

S C E N E I I I.

VILLEBREQUIN, CASSANDRE,
GILLES.

GILLES à *Villebrequin.*

Voilà Monsieur Cassandre qui vient pour vous trouffer son compliment, & pour trouffer Mamselle z'Isabelle.

VILLEBREQUIN.

Ah! bon jour mon Compere & mon bon ami.

CASSANDRE.

Vous me voyez frais, gaillard, & dis-pôt, & je viens pour terminer la petite affaire dont nous avons parlé.

VILLEBREQUIN.

Et quand la voulez-vous faire ?

CASSANDRE.

Tout à l'heure.

VILLEBREQUIN.

J'y consens. Isabelle, hola ; oh , Isabelle.

SCENE IV.

VILLEBREQUIN, ISABELLE,
CASSANDRE, GILLES.

ISABELLE.

P Lait-il mon Pere ? Qu'est-ce que vos commandemens m'ordonnent ?

CASSANDRE,

Qu'elle est bien élevée ! Quelle modestie !

VILLEBREQUIN.

Saluez mon bon ami Monsieur Cassandre , il vient pour vous prendre à femme.

ISABELLE.

Ah ! mon cher Papa, je ne pourrai jamais.

F I A C R E.

11

G I L L E S.

Pardienne, c'est lui bien plutôt qui ne le pourra pas.

C A S S A N D R E.

Mademoiselle, vous voyez un homme qui voudroit avoir tout l'or d'un pays pour le soumettre à vos pieds, & pour mériter votre consentement.

I S A B E L L E.

Monfieur, tout ce que mon cher Papa ordonne, je le fais toujours.

C A S S A N D R E.

Vous me charmez; (*à Villebrequin*) allons donc mon beau-pere.

G I L L E S.

Monfieur Villebrequin n'est donc plus votre Compere, vous verrez que c'est Mamefelle.

C A S S A N D R E.

Oui, je t'affure, qu'elle m'est tout ce qu'on peut être pour moi.

V I L L E B R E Q U I N.

Tenez, ma fille, voilà mon bourfon,

allez acheter tout ce qu'il vous faudra ,
prenez un fiacre pour avoir plutôt fait ,
(à *Cassandre.*) vous verrez tout ce qu'elle
achetera.

CASSANDRE.

Si vous voulez prendre ma bourse aussi ?

VILLEBREQUIN.

Non, laissez, vous vous moquez de
moi. Elle a suffisamment de quoi, je lui
donne plus de quinze francs. Vous verrez,
vous verrez, vous dis-je, laissez la faire.

ISABELLE.

Oui, mon cher Papa, je m'y en vais ;
ne vous impatientez pas.



S C E N E V.

**VILLEBREQUIN, CASSANDRE,
GILLES.**

CASSANDRE.

EN vérité votre Isabelle est une charmante personne.

VILLEBREQUIN.

Il est vrai, c'est une créature qui est fort bonne ; toutes nos voisine la montrent pour exemple.

GILLES.

Et tous nos voisins la montent.

VILLEBREQUIN.

Jamais de bruit avec elle, c'est la contéplaisance même.

GILLES.

Oui, quand on fait ce qu'elle veut.

CASSANDRE.

Que je vais vivre une vie agréable & joyeuse !

Et cornue.

CASSANDRE.

Te tairas-tu z'insolent. Par mon ame,
si j'entendois ce que tu dis, je crois que
je te battrais.

VILLEBREQUIN *à Gilles.*

Va t'en, mon ami, voir quand le fiacre
fera de retour, & viens nous avertir.

CASSANDRE.

Va je te prie, car je brûle d'impatience
de la revoir.

GILLES, *en s'en allant & faisant
les cornes.*

Je vous prens toujours à témoin que ce
n'est pas ma faute, si vous en faites la folie.

CASSANDRE.

Très-assurement je te battrais, si tu ne
m'obéis pas, & si tu parles encore.



S C E N E V I.

CASSANDRE , VILLEBREQUIN.

CASSANDRE.

JE vous demande excuse pour ce mien serviteur, il a de l'esprit, mais il ne sçait pas toujours ce qu'il dit.

VILLEBREQUIN.

Oh ! vous vous mocquez, ces sortes de gens ne peuvent z'avoir autant de bien d'ance, ni tant d'esprit que nous en avons..... Enfin vous êtes donc content de ma charmante z'Isabelle.

CASSANDRE.

On ne peut z'avoir plus de joie t'au cœur que vous m'en donnez, mon cher beau-pere.



S C E N E V I I.

CASSANDRE , VILLEBREQUIN.
GILLES.

GILLES.

Monsieur , Monsieur.

CASSANDRE.

He bien ?

GILLES.

Le fiacre est à la porte.

VILLEBREQUIN.

Allons donc au-devant de ma fille.

GILLES.

Monsieur , je ne crois pas que cela vous
soit nécessaire , non plus qu'à elle.

VILLEBREQUIN.

Eh pourquoi donc ?

GILLES.

Ecoutez-moi bien.

CASSANDRE.

Que nous va-t-il dire ?

GILLES.

F I A C R E.

17

G I L L E S.

Le carrosse est bien à la porte comme je viens de vous le dire ; les glaces de bois sont bien fermées , le fiacre va bien , mais les chevaux ne marchent point.

VILLEBREQUIN.

Comment ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

CASSANDRE.

Cela me paroît incompréhensible.

G I L L E S.

Oh pardienne , je le comprends bien moi.

VILLEBREQUIN.

Expliques-toi donc.

CASSANDRE.

Parle donc promptement.

G I L L E S.

Par le masque de mon derriere , je crois qu'ils faisoient le manége dans le carrosse.

CASSANDRE.

Comment ?

G I L L E S.

Pardienne oui. Le manége se fait là sans

Tome I.

B

éperons , & les écuiers n'ont besoin que d'une baguette de six ou sept pouces de long.

VILLEBREQUIN.

Je commence à me douter de ce qu'il veut dire , mais je ne puis le croire. Je m'en vais voir qu'est-ce que c'est. Attendez-moi ici.

S C E N E V I I I .

CASSANDRE *seul.*

TOut ceci commence à me mettre z'un tant soit peu en cervelle à me donner du souci. Gilles auroit-il raison ? Mais non , une personne t'aussi-bien élevée , aussi modeste comme Mamselle z'Isabelle , & la fille du Compere Villebrequin. Oh non , cela n'est pas possible.



S C E N E IX.

VILLEBREQUIN, CASSANDRE,
ISABELLE, GILLES, LEANDRE *en*
Fiacre.

VILLEBREQUIN.

LA voici que je vous ramene.

GILLES.

Pardienne il les a fait fortir tous deux du
carrosse.

CASSANDRE.

Qui ?

GILLES.

Pardienne, le Fiacre & vot' Maîtresse.

ISABELLE.

Je causois avec lui , je faisois mon mar-
ché.

VILLEBREQUIN.

Cela est vrai , ils étoient tous deux dans
le carrosse. (*Au Fiacre.*) Mais mon ami que
voulez-vous de plus ? Est-ce que vous n'êtes
pas content ?

LEANDRE *en Fiacre.*

Non mordi , je ne le suis pas , j'en veux encore , je veux avoir mon reste.

(Il fait claquer son fouet. Lazi de peur de Gilles & des autres.)

Et le premier qui branche ici , je lui casse mon fouet sur le corps.

GILLES.

Sainte merde !

CASSANDRE.

Jerusalem.

VILLEBREQUIN.

Ma fille donne-lui tout ce qu'il demandera , & qu'il nous laisse en repos.

ISABELLE.

Mon cher papa , je lui en ai donné tant qu'il a voulu ; ce n'est pas ma faute , je vous en assure s'il en veut encore.

LEANDRE.

Non , Monsieur , je n'en ai point z'afiez. Je ne suis point tel que je parois figuré à vos yeux. J'ai emprunté le carrosse d'un de mes amis , pour témoigner à la charmante z'Isa-

belle combien j'ai de passion pour elle. Je suis Monsieur Leandre.

VILLEBREQUIN.

Monsieur, vous êtes bien le maître.

CASSANDRE.

Monsieur, je vous laisse tout mon droit.

GILLES.

Pardienne, Monsieur, vous ne laissez pas grand chose.

LEANDRE.

Allons profiter d'un déguisement ; qui m'a fait vous obtenir de Messieurs vos parents.

VILLEBREQUIN.

Allons faire la nôce. Voulez-vous venir avec nous, mon Compere ?

CASSANDRE.

Pour le présent, je vous suis bien obligé.



SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, GILLES.

GILLES.

Pardienne, Monsieur, j'avois bien raison, ce n'étoit pas ma faute.

CASSANDRE.

Tais-toi, tu me fens le vieux battu.

GILLES.

Et vous le vieux cocu.

CASSANDRE.

Oh pour le coup, si je n'avois peur de casser mon bâton.....

GILLES.

Donnez, donnez, je ne crains que les coups de votre tête, car elle est trop bien armée.

CASSANDRE *voulant battre Gilles.*

Voilà pour toi. (*Gilles s'enfuit, & Cassandre court après.*)

F I N.

L A
CONFIANCE
DES
COCUS,
P A R A D E.

ACTEURS.

CASSANDRE.

ISABELLE.

CASSECRUTE.

PICOTIN.

GILLES.

LA



L A
CONFIANCE
D E S
C O C U S ,
P A R A D E .

SCENE PREMIERE.

GILLES *seul.*



ARDIENNE , je suis tombé
cheux un bon maître , ou plutôt
cheux une bonne maîtresse ; car
Mamselle z'Isabelle porte les cu-
lotes : il est vrai qu'elle n'en use pas pour une
paire , mais que m'importe à moi ? Monsieur

Tome I.

C

Cassandre, son bon homme de mari, z'est plus que content. Elle est généreuse, elle m'a donné avant hier une vieille écritoire, l'autre jour un vieux chauffe-pied pour mettre mes sabots, hier un peigne, & aujourd'hui six paires de ses vieux souliers, du pain d'épice, un fiflet de bouys, une cuillère de bois, & plus de trente chansons nouvelles du Pont-neuf, & j'ai toujours ma soupe toute pleine de choux. Pardienne tout cela z'est bien joli, & pourquoi faire ? Pour dire à Monsieur le Chanoine que Mamselle n'y est pas quand elle est avec Monsieur Liandre ; pour dire à Monsieur Liandre qu'elle est sortie quand Monsieur le Chanoine est dedans, & puis pour ne rien dire de tout cela à Monsieur Cassandre. Oh Dame ! cela n'est pas bien difficile, ça ne me fatigue pas beaucoup, aussi je suis plus gras que notre défunt cochon. Mais notre Demoiselle m'a dit de tout écouter, & de lui tout dire. Voilà deux parens de notre vieux maître ; écoutons sans faire semblant de rien leur conversation.

SCENE II.

CASSECRUTE, PICOTIN,
GILLES *caché.*

PICOTIN, *bredouillant.*

EN vérité, Monsieur Cassecroute, je n'y puis plus tenir.

CASSECRUTE.

Comment donc ? Qu'est-ce que c'est donc que vous avez ?

PICOTIN.

Et je viens pour avertir Monsieur Cassandre qu'il est un sot, & qu'il se laisse mener par le nez par sa femme.

CASSECRUTE.

Dame, c'est peut-être qu'elle ne peut pas le mener par autre chose ; je viens aussi lui parler sur sa coëffure.

PICOTIN.

Vous voulez sans doute lui parler de Monsieur Liandre.

CASSECROUTE.

Oh que nenni : je viens l'avertir que Monsieur le Chanoine est son aide-de-camp.

PICOTIN.

Oui-da , voyez-vous , nous ne sommes que deux , & j'en connoissons deux.

CASSECROUTE.

Si j'étions quatre , vous verriez , j'en connoîtrions quatre.

PICOTIN.

Mais sçavez-vous qu'il faut mettre ordre à ça , & que nous n'avons jamais eu de Cocus dans notre famille.

CASSECROUTE.

Pour moi je suis bien résolu de l'avertir de tout ce qui se passe.

PICOTIN.

Mais comme ceci t'est un conseil de famille , & qu'il ne faut rien faire à la légère , allons boire chopine ici près chez le cousin du coin.

CASSECROUTE.

J'y consens , ça nous donnera toujours

du courage ; il faudroit y mener le cousin
Cassandre , car on dit qu'un verre de vin
avise son homme.

PICOTIN.

Oh , mordié ! il ne boit donc que de
l'eau , car il n'est guères avisé.

S C E N E III.

ISABELLE , GILLES.

GILLES.

PAr dienne , venez donc vite notre De-
moiselle.

ISABELLE.

Quoi donc ? Qu'y a-t-il de si pressé ? Est-
ce que le feu est à la cheminée ?

GILLES.

Non.

ISABELLE.

Est-ce que le vin s'enfuit ?

GILLES.

Oh que nenni.

30 *LA CONFIANCE*

ISABELLE.

Mais dis donc si tu veux, car tu m'impatientes.

GILLES.

Vous connoissez bien Monsieur chose ?

ISABELLE.

Qui ?

GILLES.

Et là, Monsieur chose, le chose, parent de votre chose.

ISABELLE.

Hé, mon Dieu ! que de choses.

GILLES.

Monsieur Picotin.

ISABELLE.

Qui le Savetier ?

GILLES.

Oui lui-même. Et Monsieur chose, Monsieur Caffecroute, le chose.

ISABELLE.

L'Ecureux de puits ?

GILLES.

Oui les cousins de votre chose.

ISABELLE.

Allons après, les cousins de mon mari ?

GILLES.

Hé bien ils favont tout.

ISABELLE.

Comment tout ?

GILLES.

Oui. L'un a parlé du Chanoine, l'autre de Monsieur chose, de Monsieur Liandre.

ISABELLE.

Ils n'ont parlé que de Liandre & du Chanoine ?

GILLES.

Est-ce qu'il n'y en a pas t'assez ?

ISABELLE.

Ce n'est pas ça, quoique ça pourroit bien être. Mais les as-tu bien entendus ?

GILLES.

Comme il est vrai que vous l'avez fait.

ISABELLE.

Hé bien que disoient-ils encore ?

GILLES.

Dame, ils veulent avertir Monsieur Caf-

fandre que vous le menez par le nez, ne pouvant le mener par ailleurs, qu'ils n'ont jamais eu de choses dans leur famille; enfin finale sur cela, ils sont allez boire chopine.

ISABELLE.

Est-ce là tout z'encore une fois?

GILLES.

Est-ce que n'en vla pas t'assez? Hé bien qu'allez-vous faire?

ISABELLE.

Moi! Je m'en vas le dire à Monsieur Cassandre.

GILLES.

Pardienne prenez garde à vous, il ne faut pas parler de chose dans la maison d'un chose.

ISABELLE.

Ne vois-tu pas que quand je l'aurai instruit, ils ne lui apprendront rien.

GILLES.

Cela z'est encore vrai.

ISABELLE.

Mais je te suis bien obligée. Va-t'en boire

un reste de bouteille que tu trouveras dans l'armoire, & que je gardois pour mon souper.

GILLES.

Pardienne j'y vais. Il y a toujours quelque chose à gagner avec les femmes.

ISABELLE.

Va-t'en, te dis-je, car voilà Monsieur Cassandre qui vient par ici, & je lui veux parler.

GILLES.

Ce n'est pas là le bon chose.

SCENE IV.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

B On jour ma pouponne; qu'avez-vous donc? Vous me paroissez toute triste.

ISABELLE.

Je n'ai rien.

CASSANDRE.

Vous me pardonnerez , mignonne , la mélancolie vous afflige ; avez-vous quelque chose de caché pour votre petit mari ?

ISABELLE.

Je crains que vous n'ayez pas assez d'amitié pour moi.

CASSANDRE.

Mon Dieu je n'ai de bonheur bien heureux que depuis nos épousailles.

ISABELLE.

Vous sçavez si l'on peut z'être plus contente que moi , depuis que l'hymenée nous réunit.

CASSANDRE.

Cela z'est vrai , ma charmante , mais pourquoi donc me paroissez-vous t'en inquiétude ?

ISABELLE.

C'est qu'il y a des mâtins dans le monde qui veulent nous brouiller.

CASSANDRE.

Qui sont-ils ces chiens-là , ces Infidèles , ces Turcs ?

ISABELLE.

Oh! je ne veux pas vous les nommer.

CASSANDRE.

Nommez, nommez toujours, mon adorable.

ISABELLE.

Non ferai, car je ne veux pas vous fâcher.

CASSANDRE.

Hé bien je ne me fâcherai pas.

ISABELLE.

Vous leur direz peut-être, & puis je vous aurois brouillé avec vos parens, & puis l'on se gourme, l'on se chamaille, & l'on s'en prend à la femme que l'on traite de causeuse.

CASSANDRE.

Hé bien, foi de Cassandre, je ne ferai rien de tout ça.

ISABELLE.

Hé bien, car je ne puis rien avoir de secret pour mon cher z'époux. Hé bien donc, Monsieur Picotin & Monsieur Cassécroute

font fâchés que je le porte plus beau que leurs femmes , car vous voyez toujours comme je suis mise ; ils ont dit à par t'eux , comment ferons-nous pour lui faire tort ? Il faut la brouiller avec son mari , ont - ils dit tous deux.

CASSANDRE.

Hé bien ?

ISABELLE.

Hé bien se font-ils , il faut dire à Monsieur Cassandre que sa femme l'a rendu sot ; voyez , mon cher mari , si je n'ai pas raison d'avoir le visage triste.

CASSANDRE.

Ah les méchants ! attaquer ainsi l'honneur d'une femme si pleine de modestie & d'honnêteté.

ISABELLE.

Hélas vous sçavez comme je me comporte ; il est bien dur de se refuser tout comme je le fais , & d'être traitée de vergogne.

CASSANDRE.

Hé , la , la , consolez-vous , mon incomparable , je vous connois si bien.

ISABELLE.

Non je n'en puis rien faire , ce n'est pas encore tout, ils ne s'en sont pas tenus là.

CASSANDRE.

Quoi donc ! Qu'ont-ils fait ?

ISABELLE.

Ils avons dit que ce n'est pas tout que de dire comme ça ; il faut nommer queuxques-uns.

CASSANDRE.

Hé bien qu'ont-ils nommé ?

ISABELLE.

Il faut chercher, se font-ils entr'eux, ceux qui habitent le plus chez elle ; le Chanoine par exemple.

CASSANDRE.

Ah, ah, le Chanoine ! Ils sont ma foi bien avisés.

ISABELLE.

Vous sçavez s'il sçait troubler l'eau qu'il boit ; de plus sans vous je ne le connoitrois pas, c'est vous qui l'avez mené à la maison.

CASSANDRE.

Cela est tout vrai , mais puisqu'ils le prennent par-là , si je ne l'avois pas amené , j'irois le chercher tout-à-l'heure , & j'y vas.

ISABELLE.

Non , il n'est pas nécessaire , mon cher époux , & je ne veux plus le voir.

CASSANDRE.

Parbleu vous le verrez , c'est la joie de notre maison , il est tout-à-fait jovial.

ISABELLE.

Il faut bien qu'une honête femme obéisse à son mari.

CASSANDRE.

Sans doute , pardi , voilà de droles de gens ; & qu'ont-ils dit encore ?

ISABELLE.

Il en faut encore un , avons-t-ils continué , afin de les brouiller plus fort. Nommons , avont-ils dit , Monsieur Liandre.

CASSANDRE.

Ah ! celui-là n'est pas mauvais , le meilleur de tous mes amis. Mais sçais-tu

bien, ma mignonne, que si je ne te voyois pas triste, je rirois comme un fou, car ça est trop plaisant, Monsieur Liandre. Hé bien.

ISABELLE.

Voilà ce qu'ils ont arrêté de vous dire, & qu'ils vous ont peut-être déjà dit.

CASSANDRE.

Non fait, ma foi. Mais qu'ils y viennent, ils verront beau jeu. Va, si ce n'est que ça qui t'afflige.....

ISABELLE.

Mais qu'est-ce qu'une femme a de plus cher que son cher honneur? Sçavez-vous bien que j'aimerois mieux l'avoit fait, & qu'on ne le dît point?

CASSANDRE.

Allez, ma mignonne, consolez vous. Je suis le plus avantage mari par la fortune qui m'a donné une femme si sage. Donne-moi, Isabelle, un petit baiser d'amour.

ISABELLE.

Tenez. Mais je les vois venir ces mé-

40 *LA CONFIANCE*

chans dont je vous parle. Je rentre , car leurs regards me suffoquent.

CASSANDRE.

Vous faites bien , ma mignonne , je vais bientôt vous retrouver.

S C E N E V.

CASSANDRE , CASSECROUTE ,
PICOTIN.

CASSECROUTE *naçillant.*

Bon jour notre bon parent Cassandre.

CASSANDRE.

Bon jour , bon jour , Monsieur Picotin.

PICOTIN *bredouillant.*

Nous étions gros de vous voir.

CASSANDRE.

Cette grossesse ne vous durera pas longtemps.

CASSECROUTE.

Nous avons bien des choses à vous dire , car nous vous aimons beaucoup.

PICOTIN.

PICOTIN.

Nous n'avons bu rien que chopine chacun, pour vous le prouver plus promptement.

CASSANDRE.

Messieurs mes bons parens, je ne doute pas de vos bonnes intentions; mais de quoi s'agit-il?

PICOTIN.

Il s'agit de vous assurer que vous n'avez pas de meilleurs amis que nous deux.

CASSECRUTE.

Oui nous deux nous sommes vos bons parens.

CASSANDRE.

Enfin finale, de quoi s'agit-il?

PICOTIN.

Nous n'avons rien de plus cher que l'honneur voyez-vous.

CASSANDRE.

Il faut qu'il soit bien cher, car il est bien rare, n'est-ce pas?

CASSECRUTE.

Pour ça oui, & nous venons vous avertir de prendre garde au vôtre.

PICOTIN.

Oui, c'est ce qui nous amène.

CASSANDRE.

Voyons donc où il est mon honneur.

PICOTIN.

Il est mal placé.

CASSANDRE.

Cela n'est pas vrai, il est fort bien placé.

CASSECRUTE.

Puisque l'on ne peut pas se faire entendre, apprenez que vous êtes cocu.

CASSANDRE.

Cela est bientôt dit.

PICOTIN.

Et tout aussitôt fait.

CASSANDRE.

Enfin je suis donc cocu. Comment cela je vous prie, & par où ?

CASSECRUTE.

Par où ! Pardi celui-là est bon, demandez-le à votre charmante z'Isabelle.

CASSANDRE.

Je voulois demander par qui , & la langue m'a fourché.

PICOTIN.

Je voudrois qu'il n'y eut que cela qui fourchât chez vous , car enfin je ne sommes pas accoutumés à ça dans la famille.

CASSANDRE.

Mais pour vous mettre à votre aise , Messieurs mes bons parens & amis , je m'en vas vous le dire moi. Un certain Chanoine , un certain Monsieur Liandre.

PICOTIN.

Vous y voilà.

CASSECRUTE.

Vous pensez juste.

CASSANDRE.

Oui vous croyez cela ?

PICOTIN.

Nous n'en doutons point.

CASSECRUTE.

Je venons exprès pour vous le dire.

CASSANDRE.

Eh bien le Chanoine est ma consolation,
& Monsieur Liandre est mon bon ami.

PICOTIN.

Elle ne diroit pas mieux au moins, velle
comme elle parle.

CASSANDRE.

Non, Dieu me damne, je parle au nom
de Monsieur Cassandre; mais comme mes
bons amis ne sont pas ici, je vais vous en-
tretienir pour eux, & je les prierai d'en faire
autant.

(Il prend un bâton & les chasse.)

SCENE VI.

CASSANDRE *seul.*

LEs voilà donc partis ces insolens, ces
méchans, qui veulent faire tort à un hon-
neur comme celui-là d'Isabelle. Hola Gilles.

SCENE VII.

CASSANDRE, GILLES.

GILLES.

Monsieur.

CASSANDRE:

Appelles un peu ma charmante z'Isabelle,
& puis va-t'en prier mes amis le Chanoine
& Monsieur Liandre, de me faire la con-
solation & le plaisir de souper ce soir avec
moi.

GILLES.

Vous n'avez que l'ordinaire pour eux,
n'est-ce pas deux grands gigots avec une
grande entrée.

CASSANDRE.

Non, je n'ai que ça, mais ils s'en accom-
modent assez souvent.

GILLES.

J'y vais. Taya notre maîtresse, voilà nôtre
maître qui vous le demande.

SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, ISABELEE, GILLES.

ISABELLE.

Que voulez-vous, mon cher époux ?

CASSANDRE.

Vous conter comment j'ai épouffeté ces bons coquins de parens.

ISABELLE.

N'en prenez pas la peine, j'ai tout vu par le trou de l'évier.

CASSANDRE.

N'êtes-vous pas contente de moi ?

ISABELLE.

Je suis charmée de la douceur, & de l'assurance de mon cher époux.

CASSANDRE.

Sans doute, j'ai peut-être la femme de Paris la plus sage & la plus réservée.

ISABELLE.

Comptez , mon cher époux , que je la
ferai toujours de même.

CASSANDRE.

Allons tout préparer pour recevoir nos
amis. Messieurs, croyez-moi, faites-en tout
autant ce soir chez vous.

F I N.

LA

LA CHASTE
ISABELLE;
PARADE.

Tome I.

E

ACTEURS.

LEANDRE.

ISABELLE.

CASSANDRE.

VILLEBREQUIN.

GILLES.



LA CHASTE
ISABELLE;
PARADE.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, GILLES.

GILLES.



L me paroît nôtre maître qu'il y a bien du train dans votre quartier, le Vielleux a joué toute la nuit; hier au soir on a montré la curiosité.

LEANDRE.

Toutes ces magnificences me causerent

E ij

une douleur douloureuse ; car enfin Monsieur
Cassandre, & Monsieur Villebrequin sont
deux personnes qui ont du moyen.

G I L L E S.

Pardienne je le crois qu'ils ont du moyen.

L E A N D R E.

Enfin ils sont tous deux amoureux de ma
charmante z'Isabelle.

G I L L E S.

Oui, ma foi, il leur en faut à ces vieux
fous de la viande fraîche, on leur en sou-
haite.

L E A N D R E.

Si tu ne me soulages pas dans mon infor-
tune, tu peux compter que tu n'as plus
Monsieur Leandre pour ton maître.

G I L L E S.

Hé bien, que faut-il faire ?

L E A N D R E.

Il faut leur donner la venette, les faire
changer de résolution.

G I L L E S.

Oui , leur ôter cette colique vénérienne
qui les tourmente.

L E A N D R E.

Tu mets précisément le nez dessus , voilà
où est l'enclouure.

G I L L E S.

Je sçais bien aussi où est l'enclouure.

L E A N D R E.

Tais-toi , il ne faut jamais qu'un honête
homme parle de sa maîtresse.

G I L L E S.

Ce que j'en dis n'est pas pour en parler ,
mais enfin à gorge coupée & à fille dépu-
celée , il n'y a point de remede.

L E A N D R E.

Cela z'est vrai ; mais ne sçais-tu pas qu'il
y a toujours à refaire après une fille , & que
ces vieux roquentins m'empêchent d'entrer.

G I L L E S.

Pardienne elle a moins peur pour l'entrée
que pour la sortie , cète fille-là , elle vou-
droit que vous fussiez toujours dedans.

LEANDRE.

Tu vois donc bien qu'il faut empêcher ces Messieurs de roder toujours autour d'elle.

GILLES.

Oh! ça nôtre maître , fermez le cul & ouvrez les oreilles.

LEANDRE.

J'y consens , eh bien ?

GILLES.

Il faut vous défaire de Monsieur Cassandre & de Monsieur Villebrequin. N'est-ce pas ?

LEANDRE.

Sans doute. Mais comment feras-tu ?

GILLES.

Pardienne , je leur persuaderois , s'il le falloit , qu'un âne est un perroquet. Allez , laissez-moi faire , mais je vois venir Mamselle z'Isabelle.

LEANDRE.

Il ne faut pas lui rien dire de notre bourde , elle est tant modeste & naturelle.

I S A B E L L E. 55

G I L L E S.

Je vous laisse tous deux ensemble, vous n'avez pardienne pas besoin de moi pour vous ajuster, je vais prendre pendant ce tems-là un bon lavement de panse.

S C E N E II.

I S A B E L L E, L E A N D R E.

I S A B E L L E.

AH! bon jour donc Liandre, pourquoi n'êtes-vous pas venu z'hier cheux nous comme à l'accoutumée ?

L E A N D R E.

Charmante z'Isabelle, vous étiez embarrassée, vous avez eu la vielle, la curiosité...

I S A B E L L E.

Vous sçavez bien qu'il y a toujours place pour vous. Vous me paroissez tout chose ?

L E A N D R E.

Plût à Dieu.

E iv

ISABELLE *riant.*

Ah, ah! & moi aussi.

LEANDRE.

Charmante z'Isabelle, vous n'avez pas beaucoup à désirer. Mais Monsieur Cassandre & Monsieur Villebrequin me causent du chagrin, ils vous rélucquent; z'encore si vous en tiriez queuque chose.

ISABELLE.

C'est à quoi je songeais à part moi mon cher z'amant.

LEANDRE.

Gilles travaille une bourde.

ISABELLE.

Je travaillerai mieux que lui. Mon cher Liandre, laissez-moi faire. J'en vois venir un. Allez-vous-en, retirez-vous.

LEANDRE.

Je l'ai toujours fait quand vous l'avez voulu. Que je suis heureux d'aimer une si honête personne comme vous l'êtes, & qui entend si bien le jar.

ISABELLE.

Adieu, mon cher z'amant.

SCENE III.

ISABELLE , VILLEBREQUIN.

VILLEBREQUIN.

JE crois que la voilà , cette adorable z'Isabelle. Bon jour mon bel Angelet du Paradis.

ISABELLE *le prenant sous le menton.*

Votre servante , Monsieur Villebrequin.

VILLEBREQUIN.

Cette fille me ravit , c'est la modestie elle-même.

ISABELLE.

Ah point du tout , Monsieur.

VILLEBREQUIN.

Mais , la belle enfant , je voudrais bien que vous vinssiez un jour dans ma maison , ma femme est à la campagne des champs.

ISABELLE.

Monsieur , je ne vais jamais t'en ville.

VILLEBREQUIN.

C'est que j'ai tant de peur de m'enrhumer ; les rhumes sont mauvais cette année.

ISABELLE.

Si vous voulez ce soir venir souper dans ma chambre , j'aurai une falourde.

VILLEBREQUIN.

J'en demeure d'accord , ma mignonne !

ISABELLE.

Cela ne vaut-il pas mieux que de dépenser votre argent comme vous avez fait hier ?

VILLEBREQUIN.

Je vous ai fait voir hier la curiosité , vous me montrerez la marmotte.

ISABELLE.

Vous n'avez qu'à parler , mais si vous voulez me prêter dix écus pour vous donner à souper.

VILLEBREQUIN.

Par S. Jean , je n'y pensois pas ; mais dix écus , c'est beaucoup.

ISABELLE.

C'est que je veux que vous fassiez bonne chère, & qu'après la panse vienne la danse ; de plus il faut que je paye mon terme.

VILLEBREQUIN.

Tenez, ma mignonne, j'en mangerai au moins une partie.

ISABELLE.

Je vous attens ce soir z'à huit heures précises, frappez seulement à la porte.

VILLEBREQUIN.

Oui, ma charmante, laissez faire à mon impatience.

SCENE IV.

ISABELLE *seule.*

EN voilà déjà un de rebouisé, & je veux mériter l'estime de mon cher Liandre en venant à bout de l'autre. Bon, je le vois qui vient ici.

SCENE V.

ISABELLE, CASSANDRE.

ISABELLE.

Bon jour mon mignon, mon tout, je parie que vous pensiez en moi.

CASSANDRE.

Vous l'avez deviné, ma charmante. A propos sçavez vous bien que j'aurois fort voulu danser moi-même hier, car il m'en couta six blancs pour le vielleux.

ISABELLE.

Je le crois bien vraiment : mais mon cher Cassandre, je n'aime point à vous voir comme ça dépenser votre argent.

CASSANDRE.

Je ne l'aime pas trop non plus ; mais vous m'enchantez en discourant ce discours, adorable mignonnette, aussi je n'y retournerai plus, mais je voulois vous divertir.

I S A B E L L E. 62

I S A B E L L E.

Ce n'est pas l'aveugle que j'aime le mieux.

C A S S A N D R E.

Je le crois ; montons cheux vous.

I S A B E L L E.

Oh pour le présent je ne puis , mais si vous voulez venir ce soir à huit heures , je vous donnerai à souper.

C A S S A N D R E.

Vous me donnerez à souper ? Vous êtes adorable , jamais je n'ai connu rien de si charmant que vous.

I S A B E L L E.

Ah ! pour moi je vous aime , quoique je n'aye jamais rien aimé , & que je ne sçache pas comme cela s'est fait.

C A S S A N D R E.

Tant mieux , ma mignonne , je vous le montrerai. Que je suis plein de bonheur ?

I S A B E L L E.

Je puis donc vous attendre ce soir à huit heures précises. Quand elles sonneront au

petit Convent , frappez seulement à la porte.

CASSANDRE.

Je manquerai plutôt ma vie , que de perdre un bonheur si heureux.

ISABELLE.

Vous m'aimez donc bien ?

CASSANDRE.

Je creve d'amour , voyez comme je touffe.

ISABELLE.

Aussi que ne fais-je point ? Car enfin si vous venez cheux nous , ce ne sera pas pour des prunes.

CASSANDRE.

Je le compte bien ainsi.

ISABELLE.

Je puis donc cela z'étant ainsi , vous prier de me faire un plaisir.

CASSANDRE.

Parlez , mignonne , que puis-je faire ?

ISABELLE.

Mon bon ami , vous pouvez me prêter dix écus.

I S A B E L L E. 63

C A S S A N D R E.

Mais sçavez-vous bien que ce sont trente livres ?

I S A B E L L E.

Oui , mon cher z'amant , c'est à cause que je le sçais que je vous prie de me les prêter , je n'ai point z'assez de quoi vous donner à souper.

C A S S A N D R E.

Je ne me soucie pas de faire bonne chere , moi ; la sobriété donne la santé , & la santé est le plus grand de tous les biens. Une salade , & ce qu'on aime , me suffisent à merveille.

I S A B E L L E.

Mais ce n'est pas encore tant pour souper , c'est pour avoir deux chaises & une table.

C A S S A N D R E.

Nous nous en passerons , nous souperons sur le lit.

I S A B E L L E.

J'ai trop d'honneur pour vous recevoir comme ça ; je croyois que vous m'aimiez ,

mais vous ne m'aimez point. Je suis bien malheureuse.

CASSANDRE.

Hé bien, ma chère, je n'y puis plus tenir. Voulez-vous quinze francs ?

ISABELLE.

Non vous ne m'aimez pas, je me suis bien trompée.

CASSANDRE.

En bonne foi, je ne puis donner davantage, pensez-y bien.

ISABELLE *pleurant.*

Non. Hi, hi.....

CASSANDRE.

Je m'en vas, je ne puis vous voir ainsi dans l'affliction.

ISABELLE.

Hi, hi, hi.....

CASSANDRE *revenant.*

En voulez-vous dix-huit ?

ISABELLE.

Non. Je suis bien malheureuse !

CASSANDRE

ISABELLE. 65

CASSANDRE.

Allons il faut être raisonnable aussi , & diminuer quelque chose de votre côté , je mettrai les vingt francs , & c'est tout ce que je puis faire.

ISABELLE.

Et moi je ne le puis en conscience. On aime , & voilà ce qui vous arrive.

CASSANDRE.

Mais aussi trente francs !

ISABELLE.

Je ne les vauz pas , n'est-ce pas ? Hi , hi.

CASSANDRE.

Vous valez tout ce qu'on peut valoir , Mais trente francs ?

ISABELLE.

Il n'y a qu'un mot qui serve ; le voulez vous , ne le voulez-vous pas ?

CASSANDRE.

Jugez par-là de l'excès de mon amour. Tenez.

ISABELLE.

Mais il n'y en a que quinze ?

CASSANDRE.

Je donnerai le reste après souper.

ISABELLE.

Cela étant, il n'y a rien de fait. Quoi ! vous avez de l'estime pour moi, & vous ne vous fiez pas à votre Isabelle ?

CASSANDRE.

Voilà donc les quinze autres.

ISABELLE *riant.*

A ce soir donc à huit heures sonnantes. Je vous attens. Frappez à la porte, & prenez bien garde d'être apperçu. Que je suis heureuse d'avoir z'un amant comme Monsieur Cassandre.

CASSANDRE.

A ce soir, ma mignonne, je n'ai garde d'y manquer. Trente francs ! Ce que l'amour fait faire ! Trente francs ! Dix écus !



SCENE VI.

ISABELLE *seule.*

ET de deux ; mon cher amant ne me reprochera plus que je ne sçais pas mon pain manger : car nous avons de quoi fire. Mais n'est-ce pas lui qui s'avance ?

SCENE VII.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

HE bien, ma charmante, qu'avez-vous fait ?

ISABELLE.

J'ai gagné vingt écus.

LEANDRE.

Voilà ce qui s'appelle sçavoir vivre.

ISABELLE.

C'est pour nous deux souper.

L E A N D R E.

Il faut un peu de règle à tout ce qu'on fait , & vous allez toujours trop vite dans la besogne , je vous l'ai toujours dit.

I S A B E L L E.

Cela z'est vrai , je m'emporte t'un peu , mais je me corrigerai , je le faisois pour le mieux.

L E A N D R E.

Vous êtes un peu trop connue dans le quartier , il faut déloger.

I S A B E L L E.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira , mon cher z'amant ; j'aurai bientôt démenagé , vous le sçavez.

L E A N D R E.

Je me charge de tout , puisque vous avez du comptant.

I S A B E L L E.

Volontiers. Je sortirai du quartier drès tout à l'heure , si vous l'avez pour agriable ; car j'ai donné rendez-vous à huit heures précises à ces deux vieillards , & j'aimerois tout autant qu'ils me trouvassent denichée.

ISABELLE. 69

LEANDRE.

Cela ne seroit pas honête , il faut les attendre cheux vous , mais n'ouvrez pas.

ISABELLE.

Ah ! mon cher z'amant , je crois bien qu'ils ne pourront jamais ouvrir ; n'ayez point d'inquiétude , car vous êtes un peu jaloux , & bien assurement vous avez grand tort.

LEANDRE.

Je vais me déguiser , laissez-moi faire , & nous verrons beau jeu.

ISABELLE.

Ah ! mon cher z'amant , ne les tuez pas.

LEANDRE.

Moi , je ne tue personne ; mais je veux me venger de l'insolence qu'ils ont de vous faire des propositions deshônêtes.

ISABELLE.

Je rentre cheux nous , & je vous attends d'une attente admirable.



SCENE VIII.

CASSANDRE , VILLEBREQUIN.

VILLEBREQUIN.

Voici l'heure , ou je me trompe fort.

CASSANDRE.

Quand il seroit un peu plutôt , l'impatience fait toujours plaisir aux belles personnes. Frappons.

Tous deux en même tems.

Qui va là ? C'est moi charmante Isabelle Qui vous ?

CASSANDRE , VILLEBREQUIN.

Vous ? Vous ? Oui moi moi.

CASSANDRE.

Allez vous êtes un vieux fou.

VILLEBREQUIN.

C'est un bel amoureux qu'un galant de soixante-dix ans.

I S A B E L L E. 71

CASSANDRE.

Cela n'est pas vrai , je n'en aurai que
soixante huit , viennent les prunes. N'en
avez vous pas davantage ?

VILLEBREQUIN.

J'ai ce que j'ai , ce ne sont pas vos affai-
res.

CASSANDRE.

Mais que demandez-vous à cette porte ?

VILLEBREQUIN.

Qu'y demandez-vous , vous-même ?

CASSANDRE.

Je veux que vous vous en alliez.

VILLEBREQUIN.

Je ne m'en irai pas , & je vous chasserai.

CASSANDRE.

Tu me chasseras , vieux fou ?

VILLEBREQUIN.

Voyons donc cela , vieille patraque.



SCENE IX.

LEANDRE & GILLES *en archers du guët,*
CASSANDRE, VILLEGREQUIN.

LEANDRE.

QUel bruit est-ce que j'entens donc là ?
CASSANDRE, VILLEGREQUIN
en même tems.

Ce n'est pas moi, c'est ce vieux fou.....
Monsieur c'est lui qui a tort..... Monsieur
je vous donnerai.....

LEANDRE.

Donnez toujours.

(*Après avoir pris, il dit à Gilles :*)
Monsieur faites votre devoir.

(*Gilles les emmène.*)



SCENE

SCENE X.

LEANDRE à *Isabelle qui est dans sa maison.*

ALlons , Mademoiselle , descendez. Nous pouvons à présent trimer à loisir , & jouir du doux fruit de nos chastes amours.

SCENE DERNIERE.

**GILLES, CASSANDRE,
VILLEBREQUIN.**

GILLES *les lâchant de la Coulisse.*

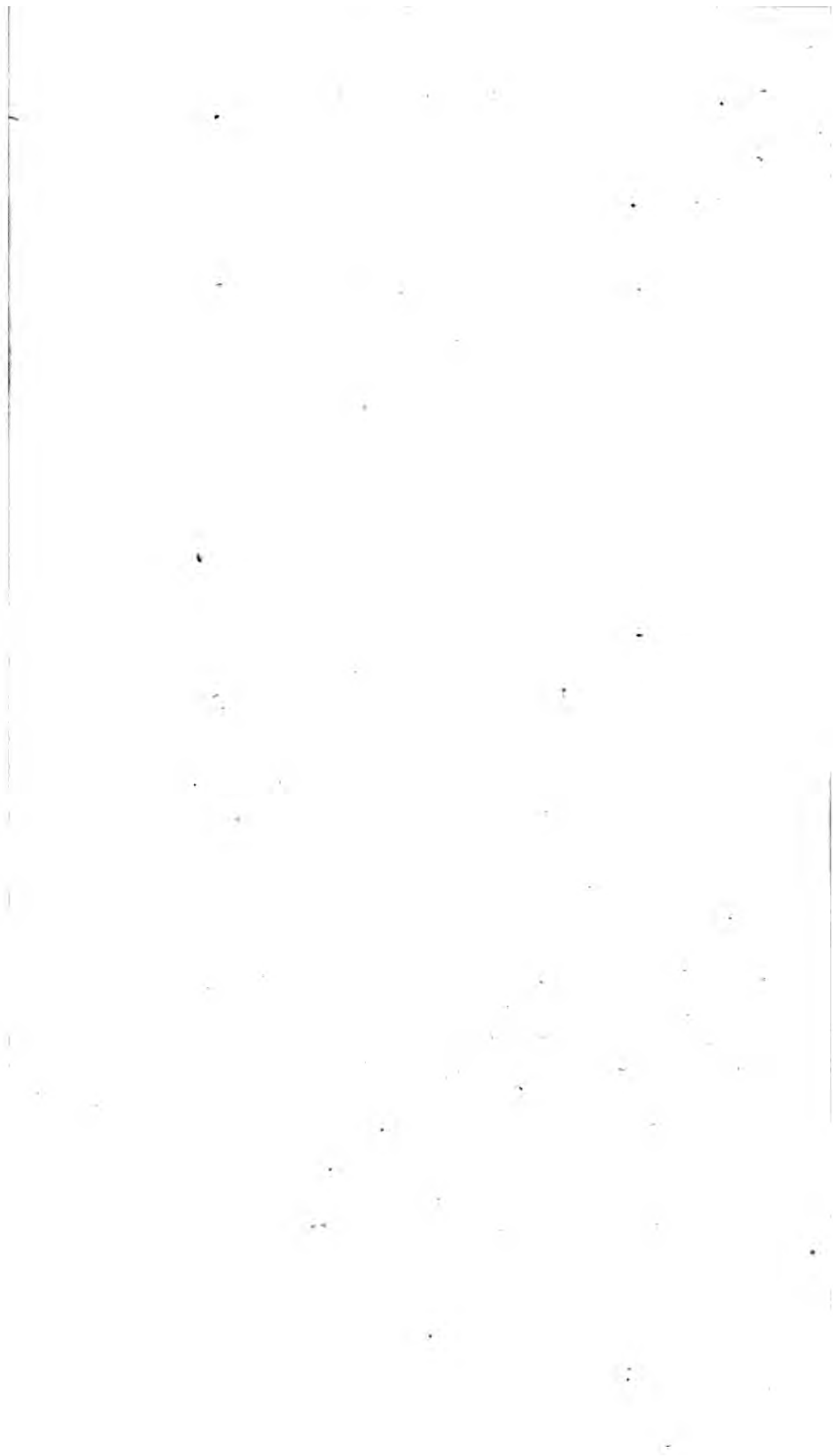
ALlez, Messieurs, faites la paix, croyez-moi, je vais boire à votre santé. Voilà ce que c'est que de vouloir souper dehors.

Cassandre & Villebrequin sont attachés & liés en face, ils se demencent, tombent par terre, & se battent, tantôt dessus, tantôt dessous, & s'en vont en roulant.

F I N.

Tome I.

G



LE DOIGT

MOUILLÉ;

P A R A D E.

ACTEURS.

CASSANDRE, Pere d'Isabelle.

ISABELLE, } Filles de
COLOMBINE, } Cassandre.

LEANDRE, Amoureux d'Isabelle.

M. BROQUENTIN, Amant d'Isabelle.

M. DIAPAZON; Maître à chanter.

La Scene est à Paris.



LE DOIGT
MOUILLÉ;
P A R A D E.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.



U I, ma fille, comme il y a dix-
huit ans que ta mere est morte,
& que tu entres dans ta seizié-
me année, j'ai résolu de te marier; il y a
cinquante-deux Amans qui veulent te pos-
séder, c'est pourquoi ils t'ont demandée en

G iij

mariage , & je suis trop raisonnable pour te conseiller de les prendre tous ; cependant je ne veux point te gêner , & j'en passerai par tout ce qui te fera plaisir.

ISABELLE.

Mon cher pere , vous avez trop de bonté pour moi , par z'ainfi je vous dirai que j'aurois très fort souhaité votre mort avant de m'unir dans le mariage , parce que je sens bien que z'un homme comme vous qui ne peut plus rien retenir za besoin de quelque z'un t'auprès de lui continuellement qui en z'ait soin.

CASSANDRE.

Ah ! c'est là nature qui agit & le sang qui parle , goute le plaisir d'être embrassée par ton pere en attendant mieux.

ISABELLE.

Ah ! mon pere , je vous assure que vos caresses sont plus capables de me dégouter des hommes que de m'y faire penser.

CASSANDRE.

Je te jure que ta modestie me charme ,

cependant je te supplie par tout le respect que j'ai pour toi de me donner un gendre.

ISABELLE.

Mais, mon pere, si ce n'est qu'un gendre que vous desirez, ma sœur Colombine n'est-elle pas t'en état de vous en donner z'un ; pourquoi voulez-vous que ce fardeau me tombe plutôt sur le corps qu'à z'elle qui z'est mon aînée.

CASSANDRE.

Ah, si, si, ta sœur est une étourdie, une folle entre nous, elle a été gatée, & je crois qu'un homme n'en seroit pas content.

ISABELLE.

Je vous assure, mon pere, que cette raison z'est foible, z'est-elle est d'une nature plus mal-propre que moi z'au mariage ?

CASSANDRE.

Pour te dire la vérité, je ne m'y connois pas parfaitement ; mais si j'étois d'âge à me marier, je te donnerois la préférence, & je crois que tout le monde pense tout comme moi à ton sujet.

ISABELLE.

Mais, mon pere.

CASSANDRE.

Allons, ma fille, prends quelqu'un de ces Messieurs, fais cela pour l'amour de moi ; je crois que je suis ton pere, & que j'ai par cette raison quelque autorité sur toi.

ISABELLE.

Eh bien, mon pere, puisque vous croyez l'être, z'il faut donc vous obéir ; mais la grace que je vous demande, c'est de me laisser choisir celui qui fera z'en meilleure odeur.

CASSANDRE.

C'est bien dit, je vais les avertir tous de se faire parfumer pour te mieux plaire.

ISABELLE.

Ce n'est pas tout-à-fait cela que je voulois dire, mais cela me donne z'une idée que j'espère que vous approuverez sans doute.

CASSANDRE.

Et quelle est-elle ?

M O U I L L É . 81

I S A B E L L E .

C'est que chacun de ces Messieurs se parfume de l'odeur qu'il lui plaira choisir, le doigt du milieu seulement.

C A S S A N D R E .

Fort bien.

I S A B E L L E .

Z'ensuite vous les ferez passer dans notre grande sale , z'ou vous les placerez l'un à côté de l'autre sans distinction , tous le doigt en l'air.

C A S S A N D R E .

Sans doute.

I S A B E L L E .

Z'alors j'entrerais dans la sale les yeux bandés, ou sans lumiere , je taterai de tous les doigts , & celui dont l'odeur me plaira le plus sera mon époux.

C A S S A N D R E .

Oh parbleu l'idée est charmante , ils ne pourront point se plaindre de la préférence , ce sera le pur hazard qui en décidera. Je vais aller leur communiquer ton idée , & les

disposer à jouer au doigt mouillé. Certes l'intention de ma fille est adorable.

SCENE II.

ISABELLE *seule.*

ME voilà toute déterminée z'à prendre z'un mari ; dans cet état je dois t'en bonne Chrétienne avant implorer la Puissance Céleste. Ah, Mahomet ! secondez mes vœux, & accordez-moi z'un époux de qui j'aye sujet d'être contente depuis les pieds jusqu'à la tête : ce n'est point une queue traînante que je desire, j'ai assez de grandeur..... Mais voici ma sœur accompagnée de son Maître à Chanter.



SCENE III.

ISABELLE, COLOMBINE,
DIAPAZON.

COLOMBINE *chantant déjà.*

MA chere sœur que je vous embrasse ,
c'est donc aujourd'hui que l'on vous marie ?

DIAPAZON.

*Sangaride , ce jour est un grand jour pour
vous.*

ISABELLE.

Ma sœur , il faut bien t'obéir z'à mon
pere.

DIAPAZON.

*Obéïffons sans balancer , lorsque le ciel com-
mande.*

COLOMBINE.

Pour moi , quand il m'a tourmentée sur
ce sujet , j'ai bien sçu lui répondre que ma
liberté m'étoit trop chere pour me détermi-
ner à la sacrifier à z'un mari.

DIAPAZON.

J'aime la liberté, rien ne peut me contraindre à m'engager jusqu'à ce jour.

ISABELLE.

Mais, ma sœur, n'est-il pas notre maître,
& ne sommes-nous pas ses enfans ?

DIAPAZON.

Votre pere le dit, est-ce assez pour le croire.

ISABELLE.

Eh, Monsieur ! que vos citations sont mal placées, croyez-moi laissez-nous en repos.

DIAPAZON.

*Le repos me fait violence,
La seule gloire.....*

ISABELLE.

Le sot homme.

COLOMBINE.

Ne prenez pas garde à ce qu'il vous dit.
Allez..... poursuivons.

DIAPAZON.

Poursuivons jusqu'au trepas.

ISABELLE.

Monsieur, voulez-vous m'obliger ?

M O U I L L É.

85

DIAPAZON.

Mon cœur pour vous servir ne voit rien d'impossible.

ISABELLE.

Si vous avez quelque amitié pour moi.

DIAPAZON.

*On doit offenser tous les Dieux ,
On doit aimer toutes les Belles.*

COLOMBINE.

Voilà du galant ma sœur,

ISABELLE.

Quel tourment !

DIAPAZON.

*Ah quel tourment !
De garder en aimant ,
Un éternel silence.*

ISABELLE.

En vérité j'entre en colere.

DIAPAZON.

*Non , ce n'est que pour la colere
Que les cœurs malheureux sont faits.*

ISABELLE.

Voyons un peu par où tout cela se terminera.

DIAPAZON.

Terminez mes tourmens puissant maître du monde.

ISABELLE.

Ma sœur, voulez-vous bien me faire un plaisir ?

DIAPAZON.

Le seul plaisir nous rend fidèle.

COLOMBINE.

Parlez.

ISABELLE.

Chassons cet impertinent mortel.

DIAPAZON.

*Il est beau qu'un mortel jusques aux cieux
s'élève ,*

Il est beau même d'en tomber.

ISABELLE & COLOMBINE

prennent chacune un bâton.

Frappons.

DIAPAZON *sans remuer.*

*Frappez, frappez, ne vous laissez jamais,
&c.*

C O L O M B I N E.

Cela commence à devenir réjouissant.

DIAPAZON *sans remuer.*

Que les mortels se réjouissent,

Que les craintes finissent, &c.

I S A B E L L E.

Je n'y puis plus tenir , fuyons.

DIAPAZON *la suivant.*

*Ah dans son désespoir ne l'abandonnons
pas.*

S C E N E I V.

LEANDRE *seul.*

Comme le Roi sçait que j'adore la charmante z'Isabelle , je n'ai pas t'eu de peine à z'obtenir z'un congé de mon Capitaine , pour partir de mon Regiment déguise z'en P *** de l'O *** ; car z'afin que tout le monde le sçache , ce n'est pas mon habit d'ordinaire , puisque c'est l'uniforme militaire , dont même je le porte sous celui-là seul ; j'aurois

bien pris celui de C***, z'à cause de ce que vous sçavez, mais le pere de la charmante z'Isabelle qui sçait que je suis un. . . . vous m'entendez bien; se feroit certainement douté de queuque chose, quoique sous toutes sortes de déguisemens on puisse faire. . . . vous comprenez bien; c'est pourquoy sous celui-ci je veux la fonder pour sçavoir la vérité de tous ses véritables sentimens à mon égard.

S C E N E V.

BROQUENTIN, LEANDRE.

BROQUENTIN.

N On je n'ai jamais été plus content puisque Monsieur Cassandre vient de m'accorder sa fille en mariage.

LEANDRE.

Ah sacrédié qu'entens-je ?

BROQUENTIN.

Monsieur, à vos discours je vois bien que

vous

vous êtes P * * *, c'est pourquoi je vous prie, en payant, de vouloir bien m'épouser.

L E A N D R E.

Vous épouser, allez, Monsieur, vous me prenez pour un J * * *, mais apprenez que je suis P. de l'O * * *.

B R O Q U E N T I N.

Monsieur, je suis bien fâché de n'avoir pas connue Mademoiselle l'O * * * votre fille, certainement je lui aurois donné sans balancer la préférence.

L E A N D R E.

Allez, mon ami, vous êtes un vieux fou, sçachez que Mademoiselle Isabelle z'est trop espirituelle pour z'épouser z'un original comme vous.

(Il lui donne un coup de poing.)

B R O Q U E N T I N, *lui donnant un coup de canne.*

Vous êtes un impertinent, apprenez que son pere, qui est depuis long-tems mon véritable ami, m'en a donné sa parole.

LEANDRE *continuant de lui donner
des coups de poing.*

Z'et moi , je vous donne la mienne qu'elle
n'époufera que moi.

BROQUENTIN *continuant
de la canne.*

Et moi je vous ferai mourir sous le bâton ,
plutôt que de vous la céder.

LEANDRE.

Voilà un maraut qui pourroit me man-
quer de respect , z'il faut mieux que j'aïlle
chercher mon épée ; z'et que je vienne z'ici
tuer le pere , la fil e mon rival , & moi-
même aussi , z'après j'irai réjoindre le Regi-
ment pour z'éviter les poursuites que l'on
pourroit faire contre z'une action si bar-
bare.



S C E N E VI.

COLOMBINE *seule.*

IL est vrai que je suis la plus plaisante de toutes les filles, puisqu'en me divertissant je viens de me réjouir du tour que j'ai fait à ma sœur, en l'empêchant de joindre mon pere, & en même tems faire tous mes efforts pour lui enlever t'un amant qui fera son bonheur, & qui me le feroit aussi sans..... mais je l'apperçois ; qu'il a l'air agité !

S C E N E VII.

LEANDRE, COLOMBINE.

LEANDRE.

C'Est z'elle je ne puis t'en douter, puisque je la reconnoit t'à sa chemise blanche, parlons-lui comme il faut. Parbleu, Mademoiselle, z'il faut que vous soyez t'une grande.....

H ij

L E D O I G T

C O L O M B I N E.

N'achevez pas , Monsieur , & prenez garde à qui vous parlez.

L E A N D R E.

Comment , Mamselle , que je prenne garde z'à qui je parle, après t'avoir triomphé de moi , croyez-vous que je reste court , pour qu'un doigt z'aye la préférence sur z'un homme de ma sorte.

C O L O M B I N E.

Mais envisagez-moi.

L E A N D R E.

Mais quand je vous dévisagerois , Mamselle , je verrois sur votre phisionomie toute la noirceur de votre cœur.

C O L O M B I N E.

Vous n'y pensez pas , & je suis forcée....

L E A N D R E *mettant l'épée à la main.*

Comment forcée ! Quel est le téméraire qui z'ose prendre ces libertés-là devant moi ? Z'ah ! certainement z'il ne moura que de ma main.

COLOMBINE.

Quelle extravagance ! assurément , mon pauvre Leandre , vous êtes fou.

LEANDRE.

Je suis fou , tu z'oses me traiter z'ainfi cruelle ; z'est-ce là la récompense de l'ouvrage que j'ai fait sur toi ? Tu me trouvois bien spirituel , lorsque mes vers chantoient tes louanges , z'et ta main devoit z'en être le prix ; mais j'ai de quoi me venger de ton inconstance , z'et je vais de ce pas porter mon cœur z'et mes vœux z'à la charmante Colombine , qui est Mamselle votre sœur.

COLOMBINE.

Profitons de son erreur , z'arrêtez Leandre , z'et souffrez que je vous dise que je n'ai jamais aimé que vous , & si les sentimens que vous me faites paroître sont sinceres dans ce moment , je vous donne ma main.

LEANDRE.

Z'ah , quel heureux retour ! souffrez que je me jette z'à un genoux , & que j'em-

brasse mille fois cette main qui fait aujourd'hui par cet avœu tout mon bonheur.

S C E N E V I I I .

CASSANDRE, LEANDRE,
COLOMBINE.

CASSANDRE.

AH, ah, voici du nouveau ! comment Liandre que j'aurois cru le plus fidele de tous les amans de ma fille z'Isabelle, vous en contez à Colombine !

LEANDRE.

Qu'entens-je !

CASSANDRE.

Et quoi ! Lorsque tous vos rivaux vont s'assembler aujourd'hui pour un concourois qu'Isabelle a demandé, vous n'êtes pas des premiers, certainement j'en suis surpris.

LEANDRE.

Ah, Monsieur, pardon ! je reconnois mon

erreur ! j'ai cru que c'étoit la charmante z'Isabelle déguisée en Mamselle sa sœur, c'est pourquoi j'ai même dit quelque chose d'assez désobligeant à Mamselle , dont z'elle étoit si fort attendrie qu'elle m'offroit sa main , mais je cours où l'honneur & l'amour m'appellent.

S C E N E IX.

CASSANDRE, COLOMBINE.

CASSANDRE.

Comment petite étourdie , vous qui ne vous plaisez qu'avec des femmes, vous avez l'effronterie de vouloir enlever z'un amant à votre sœur ?

COLOMBINE.

Ah , mon pere ! si vous avec queuque tendresse pour moi , je vous prie de m'accorder Liandre pour époux.

CASSANDRE.

Mais tu n'y penses pas , si tu avois lû

l'histoire tu sçauois que de tout tems les Liandres ont épousé les z'Isabelles, & certainement je ne donnerai jamais un camouflet aux régles.

COLOMBINE.

Que je suis malheureuse !

CASSANDRE.

Mais écoute , puisque tu te sens besoin d'homme , que ne prens-tu Monsieur Broquentin qui a du goût pour toi.

COLOMBINE.

Mais , mon pere , vous sçavez qu'il pue , & que son premier mariage a été cassé , parce qu'il n'a jamais pû le consommer.

CASSANDRE.

Bon , j'étois bien pis que tout cela quand j'épousai ta mere , crois-moi ne le laisser point z'échapper.

COLOMBINE.

En vérité , mon pere , j'aime autant rester fille que d'être la femme d'un pareil morceau.

CASSANDRE.

CASSANDRE.

Qu'est-ce à dire morceau, ne fais point tant la petite bouche, je ne suis point la dupe de toutes ces simagrées, & je gagerois que tu voudrois déjà l'avoir dans le ventre.

COLOMBINE.

Je vous jure, mon pere, que vous vous trompez, & que si quelque appetit me tourmente de ce côté-là, il n'y a que Liandre seul qui puisse le satisfaire.

CASSANDRE.

Tasta, ta, ta, Leandre, Leandre, & si ta sœur le choisit, il faudra bien que tu prenne Broquentin; le voici, prends garde à toi.



SCENE X.

BROQUENTIN, CASSANDRE,
COLOMBINE.

BROQUENTIN.

AH Seigneur Cassandre, vous me voyez furieusement furieux, votre fille vient de vous choisir pour époux.

CASSANDRE.

Moi.

BROQUENTIN.

Non, je veux dire Leandre, moi qui avois résolu de l'épouser.

CASSANDRE.

Comment vous deviez épouser Leandre.

BROQUENTIN.

Oui... non, je veux dire votre fille, hélas, elle m'avoit tant promis qu'elle ne seroit jamais à moi.

MOUILLÉ.

99

CASSANDRE.

Eh bien, elle vous tient parole.

BROQUENTIN.

C'est bien dit, mais je m'en vengerai ;
& si Madame votre épouse veut recevoir
ma main.

CASSANDRE.

Ma femme? elle est morte.

BROQUENTIN.

N'importe, pourvu que je vous appar-
tienne je suis content ; car puisqu'il faut
vous le dire, ma passion pour vous est
trop forte, pour que je puisse la vaincre.

CASSANDRE.

Entendons-nous donc, Seigneur Bro-
quentin, si vous parliez de ma seconde fille,
passé, cela pourroit s'arranger.

BROQUENTIN.

L'épouser en secondes nûces, n'est-ce
pas, j'y consens, mais croyez-vous que
Leandre meure bien-tôt.

CASSANDRE.

Eh non ! c'est ma fille Colombine dont je vous parle.

BROQUENTIN.

Ah oui cela est clair , elle épousera Leandre , & moi Isabelle ; mais je suis fâché de vous voir pour rien dans tout ceci ; & si ma sœur aînée pouvoit vous convenir , je serois charmé de cette double alliance ; qu'en dites-vous , Monsieur Cassandre ?

CASSANDRE.

Oh ma foi il n'y a pas moyen de vous parler raison , & compliment à part je vous crois totalement fou.

COLOMBINE.

Mon pere je suis fille , puisqu'il est fou , permettez-moi de me dédire des pensées que j'avois sur son compte , oui sa situation me touche ; & dans ce moment si vous y consentez , je lui donnerai ma main.

BROQUENTIN.

Eh bien oui. Voilà ce que je voulois

dire, & maintenant de tous les mortels je suis le plus joyeux.

CASSANDRE.

J'en suis charmé ; ah j'entends les tambours & les trompettes qui nous annoncent le choix de ma fille.

SCENE XI.

TOUS LES ACTEURS.

LEANDRE.

Monsieur, permettez-moi de me jeter à vos pieds, pour vous supplier d'approuver le choix que Mamselle vient de faire.

CASSANDRE.

De tout mon cœur mon cher Leandre ; mais que je sçache de quel parfum vous vous êtes servi pour la décider en votre faveur.

LEANDRE *lui présentant un mouchoir.*

Il est tout simple, Monsieur, flairez.

CASSANDRE.

J'ai quelque idée de cette odeur, mais elle m'est si éloignée, que je ne m'en souviens plus ; & vous Monsieur Broquentin.

BROQUENTIN.

Je ne la connois pas.

CASSANDRE.

Et toi Colombine.

COLOMBINE.

Ah mon pere c'est de la fleur de Chataignier.

CASSANDRE.

La fleur de Chataignier, mais cela sent, cela sent.

ISABELLE.

Oui, mon pere, c'est ce qui me détermine à prendre Leandre plutôt qu'un autre, parce que j'espere vous en donner le fruit.

CASSANDRE.

Il est un peu venteux, mais n'importe ; & puisque nous voilà tous d'accord, ne fongions qu'à nous réjouir, & vive la fleur de Chataignier.

F I N.

CARACATACA

ET

CARACATAQUE¹

P A R A D E.

ACTEURS.

LE MAISTRE.

DIVERTISSANT.

SANS QUARTIER.

GILLES.

GILLETTE.

UN MAGICIEN.

M. SUC, Juif.

M. CORNIBUS, Bégue.



CARACATACA
ET
CARACATAQUÉ,
P A R A D E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

**LE MAISTRE, DIVERTISSANT,
SANS-QUARTIER, GILLES.**

LE MAISTRE.

A Pprochez-vous enfans, il n'est pas
aussi naturel qu'ayant gagné le gros lot, je

vive comme un gremlin, & que je mange mon pain dans ma poche, je viens d'acheter la Principauté de Baslevent, à laquelle est joint le Marquisat de Feramongul, or je prétens dorénavant que vous ne m'appelliez plus que mon Prince, ou bien, Monseigneur, entendez-vous ?

GILLES.

Il ne falloit pas vous mettre en dépense pour ce Marquisat, je vous en aurois fait présent, sans qu'il vous en eût rien couté.

LE MAISTRE.

Toi, Gilles, & comment donc cela mon ami ?

GILLES.

Et parguienne, fleurez à mon cul, Monsieur, est dans mes chausses, fort à vot' service.

LE MAISTRE.

O l'impertinent, je te dis Feramongul....

GILLES.

Oh, c'est une autre affaire, & Mon-

fieur , avez-vous acheté bien cher cette Principauté & ce Marquisat ?

LE MAISTRE.

Pas mal , mon ami , pas mal , la Principauté me coute trois mille neuf cens liv.

GILLES.

Et le Marquisat put , n'est-il pas vrai not' Maître.

LE MAISTRE.

Oh l'insolent , tu ne diras aujourd'hui que des sottises , le Marquisat m'a été donné par-dessus le marché ; mais je suis bien bon de répondre ainsi à de pareilles sottises. Or ça je veux aller voir cette acquisition , & me fouetter des airs de qualité , comme j'ai acheté aussi tous les domestiques qui sont dans ces terres , je n'en veux point mener la queue d'un , ainsi je vous laisse tous ici , & je vous recommande toute ma maison ; toi , Gilles , de mon petit Laquais , je te fais mon portier , te voilà haussé d'un degré ; toi , Divertissant , mon grand Laquais , tu seras mon Valet de Chambre ;

& toi, Sans-Quartier, de mon Valet de Chambre, je veux que tu deviennes mon Intendant. Adieu donc mes enfans, je vais prendre la poste.

DIVERTISSANT.

Mon Prince, peut-on vous demander si vous ferez long-tems à faire ce voyage?

SANS-QUARTIER.

Et puis-je sçavoir aussi, Monseigneur, ce que vous me laissez d'argent, pour faire votre intendance?

LE MAISTRE.

Voici un pouvoir pour en aller chercher chez mes débiteurs pendant mon absence, qui ne durera que quinze jours au plus; pendant tout ce tems je ne veux point que Gilles quitte la porte un seul moment.

GILLES.

Si cela est ainsi, Monsieur, j'ai une grace à vous demander, c'est que comme vous sçavez que je suis tout nouvellement marié, & que l'amour me trotte encore dans le ventre, comme les souris dans vo-

tre grenier, je veux vous prier de trouver bon, que Madame Gillette ma femme, vienne demeurer ici, sans cela ma foi, la porte pourroit bien demeurer ouverte,

LE MAISTRE.

Eh bien mon ami j'y consens.

SANS-QUARTIER *à part.*

Bon, tant mieux, voici bien mon affaire, (*haut*) mon Prince, vous sçavez qu'étant votre Intendant, je dois être le Maître, il est bon que vous le disiez devant Divertissant & Gilles.

LE MAISTRE.

Tu as raison, je leur ordonne de t'obéir dans tout ce que tu jugeras à propos; & te laisse le Maître absolu de leur fort.

DIVERTISSANT.

Et qu'aurai-je à faire moi pendant votre absence,

LE MAISTRE.

Tout ce que t'ordonnera mon nouvel Intendant, pour lequel Gilles, sa femme &

toi, vous aurez le même respect que vous avez pour moi.

GILLES.

Oh! volontiers, ce n'est pas beaucoup dire; mais, Monsieur, où allez-vous, vous embarquer, à Montmartre?

LE MAISTRE.

Non, mon ami, le terme d'embarquer est ici mal-à-propos, Montmartre n'est point un port de mer, si tu sçavois la Géographie, tu ne parleroies pas ainsi incivilement, il n'y a que les ânes comme toi qui vont dans ce Pays.

GILLES.

Grand merci, not' Maître.

LE MAISTRE.

Notre Maître, notre Maître, ne t'ai-je pas dit, imbécille, qu'il falloit à présent m'appeller mon Prince?

GILLES.

Cela z'est vrai, mais je veux t'être pendu comme une andouille à la cheminée, si je

ET CARACATAQUÉ. III

puis jamais me pouvoir accoutumer à ce drôle de nom-là.

LE MAISTRE.

Il le faut pourtant, si-non notre Intendant te l'apprendra à grands coups de bâton.

SANS-QUARTIER.

Ce fera quand il vous plaira, car Gilles a la tête bien dure.

GILLES.

Oh n'en prenez pas la peine, je tâcherai de m'en souvenir. Adieu donc not' Maî.... not' Prince, dis-je, puisque vous partez absolument.

LE MAISTRE.

Adieu mes enfans, je vais prendre la poste, jé vais monter à cheval rue des poulies.

GILLES.

Il va monter à cheval sur une poulie ; qu'eu chienne de monture, tenez bien la corde au moins, si vous ne voulez vous casser le col.

112 **CARACATACA**

LE MAISTRE.

Oh l'animal!

DIVERTISSANT.

Monseigneur, peut-on demander à votre Eminence, dans quel Pays sont situés vos terres?

LE MAISTRE.

Oh par ma foi, voilà qui est en vérité plaisant, il faut que je passe chez mon Notaire pour le sçavoir, sans ta demande je partoisi comme un sot, sans sçavoir où j'allois, il me semble cependant que c'est en Champagne vers le Chesnepouilleux, je m'imagine l'avoir entendu lire dans le Contrat.

GILLES.

Je crois plutôt que c'est en Brie,

LE MAISTRE.

En Brie?

GILLES.

Oui, Monseigneur, n'est-ce pas en Brie qu'est Chauxconnin.

LE

ET CARACATAQUÉ. 113

LE MAISTRE.

Oui, mon ami.

GILLES.

Eh bien, Monsieur not' Prince, m'est avis que la Principauté de Baslevent & de Fleure-à-mon-cul, est dans le voisinage.

LE MAISTRE.

Tu feras toujours le mauvais plaisant ; mais l'heure se passe, il faut que je parte au plutôt, adieu, ayez bien soin de ma maison.

SCENE II.

DIVERTISSANT, SANS-QUARTIER,
GILLES.

DIVERTISSANT.

OR ça, Monsieur l'Intendant, pendant l'absence du Prince nous ferez vous faire bonne chere.

Tome I.

K

SANS - QUARTIER.

Sans doute , mon ami , je veux que tout aille par écuelle , principalement Madame Gillette , venant pour demeurer avec nous ; mais comme il est juste de la regaler à son arrivée , cours à la Rotisserie , apporte-nous un cochon de lait , & quatre pintes de bon vin , il faut nous fouetter le sang aujourd'hui , sur tout n'oublie pas d'amener avec toi Madame Gillette.

DIVERTISSANT.

Laissez-moi faire.

GILLES.

Morguenne , Monsieur l'Intendant , vous êtes un brave homme , les honneurs ne vous changent point les mœurs , mais si vous m'en croyez , n'y faites pas tant de façons , tenez du rognon , du boudin , du cervelat , de l'andouille , cela suffit pour not' Maîtresse , parguienne je ne puis la rassasier de cela , & si j'en suis mieux fourni qu'un autre.

ET CATARACAQUÉ. 115

SANS-QUARTIER.

Va, va, mon ami, elle en aura sa suffisance avec moi.

GILLES.

Nous allons avoir cent fois plus de plaisir qu'un galeux qu'on étrille.

SANS-QUARTIER.

Vous êtes bien-heureux, mon ami Gilles, d'avoir une femme si gentille & si sage.

GILLES.

Oh! point du tout, il est vrai qu'elle a les joues rebondies comme les fesses d'un Suisse, & les dents afilées comme les rafoirs d'un Chaudronnier; mais Monsieur l'Intendant, belle ou non, je l'aime voyez-vous.

SANS-QUARTIER.

Je le crois bien, & moi aussi.

GILLES.

Comment, & vous aussi, cela ne m'accorde point.

SANS-QUARTIER.

Tu ne me comprends pas, on aime ce qui

K ij

est aimable , voilà ce que je veux dire.

GILLES.

Oh pour cela passe , vous m'aviez déjà donné martel en tête.

SANS-QUARTIER.

Comment nigaud , tu serois assez sot pour être jaloux.

GILLES.

Non pas tout-à-fait , mais je ne voudrois pas que l'on grouinât ma femme , cela les accoutume à mal faire voyez-vous , & j'ai oui-dire à ma grand'mere , qui par révérence , s'appelloit Madame Gratte-cul , que les huitres trop maniées s'ouvroient d'elles-mêmes.

SANS-QUARTIER.

Madame Gratte-cul avoit raison , elle çavoit la manigance ; mais mon ami l'on a beau garder sa femme , quand elle le veut 'on est bien-tôt cocu.

GILLES.

Cela est vrai , mais ma femme ne le veut pas voyez - vous ; je sens bien qu'il n'y a

trou qui ne veuille sa cheville , lardoire son lardon , & guaine qui ne souhaite son couteau ; mais je n'entends pas que ma femme qui a de tout cela , le prête jamais à personne.

SANS-QUARTIER.

Eh mon ami , pourquoi te fâches-tu , te voilà plus rouge de colere que les fesses d'un postillon ; mais voici qui t'appaisera.

GILLES.

Morguenne vous avez raison , je suis tout hors de moi quand je vois ma pauvre Gillette.

SCENE III.

SANS-QUARTIER, GILLES,
GILLETTE.

GILLETTE.

EH bon jour mon gros trouillard, Monsieur Divertissant qui vient de passer par chez nous, m'a dit que j'allois demeurer ici avec toi, comme cela me feroit bien plaisir ; mais je crains que ce ne soit un godan qu'il me baille-là ; dis - moi un peu la vérité.

GILLES.

Parguenne, Gillette, cela est pourtant bien vrai, not' maître, comme un champignon est devenu en une nuit Prince de Baslevent, ainsi que Marquis de Fleure-à-mon-cul, dame on ne l'appelle plus à présent que Monseigneur.

GILLETTE.

Bon, qu'eu chien de conte d'Arobert mon oncle.

SANS-QUARTIER.

Ce n'est point un conte ni z'un Baron, Belle Gillette, c'est une histoire qui est véritablement remarquable.

GILLETTE.

Vous vous gaussez de nous, Monsieur Sans-Quartier.

GILLES.

Non parguienne, ce ne sont point des mocques, Gillette, Monsieur Sans-Quartier, n'est-il pas devenu Intendant de notre Maître, & Divertissant n'est-il pas à présent Valet de Chambre, & moi ne suis-je pas son portier.

GILLETTE.

Son portier, qu'est-ce à dire, quoi tu resterois toujours à la porte, tu n'entrerois jamais dedans, oh cela ne m'accommoderoit pas du tout, entends-tu ?

GILLES.

Et nenni dea, Gillettete, je ne suis pas si sot de me laisser ainsi morfondre à l'air, je ne voudrois pas être Portier du Roi, à

celle condition d'être toujours dehors ,
c'est en dedans que je serai avec toi.

GILLETTE.

Oh , passe pour cela.

SANS-QUARTIER.

Oui , oui , Gillette , vous serez très-con-
tente en ce point ; & comme Intendant ,
j'aurai soin de votre loge , elle sera bien
couverte , Mamselle Gillette.

GILLETTE.

Ça me fera bien plaisir , Monsieur l'In-
tendant.

GILLES.

Et pour ce qui est en cas de ça , c'est
mon affaire , M. Sans-Quartier.

SANS-QUARTIER.

Je l'entends bien aussi ; mais comme il y
a de petites douceurs que tu n'est pas en
état de donner à ta femme , je me charge
d'y pourvoir.

GILLES.

Oh non pas , s'il vous plaît , par la teti-
guenne

guenne quel pourvoyeux, il n'y a qu'à ma foi lui donner des draps blancs, il chiera bien-tôt dedans.

GILLETTE.

Ah, si donc mon cher Gilles, il y a trop de grossièreté dans toutes vos expressions, Monsieur l'Intendant n'est point de ces vilaines gens qui tondroient sur un œuf, & qui mordroient sur un étron. Puisqu'il veut z'être si libéral; laissez-le faire, tu sçais qu'il manque toujours quelque chose à z'une femme, & on ne doit pas t'être fâché quand un galant homme vous le présente.

GILLES.

Oh morguene, je n'entends pas que tu l'y prennes rien du tout, entends-tu, Gillette.

GILLETTE.

Mais s'il me le met dans la main, ce ne sera pas moi qui le prendrai.

GILLES.

Je ne veux pas qu'il te le mette, ouais qu'est-ce donc que cela veut dire?

SANS-QUARTIER.

Mais mon ami Gilles vous vous fâchez sans raison , par exemple supposons que Madame Gillette laisse tomber son manchon , je le lui ramasse & le lui mets dans la main poliment.

GILLES.

Oh pour le manchon gnia point de mal.

SANS-QUARTIER.

Son éventail lui échappe , je lui retiens , & je lui présente.

GILLES.

Si ce n'est que cela , c'est une autre paire de manches.

SANS-QUARTIER.

Pour moi je n'y entends point d'autre finesse , *bas*, voilà un benêt qu'il faut que j'éloigne d'ici. Or ça , mon ami Gilles , va un peu voir à la cuisine si Divertissant est de retour , & ensuite tu descendras à la cave chercher de l'huile pour la salade.

GILLES.

Oh très-volontierss , j'obéis aisément

ET CARACATAQUÉ. 123

quand il s'agit de la gueule, & Gillette ne viendra-t-elle pas avec moi.

SANS-QUARTIER.

Elle va te suivre, j'ai seulement deux mots à lui dire pour la propreté de la maison.

GILLES.

Eh bien je m'en vais toujours devant.
(à part) Queu niais, ce drole d'Intendant a bien la mine d'un filou, qui voudroit crocheter la serrure de notre minagere, je vais avoir l'œil, & je me cacherai ici près, pour examiner à quoi cela aboutira.



SCENE IV.

SANS-QUARTIER, GILLETTE.

SANS-QUARTIER.

LEs momens sont chers, or ça ma chere Gillette, sçavez-vous que je ressemble comme deux gouttes d'eau, à la personne qui vous aime le mieux.

GILLETTE.

Oh que nenni, vous ne ressemblez en rien à Gilles.

SANS-QUARTIER.

J'en serois bien fâché, c'est une bête qui ne sçait point ce que vous valez.

GILLETTE.

Eh, Monsieur, cela peut fort bien être!

SANS-QUARTIER.

Je gage que ce nigault là ne vous a jamais dit que vous étiez charmante.

GILLETTE.

Eh mon Dieu non , Monsieur Sans-Quartier , il auroit eu bien tort de m'appeller ainsi , il n'y a que les Magiciennes qui faisons des charmes , il m'a seulement dit quand nous faisons l'amour qu'il me trouvoit assez drôlette.

SANS-QUARTIER.

Assez drôlette , assez drôlette , c'étoit un insolent de vous parler t'ainsi , si je m'étois alors trouvé auprès de vous , je lui aurois donné des coups de bâton.

GILLETTE.

Oh , Monsieur , assurément vous avez trop de bonté.

SANS-QUARTIER.

Assez drôlette , voilà , je vous l'avoue , un plaisant faquin , oui Gillette , vous êtes à mes yeux toute adorable , & vantez-vous-en je n'oublierai jamais la mémoire de vos perfections.

GILLETTE.

Dame , Monsieur , je vous jure que je

n'entends rien à tout ce bieu parler-là.

SANS-QUARTIER.

Comment faut-il donc que je m'explique avec vous. Eh bien Gillette, cela veut dire, que vous pouvez disposer de moi comme des choux de votre jardin.

GILLETTE.

Ah! je commence à vous entendre; mais, Monsieur l'Intendant, tenez gnia rien à faire, Gilles m'a dit qu'il falloit bien avoir attention à conserver son honneur.

SANS-QUARTIER.

Il a raison, c'est aulli ce que je veux faire à votre endroit; mais, par exemple, comment conserve-t-on de l'eau de la Reine d'Hongrie, n'est-ce pas en bouchant exactement la bouteille.

GILLETTE.

Oui, vrament, & je ne m'étonne plus qu'à tout moment il me reproche que je suis éventée, parguienne c'est sa faute, que ne bouche-t-il bien la bouteille de Congrie!

ET CARACATAQUÉ. 127

SANS-QUARTIER.

Puisqu'il n'y entend rien, j'y veux remédier.

GILLETTE.

Que je vous serai obligée.

SANS-QUARTIER.

Venez donc avec moi dedans ma chambre.

GILLETTE.

Oh , Monsieur , doucement s'il vous plaît , je ne veux point m'enfermer ainsi dans l'extérieur de votre appartement.

SANS-QUARTIER *la tirillant.*

Allons donc vous faites l'enfant.

GILLETTE.

Oh non , non , je vois bien à présent où vous en voulez venir.

SANS-QUARTIER.

Je vois bien qu'il faut vous faire un peu de violence. (*il veut la faire entrer de force*)
Dame à la fin je vous enleverai.

GILLETTE.

Oui da , oh que nenni , je m'en vais crier
tout comme un Dragon. Gilles , Gilles.....

SCENE V.

SANS-QUARTIER , GILLETTE ,
GILLES.

GILLES.

QU'est-ce donc qui gnia , ah Monsieur
Lestafier de la Samaritaine , vous voulez
donc escalader l'honneur de ma femme ; ah
parguenne je vous apprendrai à vous jouer
ainsi à moi.... (*il le roffe.*)

SANS-QUARTIER.

Au secours , au secours , ah le coquin ,
traiter ainsi un Intendant , je te ferai pendre
sur le champ misérable.

GILLES.

Oui , oui , je t'en répond , ah , ah par-
guenne , ce n'est point pour toi que le four
chauffe.

ET CARACATAQUÉ. 129

GILLETTE.

M'est avis pourtant que la pâte étoit bien levée.

GILLES.

Oh tétiguenne je m'en gausse ; mais Gillette, allons manger le cochon de lait avec Divertissant, je pense que mon Jérôme a fait perdre tout l'appetit à notre Intendant.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.**LE MAGICIEN , GILLES.****LE MAGICIEN.**

JE suis le grand Robillardus Carbazus ,
hic aut hac Grossus , ce fameux Magicien ,
protecteur de l'innocence opprimée ; je quit-
te exprès le Congo où j'ai voulu assister au
coucher de la Princesse Mansmoubansa ,
pour secourir Gilles , qu'un coquin d'Inten-
dant veut faire pendre pour quelques coups
de bâton qu'il a reçus , & qu'il méritoit bien ;
voici le pauvre diable bien effrayé.....
(*Lazis de frayeur.*)

GILLES.

Ah , Monsieur le Boureau , puisqu'il en
faut passer par-là , ne me faites point lan-
guir , graissez la corde avec du savon.

LE MAGICIEN.

Que veux-tu dire mon ami ?

GILLES.

Que l'on voit bien à votre physionomie qui vous êtes, & que vous portez le deuil de tous ceux que vous avez branchés.

LE MAGICIEN.

Tu t'égares, mon enfant, tu me prends pour un autre ; loin d'être celui que tu penses, je suis un Magicien qui vient pour te tirer des pattes de ce fripon de Sans-quartier, & pour te venger de lui ; il a voulu te faire pendre, n'est-il pas vrai ?

GILLES.

Hélas oui ! & j'en suis encore tout pâle.

LE MAGICIEN.

Eh bien, ce sera lui qui prendra ta place aujourd'hui.

GILLES.

Allons doucement, s'il vous plaît, si c'est celle qu'il me destinoit à la potence, à la bonne heure.

LE MAGICIEN.

Je l'entends ainsi.

GILLES.

Ah ! je craignois que ce fut ma place
auprès de Gillette.

LE MAGICIEN.

Nullement mon ami.

GILLES.

Dame , voyez-vous Monsieur le marsouin.

LE MAGICIEN.

Dis donc le Magicien ?

GILLES.

Eh bien , Monsieur le Magicien , vous
ne sçauriez vous imaginer combien Gillette
m'aime , si vous aviez vû comme elle pleu-
roit quand elle a vû qu'on m'alloit pendre ,
cela vous auroit fendu le cœur , elle m'a
embrassé plus de dix fois ; ah , mon cher
Gilles ! me disoit-elle , quoi faut-il donc que
tu me quittes pour toujours ? Quel congé !
quel triste congé ! quel grand congé !

LE MAGICIEN.

Ah ! je le crois bien sans en jurer ; eh

ET CARACATAQUÉ. 133

bien mon enfant , avec deux mots & cette bague , tu vas jouir d'un plaisir parfait , en étrillant l'Intendant comme il le mérite , tu connoîtras toute la vertu de ta femme.

GILLES.

Cela feroit bien drôle , oui , voyons un peu ces deux mots.

LE MAGICIEN.

Les voici ; Caracataca.

GILLES.

Misericorde , je ne pourrai jamais dire Caracataca.

LE MAGICIEN.

Fort bien , regarde-toi à présent dans ce miroir.

GILLES.

Parguene je n'y verrai pas la figure d'un fot.

LE MAGICIEN.

Regardes , regardes.

GILLES.

Ah , not' maître ! mais où diable s'est-il donc fourré ?

LE MAGICIEN.

Qui ?

GILLES.

Monfieur le Prince de Bas-le-vent , Marquis de fleur à mon cul.

LE MAGICIEN.

Què veux-tu dire ?

GILLES.

Je viens de le voir tout-à-l'heure.

LE MAGICIEN.

Où ?

GILLES.

Là , là , à travers ce miroir.

LE MAGICIEN.

Quel conte !

GILLES.

Parguienne je n'ai pas la vûe trouble , regardez vous-même..

LE MAGICIEN.

Jouis de ton étonnement , fans y penfer tu as prononcé Caracataca & dans le moment tu as pris la figure de ton maître , voilà affurément tout le fecret.

ET CARACATAQUÉ. 135

GILLES.

Effectivement , en effet parguienne je jui
ressemble comme deux gottes d'eau.

LE MAGICIEN.

Il n'y a personne qui n'y soit trompé ; mais
ce n'est pas tout , au lieu de Caracataca ,
en disant Caracataqué tu reviendras ce que
tu es ordinairement , c'est-à-dire que tu re-
prendras la figure de Gilles.

GILLES.

Houlas ! Sera-t-il possible que je le pour-
rai ? Comment avez-vous donc dit ?

LE MAGICIEN.

Caracataqué.

GILLES.

Carabata.

LE MAGICIEN.

Non Caracataqué.

GILLES.

Caracabaqué.

LE MAGICIEN.

Eh non , Caracataqué.

136 CARACATACA

GILLES.

Ah j'y suis , Barbaca.

LE MAGICIEN.

Non , non , non , de par tous les diables
non , prononcez en même tems que moi ,
Caracataqué , Cara.....

GILLES.

Cara.

LE MAGICIEN.

Cara.

GILLES.

Cataraca.

LE MAGICIEN.

Tout au contraire , Caracata.

GILLES.

Ah oui , oui , Caracata.

LE MAGICIEN.

Caracataqué.

GILLES.

Caracataqué.

LE MAGICIEN.

Fort bien , Caracataqué. Regardes - toi
à présent dans le miroir.

GILLES.

GILLES.

Ma foi cela est merveilleux, effectivement je me reconnois à présent.

LE MAGICIEN.

Ah ça , au lieu de Caracataqué dit , & prononces avec moi Caracataca.

GILLES.

Oh ! celui-là sera bien plus difficile.

LE MAGICIEN.

Eh non , c'est la même chose , au lieu de qué il faut dire ca , Caracataca , Caracataca.

GILLES *se regardant au miroir.*

Caracataca. oui , je suis à présent not' maître tout craché.

LE MAGICIEN.

Fort bien.

GILLES.

De grace , Monsieur , mettez-moi bien ces deux mots dans la tête , & laissez moi , je vous prie , ce miroir , afin que je voie si je ne me trompe pas.

LE MAGICIEN.

Volontiers, Caracataqué, Caracataqué.

GILLES, *après quelques lazis.*

Caracataca, Caracataqué ; oh parguienne, ce n'est pas sans peine que j'en suis venu à bout ; Caracataca, (*Il se regarde.*) fort bien ; Caracataqué, à merveille : eh, dites-moi s'il vous plaît, cela durera-t-il autant que je le voudrai ?

LE MAGICIEN.

Non, mon ami, tu ne jouiras du pouvoir de la métamorphose qu'aujourd'hui seulement.

GILLES.

Qu'est-ce que la morchose ? Oh je veux tout sçavoir.

LE MAGICIEN.

Je t'ai dit métamorphose, c'est-à-dire le pouvoir de changer de figure, tu pourras le faire pendant tout le jour, & le soir tu me remettras ma bague & le miroir, duquel tu ne connois point encore toute la vertu.

GILLES.

Et quelle vertu a-t-il donc ?

LE MAGICIEN.

Premièrement il fait connoître , à n'en point douter , la sagesse d'une fille..... Si elle n'a point fait faux-bons à son honneur , elle s'y voit la bouche si petite , si petite.

GILLES.

Attendez un peu , Monsieur le Magicien , qu'est-ce que cela veut dire , faire faux , faux-bons à son honneur ?

LE MAGICIEN.

Cela signifie , si elle n'a pas laissé aller le chat au fromage.

GILLES.

Laisser aller le chat au fromage , je n'entends pas cela.

LE MAGICIEN.

Comment veux-tu donc que je m'explique autrement ?

GILLES.

Comme il vous plaira ; mais je ne croi-

rai jamais qu'une fille en soit moins sage ,
pour avoir laissé manger son fromage par
un chat.

LE MAGICIEN.

Ne vois-tu pas , mon ami , que c'est une
allégorie , c'est-à dire une façon de parler
allégorique , qui fait entendre qu'une fille
s'est laissée approcher de trop près par un
garçon , & qu'il s'est passé entr'eux certai-
nes choses , certaines privautés. Tu
commences à m'entendre je gage.

GILLES.

Oui , je comprends l'amphigourie ; ah par-
gienne , il y a bien des filles qui se creve-
roient de ce fromage là , si elles ne crai-
gnoient trop la pressure.

LE MAGICIEN.

T'y voilà justement , pour revenir donc à
mon miroir , je t'ai dit sa vertu pour les fil-
ler véritablement sages.

GILLES.

Oui , je m'en souviens , elles l'ont si petit ,
si petit.

LE MAGICIEN.

Je t'ai dit, mon ami, qu'elles s'y voyent la bouche entièrement petite, mais au contraire si elles se sont dérangées de leur devoir.

GILLES.

Oh je comprends cela, alors elles sont fendues jusqu'aux oreilles.

LE MAGICIEN.

Justement.

GILLES.

Monfieur, pourrai-je faire regarder Gillette dans le miroir ?

LE MAGICIEN.

Cela ne t'avanceroit de rien, car Gillette est ta femme, & ce miroir n'est que pour les filles, cela auroit été bon avant ton mariage.

GILLES.

Oh! vous avez raison, que je fais fâché de ne l'avoir pas eu dans ce tems-là.

LE MAGICIEN.

Est-il que tu n'aurois point été content ?

GILLES.

Pardonnez-moi, mais. . . .

LE MAGICIEN.

Mon ami, il y a des choses sur lesquelles il ne convient pas de pouffer trop loin la curiosité, tiens-toi à tes premières idées.

GILLES.

Ma foi vous avez raison ; mais, Monsieur, ne m'avez-vous pas dit que ce miroir avoit encore une autre vertu ?

LE MAGICIEN.

Cela est vrai. Voilà de quoi il s'agit, en mettant le miroir du haut en bas, si un homme qui s'y regarde est un cocu, il s'aperçoit au front une grande mouche en forme de croissant.

GILLES.

Sérieusement ?

LE MAGICIEN.

Très-sérieusement,

GILLES.

Je veux parbleu en juger par moi-même ; mais non, si j'apercevois la mouche, je

ferois tapage à la maison , je battrois Gillette , ma foi j'aime beaucoup mieux rester dans l'ignorance.

LE MAGICIEN.

C'est fort bien penser , divertis-toi seulement aux dépens des autres.

GILLES.

Je n'y manquerai pas ; mais à propos , Monsieur , dites-moi un peu votre nom ?

LE MAGICIEN.

Mon ami , l'on m'appelle ordinairement Robillardus , Carbassus , *hic aut hac Grossus.*

GILLES.

C'est bien pis que Caracataca. Je ne pourrai jamais , Monsieur , retenir votre nom.

LE MAGICIEN.

Tu n'en as pas besoin , dans deux heures je reviendrai prendre mon miroir & ma bague.

GILLES.

Ne pourriez-vous pas me laisser tout cela jusqu'à demain matin seulement ?

LE MAGICIEN.

Non. Avant que huit heures sonnent , il faut que je monte sur le cheval de Pacolet , pour me trouver en Turquie au coucher du Grand-Seigneur qui m'attend.

GILLES.

Pourquoi faire ?

LE MAGICIEN.

Pour éplucher les puces des Sultannes , c'est là ma charge.

GILLES.

Pardi voilà un drole d'emploi d'éplucher les Sultannes ; eh ne pourrai-je point vous aider ?

LE MAGICIEN.

Je te dis chercher les puces des Sultannes.

GILLES.

C'est à peu près la même chose , & parguonne prenez-moi pour votre second.

LE MAGICIEN.

Je le veux bien , je te ferai même recevoir en survivance de garçon éplucheur ,
mais

mais il faudra prendre le bénéfice avec les charges.

GILLES.

Et quelles sont les charges ?

LE MAGICIEN.

S'il laisse échapper une puce , on lui donne aussi-tôt trois cens coups de pieds dans le ventre , cinq cens croquignolles , & soixante coups de bâton sur la plante des pieds ; tu vois qu'il ne faut pas avoir les mains gourdes , ni la vue courte.

GILLES.

Malpeste.

LE MAGICIEN.

Il est vrai qu'on te donnera d'abord à éplucher des vieilles décrépites , dont la moins âgée aura bien quatre-vingt ans , celles-là sont moins frétilantes sous la main d'un beau garçon comme toi , mais après trente ou quarante ans de travail , on te mettra en exercice auprès des jeunes.

GILLES.

Monsieur , je renonce dès à présent à la survivance.

LE MAGICIEN.

Tu fais fort bien mon garçon ; or ça ressouviens-toi bien de Caracataca & de Caracataqué.

GILLES.

Allez , laissez-moi faire.

LE MAGICIEN.

Lorsque ta vengeance sera complete , si je ne reviens point assez tôt , tu n'auras qu'à me rapporter mon miroir & ma bague , rue du Loup-Garrou , à l'enseigne du Pet , & si tu ne te ressouviens point de mon nom , tu n'auras qu'à demander le *Signor Mago*.

GILLES.

Qui est ce Magot ?

LE MAGICIEN.

Moi , mon ami.

GILLES.

Fi donc , après les obligations que je vous aurai , j'irai moi vous appeller Magot.

LE MAGICIEN.

Tu me fais rire , apprens que , *il Signor*

Mago en Italien, veut dire en François,
Monsieur le Magicien.

GILLES.

Oh si cela est, vous êtes un vrai Magot,
c'est-à-dire un très grand Magicien.

LE MAGICIEN.

Adieu, Caracataca, Caracataqué.

GILLES.

Oui, oui, je m'en ressouviens fort bien,
à merveille, Caracataca, Caracataqué. Par-
bleu cela est plaisant, oui : mais je veux
rentrer dans la maison & me cacher, jusqu'à
ce que je puisse trouver, comme je le sou-
haite, l'occasion de me venger.

S C E N E II.

GILLETTE *seule.*

JE suis bien malheureuse, ce fripon de
Divertissant dit que mon pauvre Gilles s'est
sauvé des mains de ceux qui feignoient de
l'emmener pendre ; je n'en crois rien, sta-

pendant je vais de côté & d'autre pour apprendre de ses nouvelles, & je ne trouve personne qui m'en puisse donner; bon voilà une personne qui vient à propos & qui m'en donnera peut-être.

SCENE III.

GILLTTE, M. SUC, *Juif.*

GILLETTE.

MOn cher Monsieur, ne sçavez-vous point ce qu'est devenu mon mari?

M. SUC.

Non.

GILLETTE.

On vouloit le pendre.

M. SUC.

Oui.

GILLETTE.

Parce qu'il a rossé d'importance un drole qui vouloit me caresser à sa barbe.

M. SUC.

Oh, oh!

GILLETTE.

Mais on m'affure qu'il est fauvé.

M. SUC.

Soit.

GILLETTE.

Il faut que cet homme-là ne soit pas fils d'une femme pour parler si bref : Monsieur de quel nation êtes-vous s'il vous plaît ?

M. SUC.

Juif.

GILLETTE.

On vous a donc coupé? . . .

M. SUC.

Chut.

GILLETTE.

Pardi voilà un drole de corps, mais apparemment vous en avez encore.

M. SUC, *en se donnant un coup de la main gauche sur le bras droit, entre la main & le coude, leve en même tems la main.*

Tant !

GILLETTE.

Comment vous appelle-t-on ?

M. SUC.

Suc.

GILLETTE.

Vous êtes apparemment marié ?

M. SUC.

Point.

GILLETTE.

Cherchez-vous quelqu'un ici ?

M. SUC.

Vous.

GILLETTE.

C'est un espece de fou, il faut que je m'en réjouisse quelques momens. Vous êtes donc amoureux de moi ?

*M. SUC portant la main sur le sein
de Gillette.*

Fort.

GILLETTE.

Que cherchez-vous là ?

M. SUC.

Sein.

GILLETTE.

Malpeste quel éguillard , & comment le trouvez-vous ?

M. SUC.

Mol.

GILLETTE.

Vous êtes t'un insolent, on ne dit pas une pareille sottise en face , je vous soutiens moi qu'il est. . . .

M. SUC.

Dur ?

GILLETTE.

Oùr assurément il est dur , & je m'en vante.

M. SUC.

Zeste.

GILLETTE.

Oh finissez , si vous me chiffonnez davantage , je vous appliquerai un soufflet.

M. SUC.

Bon.

GILLETTE.

Je le ferai comme je le dis.

M. SUC.

Crac.

GILLETTE *en lui donnant un
soufflet.*

Comment le trouvez-vous ?

M. SUC.

Su. (*Il veut encore la caresser.*)

GILLETTE.

Je crierai.

M. SUC.

Paix.

GILLETTE.

Oh ç'en est trop, à moi quelqu'un.

M. SUC.

Foin.

GILLETTE.

Sauvons-nous des mains de ce drola
ci. (*Elle se sauve & elle est poursuivie
par M. Suc.*)



SCENE IV.

GILLES *seul.*

C E fripon de Sans-Quartier n'est point à la maison, non plus que Divertissant, je ne sçais ce qu'est devenue Gillette, ça me chiffonne l'esprit, j'ai été tenté cinq ou six fois de me regarder dans ce miroir de la façon que le Magicien me l'a dit; mais je n'ai jamais osé le faire de peur de la mouche. Ah, ah, j'apperçois mon voisin, il est bien en colere, à qui diable en a-t-il donc?



SCENE V.

GILLES, M. CORNIBUS.

M. CORNIBUS.

CO... co... co... comment, des vi... vi...
vi... vilains fri... fri... fri... fripons, qui...
qui... qui... vouloient four... four... fourber
ma... ma... ma femme.

GILLES.

Diantre j'ai cru qu'il s'agissoit d'autre
chose, Monsieur Cornibus avec son bé-
gayement, est sujet à dire bien des imper-
tinences.

M. CORNIBUS.

Je pu... pu... pu... pu...

GILLES.

On le sçait bien.

M. CORNIBUS.

Non... non... non, je... je... je dis que
je pu... pu... punirai ces fi... fi... fi..., filoux-
là.

GILLES.

Eh comment les punirez-vous ?

M. CORNIBUS.

Ah, ha, j'ai... j'ai... j'ai... fait caca...
caca... ca... ca...

GILLES.

Oh ! le vilain.

M. CORNIBUS.

J'ai fait caca... caca... caca...

GILLES.

J'entends, vous avez fait caca à la porte
de ces drôles-là.

M. CORNIBUS.

Non... non... non, j'ai... j'ai... j'ai ca...
ca... caché des gens pou.. pou.. pou.. pour
les su... su... surprendre.

GILLES.

Mais connoissez - vous, Monsieur, ces
perfonnes-là.

M. CORNIBUS.

J'en... j'en... j'en connois une fille qui...
qui... qui... qui étoit du nombre de ces
fri... fri... fri... fripons-là.

GILLES.

C'est queuque chose.

M. CORNIBUS.

Si je la.. la.. la.. l'attrape, je la fou.. fou..
fou... fourerai en pri... pri... pri... prison.

GILLES.

Ce sera fort bien fait à vous, & je vous
le conseille très-fort.

M. CORNIBUS.

La co... co... co... coquine, me... me...
me disoit, voyez... voyez mon... mon com...
com.. compere, j'ai du com... com... com...
comptant.

GILLES.

Il n'y avoit rien à dire à cela.

M. CORNIBUS.

Moi... moi... moi qui suis tout vi... vi...
vi... vigilant, j'ai vû... vû... vû... vû... vû
de ces drôles-là, qui... qui... qui mettoit
la main au con... con... con... comptoir de
ma... ma... ma fem... fem... femme.

GILLES.

Mais à la fin ils ne lui ont rien pris.

M. CORNIBUS.

Le cu... cu... cu... cureur de puits de
chez nous, est ye... ve... ve... venu ma...
ma... mal-à-propos, en ce... ce... cette oc-
casion, sans ce cu... cu... cureur de puits,
qui... qui... qui est voisin de Con... Con...
Conflans, où j'ai... j'ai... j'ai ma maison,
j'au... j'au... j'au... j'au... j'au... j'au... j'au... j'au...
chi... chi... chi... chi... chi... chi... chi... chi...
chi... chiffonné la drô... drô... drôleffe qui...
qui.. qui.. qui étoit avec ces vi.. vi.. vi.. vi..
lains gueux-là.

GILLES.

Mais pourquoi vous tant échauffer la
bile, puisqu'ils n'ont rien pris à votre fem-
me, & qu'avez-vous donc tant à vous plain-
dre ?

M. CORNIBUS.

Il est vrai, mais.. mais.

GILLES *à part.*

Il faut que je fasse un peu l'épreuve du
miroir. (*haut*) Tenez regardez-vous dans
cette glace, vous verrez que vous êtes tout
en feu.

(*à part.*)

Je connoitrai bien-tôt s'il est de la grande Confrairie.

M. CORNIBUS.

Oui.. oui.. oui, je suis rou.. rou.. rouge co.. co.. co.. comme un cor.. cor.. cornillard (*il se frotte le front.*) mais.. mais.. mais à quoi s'a.. s'a.. s'a.. s'amuse ma.. ma.. ma pe.. pe.. pe.. petite femme de me.. me.. me.. me planter.. ter.. des mou.. mouches sur le vi.. vi.. vi.. vi.. visage.

GILLES.

Oh ! ma foi le pauvre diable en tient, (*à part.*) il porte sa main au front (*haut.*) que diantre faites-vous ?

M. CORNIBUS.

Je.. je.. je veux m'ô.. m'ô.. m'ôter ce.. ce.. ce.. que ma.. ma.. ma femme m'a.. m'a.. m'a mis sur.. su.. su.. su.. sur le front.

GILLES.

Cela ne sera point aisé, je crains bien plutôt que ce ne soit votre apprentif qui vous ait ainsi enjolivé le front.

M. CORNIBUS.

Qu'est.. qu'est.. qu'est-ce à dire , je n'en.. n'en.. n'entends pas raillerie, au moins j'en.. j'en.. j'en.. j'en souffre de.. de.. de vous un peu trop , vous.. vous.. vous êtes un plat bou.. bou.. bou.. bouffon , Monsieur , entendez-vous.

GILLES *le contrefaisant.*

Et vous.. vous.. vous êtes un co.. co.. co.. co.. cocu fieffé.

M. CORNIBUS.

Tu.. tu.. tu te.. te.. te mo.. mo.. moque donc de.. de.. de moi vi.. vi.. vi.. vilain fa.. fa.. fa.. Farinier , je te.. te.. te fou.. fou.. fou.. foulerai aux pieds.

GILLES.

Toi : oh porguenne viens y voir.

M. CORNIBUS.

Je.. je.. je.. le.. le.. veux.. veux.. bien.

GILLES.

Et moi aussi.

Ils se battent en finissant le deuxième Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GILLES *seul.*

P Ar-là mordombille , il faut avouer que le Magicien est un bien habile homme , son miroir m'a bien réjoui avec M. Cornibus mon voisin , je me doutois bien que la femme lui faisoit avaler le goujon ; & j'en ai été convaincu. Mais j'apperçois , si je ne me trompe , Gillette , vite prenons la figure de mon Maître , Caracataca.



SCENE

SCÈNE II.

GILLES, GILLETTE.

GILLETTE.

IL faut avouer que je joue bien de malheur ; de ne trouver personne qui puisse me donner des nouvelles de mon pauvre Gilles ; mais que vois-je , not' Maître déjà de retour.

GILLES faisant l'important.

Bon jour , Gillette , qu'as-tu , vous êtes triste , ma mie.

GILLETTE.

Oh ! mon bon Monsieur , j'en ai bien le sujet , mon pauvre Gilles n'est plus de ce monde , ce scélérat de Sans-Quartier l'a fait pendre , sauf son recours contre qui il avisera bon être.

GILLES.

Ça n'est pas possible , à propos de quoi cela seroit-il arrivé ?

GILLETTE.

Ça n'est que trop vrai, il a voulu, sauf votre respect, me faire l'amour, dame il engainoit son compliment, de maniere que si Gilles n'étoit venu, voyez-vous, Monsieur.. reverance parler j'étois une femme.... perdue d'honneur... mon mari s'est fâché, Sans-Quarier s'est mis en colere, Gilles l'a rossé avec un Jerôme de bonne mesure, il ne l'a pas trouvé bon, il l'a fait arrêter, l'a fait pendre, & je suis à présent sans mari, hi, hi, hi.

(Elle pleure.)

GILLES affectant un air grave.

Je vous plains, Gillette, mais je vous ferai bonne justice de mon coquin d'Intendant, je le ferai pendre à son tour.

GILLETTE.

Grand merci, Monsieur, mais cela ne me rendra point mon pauvre Gilles, & je vous avouerai bien naturellement, que depuis que j'ai goûté du mariage, je ne puis plus me passer de mari.

GILLES.

Oh, oh, & bien je veux vous en servir.

GILLETTE.

Oh ! Monsieur, vous vous gaussiez des pauvres gens, à moi n'appartient pas tant d'honneur, & puis on n'oublie pas ainsi un pauvre cher homme, comme une chemise sale, hi, hi, hi.

GILLES en ce moment passe de l'autre côté, prononce caracataqué, embrasse Gillette, repasse promptement à sa place, en disant caracataca.

Ah, ah, je me meurs, Monsieur not' Maître, ah, ah, Gilles, Gilles, qui vient de m'embrasser.

GILLES.

Quel conte, mais il n'est donc point mort.

GILLETTE.

Ah ! pardonnez moi, Monsieur, il faut qu'il le soit.

GILLES.

Pourquoi cela ?

Oij

GILLETTE.

Il ne m'a dit mot, & de plus c'est qu'il puoit comme un Bouc.

GILLES *à part.*

C'est que j'ai fait une grosse vessie. (*haut.*)
Allez, mignonne, rassurez-vous, vous avez la berlue, regardez moi bien, quelle comparaison de Gilles avec moi; votre mari à tout prendre n'étoit qu'un butor.

GILLETTE.

Il est vrai qu'il n'avoit pas grand esprit, mais il alloit bien droit en bésogne.

GILLES.

C'étoit un yvrogne fieffé.

GILLETTE.

D'accord, il aimoit un peu le vin & l'eau-de-vie; mais quoiqu'il but comme un pourceau, il s'enyvroit sobrement.

GILLES.

Il vous battoit aussi quelquefois.

GILLETTE.

Il faut convenir que cela lui est arrivé

cinq ou six jours après notre mariage ; mais il n'avoit pas tout-à-fait tort , c'est le diable qui se mêlit de ça.

GILLES *effrayé.*

Le diable.

GILLETTE

Oui, Monsieur not' Maître, je révois que j'étois sur le grand chemin de Saint Denis, & que le diable, sauf votre respect, me montrait un thrésor, je ne sçavois comment reconnoître cet endroit, & parguene parole ne pue point, ce malin diable ne me disoit-il pas, te vla bien embarrassée, chie là, personne n'y touchera, & tu retrouveras aisément la place, vous sentez bien not' Maître, que j'eus de la peine à prendre la résolution de m'y résoudre, se mettre-là le cul en l'air en pleine campagne, ça n'est pas modeste, stapendant l'intérêt m'y engageit ; mais hélas malheureusement en me réveillant au lieu d'un thrésor, je ne trouvai dans mon lit qu'un gros tas de merde. Dame voyez-vous, Gilles se fa-

chit de ça , il disoit qu'on avoit eu tort de me marier , puisque je n'étois pas nette de nuit , il m'appliquit cinq ou six coups de poing , & je nous gourmandimes , car révérence parler , je ne suis pas endurante , mais ça ne durit pas , nous lavimes les draps , & je fimes bien-tôt la paix.

GILLES prononce *caracataqué* , se regarde dans le miroir , passe de l'autre côté , se prend le nez comme si cela sentoit encore mauvais , repasse à sa place , & dit *caracataca*.

GILLETTE.

Miséricorde , je viens de voir encore l'ombre de Gilles.

GILLES.

Est-tu folle ma pauvre Gillette ?

GILLETTE.

Ah , Monsieur , je l'ai vû , il se tenoit le nez bouché , comme si j'étois encore couchés ensemble.

GILLES.

Eh si , Gillette , ne pensez plus à cet ani

mal là, je vous aime, je vous l'ai dit.

(il veut la caresser.)

GILLETTE.

Vrayement, je vois bien que les mains vous démangent, elles sont composées de la chair de Ciron.

GILLES.

Vous me rebuttez, vous ne voulez donc pas m'aimer, & consentir... la... vous m'entendez bien.

GILLETTE.

Mais ce n'est pas que je vous refuse.

GILLES *à part.*

Fort bien, garre la mouche, me vla plus d'à moitié cocu.

GILLETTE.

Mais... c'est que tenez... voyez - vous... vous n'avez pas ce qu'il me faudroit.

GILLES.

Je l'ai bien autant que Gilles.

GILLETTE.

Oh, que nennin, nous autres femmes je

sommes connoisseuses sur cette matiere , je sentons not' avoine d'un quart de lieu loin.

GILLES.

Elle a ma foi raison. Oh ça Gillette , vous y ferez réflexion , vous viendrez dans mon cabinet dans un quart d'heure , je vous veux donner de l'argent pour vous mettre en deuil.

GILLETTE.

Dame ça s'appelle mettre un bouchon au cabaret.

GILLES feint de sortir , & après avoir prononcé caracataqué , il court & renverse Gillette.

Oh parguenne je l'ai échapé belle.

GILLETTE.

Ah ! je suis morte , mon Maître , mon Maître.

GILLES.

Est-tu folle , femme , de ne me pas reconnoître , parguenne je suis ton mari cependant.

GILLETTE.

Ça ne se peut , car il a été pendu.

GILLES.

GILLES.

Eh non, te dis-je, j'ai pensé l'être, mais je me suis sauvé des mains de Sans-Quartier.

GILLETTE.

Tout de bon.

GILLES.

Et parguenne si t'en doute, tâte-moi depuis les pieds jusqu'à la tête, tu me trouveras tout envie.

GILLETTE.

Il a raison, c'est lui-même, c'est mon pauvre Gilles, je ne me sens pas de joye, il faut un peu que je t'embrasse.

Elle saute au cou de Gilles qui prononce caracataca.

Ciel! que vois-je, c'est mon Maître, oh dame il y a de la tricherie là-dessous.

GILLES, *caracataqué.*

Tu extravagues, regardes-moi donc bien encore.

GILLETTE.

Par ma figuette, baise - moi tant seulement en gaudinette.

GILLES.

Oh ! volontiers....

[*il prononce caracataca.*]

GILLETTE.

Miséricorde ! Gilles, Gilles, à mon secours.

GILLES *caracataqué.*

A qui diable en as-tu ?

GILLETTE.

Je te dis, & je te douze, que c'est Monsieur de par la ventrebleu que je baisois tout-à-l'heure.

GILLES.

Et non c'étoit moi.

GILLETTE.

C'étoit toi ?

GILLES.

Oui, parguienne, mais il faut te conter

le tout, Gillette, c'est un Seigneur Magot qui m'a rendu ce service.

GILLETTE.

Qu'est-ce à dire, perds-tu le peu d'esprit que tu as ?

GILLES.

Non, te dis-je.

GILLETTE.

Un Magot.

GILLES.

Oui, un Magot, c'est-à-dire, un Magicien, qui avec deux mots m'a donné le pouvoir d'être tantôt mon Maître, & puis celui de redevenir Gilles.

GILLETTE.

Mais queulle apparence.

GILLES.

Tiens regardes-moi bien, pour qui me prends-tu ?

GILLETTE.

Pour Gilles.

GILLES.

Eh bien ne me perds pas de vûe, caracatacatata.

GILLETTE.

Oh Ciel! c'est le Maître.

GILLES *faisant l'important.*

Viens ma mignonne que je t'embrasse tout à l'heure, avancez donc.

GILLETTE *caressée.*

Nommez, nommez, elle le repousse rudement, il y a là quelque anguille sous roche, finissez donc, ou je vous baillerai une mornifle.

GILLES, *caracataqué.*

Sans-diable tu as la main bien dure.

GILLETTE.

Oh dame je n'entends point raillerie pour ce qui est du cas de l'honneur, je suis pis qu'un Dragon.

GILLES.

Mais Gillette, tu n'étois pas tout-à-fait méchante & si revêche au commencement.

GILLETTE.

Dame vois-tu, la chair est queuque fois

fragile, les absens ont toujours tort, & pis il ne faut qu'une plume de poire, pour faire trébucher une honnête femme.

GILLES.

Morguienne t'as raison, mais je crois appercevoir Sans-Quartier; à ça rentrons un moment pour concerter ensemble de quelle bonne maniere je l'étrillerai.

S C E N E III.

SANS-QUARTIER *seul.*

CEt imbécille de Gilles à qui je ne voulois que faire peur, s'est imaginé bonnement qu'on alloit le pendre, il s'est sauvé, c'est ce que je souhaitois, cela me facilitera la facilité de voir sa femme; pour en être mieux reçu, j'ai pris dans la garde-robe de mon Maître, un de ses vieux habits. En effet il est censé naturel qu'un Intendant soit habillé d'une maniere indécente; mais je vois Gillette, elle me paroît de mauvaise humeur, il faut l'aborder civilement.

Ils se font plusieurs reverences.

S C E N E IV.**SANS-QUARTIER , GILLETTE.****GILLETTE.**

EH , Monsieur l'Intendant, trêve de chapeau.

SANS-QUARTIER.

Ah ! Mamselle Gillette , trêve de fesses , eh bien , ma belle enfant , qu'avez - vous , vous êtes toute chose ?

GILLETTE.

Ah ! plut à Dieu que cela fût , Monsieur , mais voyez - vous , quand on z'a du chagrin on n'est pas gaye.

SANS - QUARTIER.

Vous êtes donc toujours fâchée , vous avez tort au fond , vous étiez mal à votre aise avec Gilles , vous ferez contente avec moi , je veux vous épouser.

GILLETTE.

Mon sieur , épouser , quoi Gilles est donc pendu ?

SANS-QUARTIER.

Non vraiment , mais il s'est sauvé , qui quitte la partie la perd , & voilà votre mariage rompu.

GILLETTE.

Cela est-il possible ?

SANS-QUARTIER.

Oui vraiment , mais je vois bien que vous ne voulez pas le faire , car vous me faites toujours la mine.

GILLETTE.

Oh , Monsieur l'Intendant , si je vous la faisois , vous l'auriez meilleure que vous ne l'avez ; d'ailleurs je n'aime point le mariage qui se casse comme un verre , & si je vous épousois , je voudrois , Monsieur , m'unir z'à vous par un lien si roide , qu'il ne se rompit jamais.

SANS-QUARTIER.

Ah ma Reine je vous puis assurer qu'il ne pliera jamais de mon côté.

GILLETTE.

Vous êtes donc bien fort, ah qu'eu gasconnade, & allez, allez, la plus petite femme est plus vaillante que l'homme le plus grand.

SANS-QUARTIER.

Pourquoi cela ?

GILLETTE.

C'est qu'un homme ne sçauroit porter deux femmes, & qu'une femme portera six hommes sans se fatiguer.

SANS-QUARTIER.

Pour ce qui est en cas de ça, vous n'avez par tort, mais il est question de sçavoir si vous voulez bien m'épouser, après tout c'est bien de l'honneur pour vous, entendez-vous la belle.

GILLETTE.

De l'honneur.

ET CARACAATQUÉ. 177

SANS-QUARTIER.

Oui vraiment , sçachez que Monsieur mon pere étoit le premier de Saint Denis en France.

GILLETTE.

Le premier.

SANS-QUARTIER.

Oui , il en étoit le portier ; voilà ce qui s'appelle de bonne noblesse cela.

GILLETTE.

Ah parguene , si j'avois pour deux liards de pareille noblesse dans le ventre , je prendrois pour cinq cens écus de rhubarbe pour la chasser , mais on peut dire sans vanité que c'est mon pere qui étoit de la condition la plus élevée.

SANS-QUARTIER.

La plus élevée.

GILLETTE.

Sans-doute , puisqu'il étoit Couvreur ; mais comme il pensa se casser le col , il prit un autre emploi qui lui donna le pas

devant les plus grands Seigneurs de la Cour.

SANS-QUARTIER.

Qu'eu fichu conte.

GILLETTE.

Il n'y a pas de conte, il se fit postillon.

SANS-QUARTIER.

Ah, ah, Gillette, mais concluons donc; voulez-vous être ma femme oui ou non ?

GILLETTE.

J'en aurois t'assez d'envie, mais hélas franchement, Gilles me tient trop au cœur.

SANS-QUARTIER.

Eh si donc, pouvez-vous encore penser à ce benêt-là? je gage que ce butor aura eu si grand peur, qu'il fera passé dans les Pays étrangers.

GILLETTE.

Il y a-t-il bien loin aux Pays étrangers.

SANS-QUARTIER.

Il peut y avoir dix à douze mille lieues.

GILLETTE.

Dix ou douze mille lieues, si je sçavois ça je vous dévisagerois tout à l'heure, entendez-vous ?

SANS-QUARTIER.

La, la, que vous êtes vive.

GILLETTE *feignant de pleurer.*

Quoi je ne verrai plus mon pauv' cher homme ; ah misérable que tu z'est... je ne sçais à quoi il tient que je ne prenne le parti de t'étrangler.

SANS-QUARTIER.

Tout beau Gillette, comme vous y allez, tranquillisez-vous donc.

GILLETTE.

Je ne le veux pas, moi.

SANS-QUARTIER.

Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve, j'ai le moyen de vous rendre riche, je viens de rompre l'armoire de notre Maître, je lui ai volé cent louis, argent comptant.

GILLETTE *riant.*

Tout de bon.

SANS-QUARTIER.

Oui vraiment , vous voyez bien que c'est une petite fortune pour nous , nous passerons en Hollande.

GILLETTE *riant.*

En Hollande , M. l'Intendant ?

SANS-QUARTIER.

Oui en Hollande , & par ce moyen nous ferons à l'abri de toute poursuite.

GILLETTE.

Baillez-moi la main , Monsieur de Sans-Quartier , me vla en vérité toute déterminée.

SANS-QUARTIER.

Le Ciel soit loué.

GILLETTE.

A vous faire pendre ; ah Monsieur le fripon , au voleur , au voleur , au Guet , au Commissaire.



S C E N E V,
SANS-QUARTIER, GILLETTE,
GILLES.

GILLES, *caracataca,*

Quel tintamare est cela ?

GILLETTE.

Ah ! Monsieur not' Maître, vous vla de
retour bien à propos.

SANS-QUARTIER.

Voilà bien le diable, tâchons de nous
sauver.

GILLETTE.

Si tu branles je t'étrangle, Monsieur
voici un fripon qu'il faut faire pendre.

GILLES.

Le pendre, qu'a-t-il fait pour cela ?

SANS-QUARTIER.

Elle a l'esprit dérangé.

GILLETTE.

Oui, oui, not' Maître, ce fripon faut

voit respect, en a voulu à mon honneur, dame il falloit beau jeu bon argent, Gilles heureusement est venu à mon secours bien propos.

GILLES.

Enfin.

GILLETTE.

Enfin ce fripon d'Intendant, pour se venger des coups de bâton, l'a fait pendre.

GILLES.

Cela n'est pas possible.

SANS-QUARTIER.

Eh non, Monsieur, c'est une frime que j'ai faite, parce qu'il m'avoit manqué de respect, & il s'en est enfui.

GILLES.

Cela ne va point à la corde.

GILLETTE.

Ce n'est pas le tout, ce scélérat, Monsieur, vous a volé cent louis dans votre armoire qu'il a fracassée.

GILLES.

Oh diable le cas est pendable, mais il faut le fouiller... il veut s'enfuir.

ET CARACATAQUÉ. 183

GILLETTE.

Jour de gueux , si tu remue de la place ,
je te hâcherai en morceaux à belles dents.

GILLES *le fouille.*

Ah voilà ma bourse , & bien pendart
qu'as-tu à dire à cela ?

SANS-QUARTIER.

Monseigneur, c'est une petite espièglerie.

GILLES.

Une petite espièglerie , M. le fripon , son
procès est tout fait , & comme j'ai justice
haute, moyenne & basse, qu'on l'aille tout-à-
l'heure accrocher dans mon jardin au plus
grand arbre qui se trouvera.

SANS-QUARTIER *à genoux.*

Ah ! Monseigneur, ayez pitié de moi.

GILLETTE.

Point de pitié.

SANS-QUARTIER.

Ne pourroit-on point au lieu d'être pen-
du , en être quitte pour les galeres , ou
pour quelques coups de bâton.

GILLETTE.

Non, non, je veux avoir le plaisir de
le pendre moi-même.

SCENE VI.

LE MAISTRE, GILLES,
GILLETTE, & SANS-QUARTIER.

LE MAISTRE.

*QUE ce fut d'un rude vilain
Que la poste eut son origine,
Il avoit trois plaques d'airain,
Autre part qu'en la poitrine. (1)*

Voilà de la prose d'un certain Polifson
qui est assez bien trouffé, si je m'en étois
souvenu, je n'aurois point fait la sottise de
vouloir courir la poste avec des hémorrhoi-
des qui m'ont obligé de revenir sur mes pas ;
mais que vois-je, un autre moi-même : ai-
je la vûe trouble ?

(1) Ces Vers sont de Pelisson.

SANS-QUARTIER.

Miséricorde , mon Maître est double :
ah , Monsieur , qui que vous soyez , je vous
demande aussi sincèrement pardon.

LE MAISTRE.

Et de quoi ?

GILLES *d'un air important.*

Eh qui êtes-vous , s'il vous plaît , vous
qui me ressemblez si fort ?

LE MAISTRE.

Qui je suis , ceci m'étonne au point que
je ne sçais que répondre.

GILLES.

Pour moi je suis , Monsieur , de par la
ventrebleu , Prince de Bas-le-vent , Mar-
quis de Fleure-à-mon-cul , qui vient d'or-
donner que l'on branche ce fripon , pour
avoir voulu débaucher Gillette , faire pen-
dre Gilles , & de plus pour m'avoir avec
effraction , volé cette bourse de cent louis
d'or que je viens de lui reprendre.

LE MAISTRE.

O Ciel ! mais c'est moi qui suis ce Mon-
Tome I. Q

sieur de Parlaventre, & cette bourse m'appartient.

SANS-QUARTIER.

Accommodez-vous, Messieurs, pour moi je n'y prétends plus rien.

LE MAISTRE.

Je le crois bien. Je n'aurois pas cru Sans-Quartier capable d'une pareille friponnerie, elle mérite une punition exemplaire; mais ce n'est pas ce qui m'inquiète, c'est de voir qu'un autre passe pour moi, & devienne le Maître dans ma maison.

GILLES.

Si vous voulez vous joindre avec moi pour faire pendre ce fripon, je vous éclaircirai ce mystère.

LE MAISTRE.

Oh, de tout mon cœur, pourvu que l'on me rende ma bourse:

GILLES.

La voilà, il ne nous en coûtera rien pour l'exécution, je le brancherai moi-même, caracataqué.

LE MAISTRE.

Ah, ah, voilà Gilles.

SANS-QUARTIER.

C'est le Diable.

GILLES.

Oui, Monsieur, voilà toute l'histoire.

LE MAISTRE.

Je n'y comprends rien.

GILLES, *caracataca.*

Qu'en dites-vous?

LE MAISTRE.

Je m'y perds, je ne sçai plus où j'en suis, il faut que Gilles soit devenu un franc Magicien.

GILLES, *caracataqué.*

Ras tout-à-fait, mais il ne s'en faut gueres; tenez, not' Maître, il ne s'en est rien fallu que not' femme fut déshonorée par ce pendart-là & sans un fameux Magicien qui est venu à mon secours, j'étois pendu, & vous volé à présent, je vais lui rapporter cette bague & ce miroir.

LE MAISTRE.

Cela est merveilleux, mais je vous demande grace pour ce misérable, qu'il reçoive seulement cent coups de bâton de la main de Gilles & de sa femme, & qu'il soit chassé de ma maison.

SANS-QUARTIER.

Je n'appelle pas de la Sentence, j'en suis quitte à bon marché.

*Gilles & Gillette le rossent,
& finissent ainsi.*

F I N.

LEANDRE

HONGRE;

P A R A D E.

A C T E U R S.

CASSANDRE, Pere d'Isabelle.

ISABELLE.

LEANDRE, Amant d'Isabelle.

GILLES.



LEANDRE
HONGRE;
PARADISE.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LEANDRE.

ISABELLE *pleurant & regardant
son ventre.*



I, hi, haye, aye, que dira mon
cher pere!

LEANDRE *en fauffet.*

Diffimulez vos, oui, vos pleures & vos
larmes, queuques-uns pourroient fort bien
nous surprendre fans miraque.

I S A B E L L E.

Quittez, cher z'amant, quittez cette voix claire, il ne vous sert plus à rien, que vous continuez à contrefaire le hongre, après que vous m'avez engrossie.

L E A N D R E *d'une voix grosse.*

Z'il n'est que trop vrai, ma gracieuse; mais comme je m'e suis introduit auprès de Monsieur Cassandre pour un hongre, pour à cette fin de garder votre virginité; si Monsieur votre pere venoit à m'entendre parler de ma véritable voix, il pourroit se douter de queuque chose.

I S A B E L L E.

Eh ne faut-il pas que nous lui découvriions tout, que je suis malheureusement infortunée, z'une fille de famille, dont le pere z'a l'honneur d'être Huissier du village, se trouve enceinte de six mois & huit jours, sans avoir presque rien fait pour ça, hi, hi, hi; ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

L E A N D R E.

Pardonnez-moi, Mamselle, ma maitresse
cela

cela z'arrive à bien des filles de qualité qui s'en font même fait un plaisir. Vous êtes grosse d'enfant est-il vrai ? eh bien qu'en arrivera-t-il ? il faudra t'accoucher.

ISABELLE *pleurant.*

Je ne veux point accoucher moi, vous êtes bien impudent de me dire ces ordures-là en face, je ne veux point accoucher moi, & j'irai plutôt me cacher.

LEANDRE.

Ma foi, Mamselle, dans le convenient où vous êtes exposée, vous n'avez pourtant rien de mieux à faire, & aimeriez-vous mieux rester grosse toute votre vie ?

ISABELLE.

Cruel & barbare z'amant, pourquoi as-tu tant poussé mes foibles à bout ! confidère un peu ma taille, & rougis de honte & de désespoir !

LEANDRE.

Vous êtes bien tracassière, Mamselle, nous lisons dans Horace, ou dans Curiace, je ne sçais lequel des deux, (*nec pluribus*

impar,) cela veut dire le fefque est fragile ;
& z'en vérité de Dieu , z'il est bien affreux
quand on a fait de fon mieux , qu'il faille en
avoir le déboire.

ISABELLE *pleurant.*

Hi , hi , je fis trop bonne auffi quand vous
me marquiez comme ça que vous vous pré-
cipiteriez de douleur fi je ne vous accorderois
pas ça , je devois naturellement vous refu-
fer ça.

L E A N D R E.

Ceffez de chier des yeux , ma belle Rei-
ne , & voyons à prendre un parti pour infi-
nuer en douceur la nouvelle à Monsieur
votre pere ; mon avis est de le découvrir à
Gilles qui est fon maître Clerc , & puis Gilles
lui dira ça en lui préparant après l'esprit là-
dessus , pour l'attendrir & l'obliger à nous
époufer,

ISABELLE.

Cela z'est trouvé bien efpirituellement ,
mon cher z'amant , je vaist'appeller Gilles ,
revenez à cette fin de fçavoir ce que j'aurai
fait avec lui.

SCÈNE II.

ISABELLE, GILLES.

GILLES *derrière le Théâtre.*

Mamselle, je suis sur vous dans un moment ; que vous plaît-il de moi Mamselle ?

ISABELLE.

Or ça, Monsieur Gilles, mettez donc votre chapeau, mettez donc....

GILLES.

Ah, ah ! vous vous moquez de moi, Mamselle, en vérité je ne le mettrai point.

ISABELLE.

Pisque je vous dis de le mettre.

GILLES *à part.*

Vla bien das cérimonis qu'elle n'a pas coutume de faire, où est-ce donc qu'elle en veut venir ?

Il faut sçavoir Gilles, que la vie de ce monde est sujette à de petits accidens qui fait qu'en regardant z'un homme en face, il t'arrive des choses., des choses qui produisent & engendrent queuquefois, & qu'on ne voudroit pas, & si, car, mais en riant, que oui. je ne pourrai jamais vous le dire.

GILLES.

Reprenez votre vent, Mamselle, & parachevez.

ISABELLE.

Comme d'ailleurs vous jouissez de la confiance de mon cher pere, je vous dirai comme z'a mon Confesseur. 2^o. . . . que ce n'est point ma faute, & d'un autre côté, je ne sçais comme cela z'est arrivé. . . mais ce qu'il y a de certain, c'est que ça m'entra tout d'un coup dans l'imagination; & puis vous sçavez que quand on s'aime, on n'est pas tout-à-fait maîtresse de son cœur.

G I L L E S.

Ventredienne not' maîtresse vous êtes toute honteuse d'avoir de la pudeur, & de me déclarer que vous êtes amoureuse de moi ; eh bien je vais vous demander en mariage au patron, je gouverne son esprit, nous nous épouserons, & quand j'aurons une fois fait cette affaire-là, vous ne ferez plus si honteuse.

I S A B E L L E *en colere.*

Je ne sçais pas de quoi il me tient que je ne t'arrache les deux yeux du visage ; s'arpedié me crois-tu assez effrontée d'être amoureuse d'un Clerc de mon pere, & de songer à contraqueter z'un mariage avec un malautru ?

G I L L E S.

La, la, doucement, ne vous échauffez point tant le tempérament, si vous ne voulez pas de nous, n'en dégoutez point les autres ; servez-vous de moi autrement, & vous me trouverez propre à de certaines choses.

ISABELLE.

Ah! voilà qui est parler ça; mais Gilles, jurez-moi donc vos grands Dieux quand je vous aurai tout dit que vous ne laisserez pas aller sous vous mon secret.

GILLES.

Allez, Mam'elle, vous n'êtes pas la première femme que j'aye à panser du secret, il y en avoit z'un entre Madame votre mere & moi, du tems que la défunte n'étoit pas morte, que Monsieur Cassandre n'a jamais sçu, & que je n'ai jamais laissé éventer.

ISABELLE.

Sainte Barbe, je me trouve dans z'une triste conjecture, vous sçavez que du depuis deux Gouvernantes qui z'ont toutes deux donné l'amfigourie t'à mon cher pere, il m'a mis deffous un hongre qui garde à vûe ma virginité, t'à cause de deux petites faulces couches que j'avois z'eu le malheur de faire par mégarde en quarente-huit & quarente-neuf; & bien voyez ce que c'est que le guignon, je suis grosse & enceinte de sept

mois & demi, & c'est le z'ongre qui a fait cette faute d'ortographe.

GILLES.

Vous vous fichez de lui, Mamselle, il z'en est incapable; allons, vous m'en coulez, & ces petites malices ne peuvent venir de lui.

ISABELLE.

Oh que si, c'est que ce n'est point un hongre taillé comme les autres, fus votre respect, c'est z'un tendre amant qui a fait jouer ste machine pour donner le bouis à mon cher pere, & filer l'amour le plus près de moi qu'il le pourroit.

GILLES.

C'est fort bien filer à lui, & voilà de la besogne bien faite.

ISABELLE.

Et z'eune marque de ça, & afin que vous le sçachiez, il ne s'appelle pas Hongre, il se nomme de son nom Colin Liandre.

GILLES.

Seroit-ce ce Colin Liandre, fils de ce

Colin qui mouche si bien les chandelles à la
Comédie Française.

ISABELLE.

C'est lui-même.

GILLES.

Eh pourquoi diable ce Monsieur Colin
n'a-t-il pas t'appri le métier de son père,
z'et qu'il vient ici imprudemment nous
ficher malheur ?

ISABELLE.

Tu vois bien à présent que c'est un bon
Gentilhomme de bonne bourgeoisie, il a
déjà queuque chose devant lui, j'en suis
bien sûre, sans compter les espérances
du bien de son père qui lui z'appartient
quand il sera crevé.

GILLES.

Et moi je vous dis que vos mariages ne
se feront point, si votre Colin n'est pas
hongre.

ISABELLE.

Explique-toi, présage de malheur ?

GILLES.

C'est que s'il n'est pas hongre , & qu'il soit véritablement le beau Colin Liandre , il y a seize filles de ce village qui se le disputent z'en Justice criminellement , à celle fin de l'épouser ou de le faire pendre.

ISABELLE.

Sainte Jerusalem , eh pour queux raison ?

GILLES.

Pour une petite raison qui n'est pas plus grosse que rien , c'est que tout en badinant il a fait un enfant à chacune de ces filles-là.

ISABELLE.

Ah queux de fatan ! peut-il être vrai que cela soit véritable ?

GILLES.

Oh parguene , Mamselle , ça est plus sûr que du verjus , puisque c'est moi qui z'ai reçu z'au greffe les déclarations de ces pu-celles-là.

ISABELLE.

Ah Gilles , mon ami , dans l'affreux désespoir où je nage , si je ne craignois rien

de gâter mon fruit , j'irois me précipiter jusques dans la riviere.

G I L L E S.

N'allons pas si vite , Mamse'le , nous pourrions racommoder ces affaires-là avec trente ou quarante francs ; mais le diable , c'est que Monsieur votre pere qui a de l'honneur jusqu'au bout des cheveux , vous enverra peut - être z'accoucher au Couvent pour le reste de vos jours.

I S A B E L L E.

Ah Gilles je vous prie comme la Reine prie son Sergent , de parvenir là-dessus l'esprit de mon papa , & de vous entrecouper dans cette malheureuse affaire-là.

G I L L E S.

Allez , Mamselle , soyez saine & bien tranquille , je viens trouver ce vieux canard à celle fin de l'appaiser ; je l'y dirai que c'est Monsieur Liandre qui nous a tourmentée pour ça , que c'est sûrement votre amant qui en a z'eu la premiere idée , & que de la

vie vous ne nous seriez avisée de le proposer la première.

ISABELLE.

Oh pour ça , ça z'est bien vrai , & vous pouvez sûrement lui dire & lui assurer.

SCÈNE III.

GILLES *seul.*

Ouais , vla Mamselle Isabelle grosse , & ce n'est pas moi qui ai fait l'enfant ; ça n'est pas dans la règle , je suis le Clerc de son pere z'une fois , & par ste raison c'étoit z'à moi à lui faire. J'aurois eu la charge du bon homme qui z'a du quibus , & sa fille , si j'avois été l'inventeur de cette grossesse-là. Ah par la sandienne , je fis un maître sot ; qui est-ce qui a vu que ce n'étoit pas moi ?.... Eh oui , oui voyons un peu de que ça deviendra morguienne de cet enfant-là ; je n'en donne pas encore ma part aux chiens , je vous le jure.

S C E N E I V.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

LA peste soit du matin, vla ma salope de servante qui ne peut plus écurer ma vaisselle, parce qu'elle est grosse de huit mois ; le diable emporte les Clers , & ceux qui les ont inventé , depuis que je suis dans l'adjudicature vla la quatorzième à qui ces gredins-là font cette niche dans ma maison

GILLES.

Bon jour not' maître.

CASSANDRE.

Ah vous voilà , Monsieur le drole , vla donc ma servante encore grosse , il ne faut pas vous demander de qui est l'enfant ?

GILLES.

Pardonnez-moi , Monsieur , il faut le demander.

CASSANDRE.

Comment, vilain sac à chien, tu fais encore le mauvais plaisant ?

GILLES.

Si vous croyez que st'enfant-là soit de moi, vous prenez mon cul pour vos chaufses.

CASSANDRE.

Qu'entens-tu par-là ?

GILLES.

Parguienne not' maître, vous le connoissez bien ce faiseur d'enfant, c'est celui-là qu'on nomme en son nom Colin Liandre, & vous trouverez au Greffe les plaintes de dix-sept filles à qui il a donné à chacune son paquet.

CASSANDRE.

Ah! si c'est ce Liandre, j'en suis bien aise, car je le ferai pendre; c'est z'un coquin qui a fait ici une région d'enfans à bouche que veux-tu, mais qui est-ce qui le prouvera ?

GILLES.

J'en ai la preuve dans ma poche, vla

z'une Lettre que notre servante lui mandoit ,
& que je lui ai z'arrachée des mains. . .)

CASSANDRE *prenant ses Lunettes.*

Effectivement vla son écriture , & comme il écrit son livre de dépense. Lisons.

*A Monsieur , Monsieur Colin de Leandre ,
dans la Comédie Française.*

*Mon cher z'amant , je vous écris ces lignes...
venez me voir pour me donner du plaisir.....
n'attendez pas que j'aie des tranchées.... tâchez
de faire quarante ou bien cinquante sols pour
m'avoir du linge à l'effet de mes couches.... ou
de me faire épouser par queuqu'uns de vos amis
auparavant que j'accouche..... Ah la vilaine,
allons , je vais la mettre dehors.*

GILLES.

Eh bien sans ste Lettre-là vous auriez cru
que l'enfant étoit de moi.

CASSANDRE.

Sans doute , je croyois reconnoître ici
l'ouvrage ordinaire d'un Clerc.

GILLES.

Ah testiguenne, je n'ai pas les inclinations si basses; z'une servante, si donc; comme il falloit bien que je fisse un enfant, paroles ne puent point, c'est à Mamselle votre fille que je me suis adressé pour cette belle affaire-là.

CASSANDRE.

A qui z'en avez-vous insolent, pour inventer de pareilles badineries devant un homme de mon âge ?

GILLES.

Ma foi, Monsieur, je ne badine point, Mamselle votre fille est grosse, & c'est moi qui ai fait cette ânerie-là; j'ai voulu vous le dire comme ça, pour vous prévenir l'esprit dessus cette minutie-là.

CASSANDRE.

Ah coquin, voleur, & infâme suborneur.

GILLES,

Non, Monsieur, je sis honnête homme; je ne demande pas mieux que de l'épouser,

& on mettra l'enfant sous le poil, de cette façon son honneur sera raffistolé.

CASSANDRE.

Qu'entens-je? La Samaritaine, & l'infame; je me meurs, vla donc ce que c'étoit que son squire, la masque.

GILLES.

Monfieur.

CASSANDRE.

La miserable.

GILLES.

Monfieur.

CASSANDRE.

L'abandonnée.

GILLES.

Monfieur.

CASSANDRE.

Vla donc comme elle m'avoit promis cette coquine-là de se corriger.

GILLES.

Mon cher Monfieur.

CASSANDRE.

CASSANDRE.

Z'à quoi lui a donc servi le Musicien coupé que je lui avois donné ?

GILLES.

Monfieur , à le bien prendre , ça n'a pas dépendu d'elle ; & d'ailleurs , puisque je veux bien d'elle , je vous la demande à genoux.

CASSANDRE.

Levez-vous , levez-vous , vous me percez le cœur de parque en parque ; laissez-moi z'un moment pleurer tout feul , & avoir de la douleur dans la confolation , je vous ferai ſçavoir quel parti je prendrai.

GILLES *à part.*

Il a bien gobé le godan ; allons préparer là-deffus l'esprit de Mamselle Ifabelle. Une charge d'Huiffier , une fille unique , & un enfant tout fait , ne font point pour un Clerc des avantages z'à négliger.



S C E N E V.

C A S S A N D R E *seul.*

PEre z'infortuné qui a du malheur dans toutes ses disgraces, vla donc ma fille grosse pour la quatrième fois ; la première Gouvernante que je lui ai donnée lui a laissé faire un enfant, je lui en donne au bout de l'année une autre qui en fait elle-même un au bout d'un an, ma fille fait dans le même tems une fausse couche ; comme z'un bon pere je lui ai donné z'un hongre à la place, pour l'empêcher de faire ces vilanies, & la vla grosse de sept ou huit mois, sans qu'il y ait pû rien faire : allons, allons, marions-là, mais voici ce coquin de hongre.



S C E N E V I.

CASSANDRE, LEANDRE.

CASSANDRE.

A Pproche , approche , malheureux ,
vla donc comme tu t'es acquitté de ton de-
voir z'infâme , vla ma fille grosse de je ne
sçais combien de mois , au lieu d'avoir z'eu
attention à sa conduite , & d'être toujours
sur elle , comme je te l'avois bien recom-
mandé scélerat.

LEANDRE.

Ah , Monsieur , quand vous sçaurez....

CASSANDRE.

Va monstre , je sçais tout , tu n'as pas
z'empêché Gilles de faire z'un enfant à ma
chere fille , que , dis-je , tu étois du com-
plot de ste vilainie-là ; tu n'as qu'à t'en re-
tourner z'en ton pays des hongres , je n'ai
plus que faire de toi.

S ij

LEANDRE

LEANDRE.

Il faut donc, Monsieur Cassandre, vous tout avouer.

CASSANDRE.

Quand je fçais tout, que veux-tu m'avouer, chien de chapon ; mais laissons ce malheureux, & allons trouver Monsieur Videfosse oncle de Gilles, pour dépêcher en hâte leur mariage, quand y gnia z'un enfant sur le tapis, faut que les pere & mere conjoignent les parties, le bruit ne sert à rien.

LEANDRE.

Ah de grace, Monsieur, daignez m'écouter.

CASSANDRE.

Laiſſes-moi misérable, trop heureux que je ne te fais point ici mourir deſſous un bâton.



SCENE VII.

LEANDRE *seul.*

Qui est-ce que je suis, où est-ce que je vas, qu'est-ce que je dis, & qu'ai-je entendu & apperçû, quel coup d'éclat vapoureux vient de tomber & couler sur moi, Monsieur Cassandre, Isabelle auroit-elle oublié que c'est moi-même qui lui ai fait l'enfant qu'elle porte avec elle dans ses entrailles, ou plutôt suis je le dindon de cette affaire, le ciel, mer, queux terribles soupçons, Isabelle perfide, vous mocqueriez-vous t'avec Gilles de ma mine de feve : oui je le vois, ils s'adorent, il aura z'été heureux conjointement avec moi, z'Isabelle m'aura trahie, Gilles aura trempé là-dedans : pour ce qui est à l'égard de l'enfant, nous sommes à deux de jeu, mais elle trouve sa commodité à z'avoir Gilles pour son mari, & vla ce qui la détermine à lui faire dire à son pere que c'étoit Gilles

tout seul qui avoit recueilli les faveurs de ses tendres embrassemens , & à lui laisser toujours croire que j'étois un hongre , mais que plutôt l'un z'e l'autre & le plus affreux poison , meurent & périssent.

SCENE VIII.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

AH, vous voilà , Mamselle , je viens à celle fin de vous faire mes complimens sur votre mariage avec l'adorable Monsieur Gilles , c'est z'un homme du premier ordre ; mais moi je vous avertis que je suis du Régiment de Champagne , vous m'entendez.

ISABELLE.

Eh quoi ! vous semblés piqué comme un rouffin , Monsieur , qu'est ce que c'est que vous me baragouinez de mariage avec Gilles , qu'est-ce que ça veut dire ?

HONGRE.

215

LEANDRE.

Contraignons - nous (*souriant*). Ça veut dire malheureuse, que si je n'écartois pas ma vive colere, que je ferois bien-tôt passer le goût du pain, à vous & à votre fruit.

ISABELLE.

Sainte Barbe, qu'eux emportement brutal, vous êtes bien insolent, vla des façons qui ne vont point à une fille de mon calibre (*elle pleure*) quand ils ont donné un pied sur vous, vla comme ces petits Seigneurs vous traitent impunément : & hi, hi, hi, hi.

LEANDRE.

Ah, Mamselle, il ne s'agit point de larmoyer quand z'on va à la noce ; mais sarpédié trouvez bon que je fasse tout ce qu'il faudra pour la troubler, & que ce ne soit point moi qui paye les violons pendant que vous ferez danser Monsieur Gilles.

ISABELLE.

Cruel & rigoureux z'Amant, explique-moi st'énigme ; Gilles doit avoir vû mon

cher pere sur l'état dans lequel vous m'avez mise.

LEANDRE.

A qui vendez-vous vos coquilles, à qui dites-vous cela, Mamselle, je viens de quitter Monsieur Cassandre, ce vieux ragoisseur, m'a traité comme un sot, il m'a dit que c'étoit Gilles qui avoit fait mon enfant, & que vous vouliez l'épouser.

ISABELLE.

Et croyez-vous ?

LEANDRE.

Oui, je crois tout de vous perfidie, je vois, mais trop tard, que vous voulutes de moi faire un Amant, & de Gilles en faire un mari.

ISABELLE.

Ça se dit-il z'à une honnête fille.

LEANDRE.

Oui, oui, & à celle fin que je ne puisse pas t'empêcher votre mariage avec Gilles, vous avez eu l'adresse de m'introduire chez un hongre, tandis que j'étois en état de
faire

faire un personnage tout-à-fait z'opposé.

ISABELLE.

Queux bêtises , queux platitudes.

LEANDRE.

Moyennant ce stratagème là , je ne sçau-
rois soutenir à Monsieur votre pere , que
l'enfant z'est de moi , & que d'ailleurs que
sçais-je s'il est de moi , si ce n'est pas de
Gilles , ou de quelque autre qui... qui...
je ne puis plus parler.

ISABELLE.

Ah cruel , queux injures , quel immon-
dice , queux reproches , est-ce là la récom-
pense de t'avoir sacrifié la réputation de
mon honneur & de ma chasteté ?

LEANDRE.

Tarare , Mamselle , c'est une chose que
vous ne sacrifiez ordinairement qu'à qui en
veut.

ISABELLE.

Je n'entends rien à ce galimatias là qui
m'insulte , mais je n'ai qu'un mot à vous
dire , je ne ferai rien qui soit z'indigne de

mon sang , je t'aime & seul tu as eu mes familiarités , tu peux y compter.

LEANDRE.

Comme je crois ça.

ISABELLE.

Les mariages sont écrits t'au Ciel pour s'épouser , & si mon pere veut me conjoindre avec un autre pour coucher ensemble , j'irai me jeter dans les bras d'un cloître qui vous est auprès des Cordeliers , & où ma tante Martin s'y est déjà retirée.

LEANDRE.

A d'autres , Mamselle , ceux-là sont fris , vous voulez z'en m'attendrissant gagner du tems , pour à celle fin de conclure avec Monsieur Gilles ; mais ventredié , je n'en ferai ni le claude ni le miché.

ISABELLE.

Y gnia point de gaudemiché là dedans ; & si vous voulez écouter un peu patiemment.

LEANDRE.

Non pardieu , non , je n'ai pas z'un mo-

ment de tems à perdre , & je vais tout de ce pas à l'Officialité pour opposer mon opposition , & je me flatte de montrer à l'Official que je suis le pere de l'enfant , & je lui ferai voir papablement que je ne suis pas z hongre , & que j'ai tout ce qu'il me faut pour la procréation du mariage.

ISABELLE.

Z'arrête barbare z'Amant , ô arrêtez, vous allez me perdre de renommée ; mais il fuit , z'il court toujours , que je suis hélas dans l'infortune , onze mille Vierges , peut-on tourmenter ainsi z'une honnête fille dans sa grossesse ; mais que vois-je , c'est mon pere.

S C E N E I X.

ISABELLE, CASSANDRE.

ISABELLE.

Souffrez , mon cher pere , que je baise les pas de vos genoux , & que mes pleurs ,

T ij

mes cris, mes larmes, mes inquiétudes, ma tristesse, mes sanglots, & tous mes embarras.

CASSANDRE.

Paix, levez-vous s'esque indigne que vous êtes, indigne fille, vous donnez un joli creve cœur à votre pauvre pere, vla donc le squire dont vous me bernez depuis six mois, & pour lequel vous faites venir ici Monsieur Dumoulin & Monsieur Soufmain qui me ruinent en drogues.

ISABELLE.

Il est vrai de dire que ça gnia rien fait, mais mon pere vla assez ragotter.

CASSANDRE.

Enfin je ne serai bien-tôt pu chargé de votre conduite, vous allez t'épouser celui à qui vous avez sacrifié votre chasteté, il verra ce que vous avez fait avec lui, vous se ferez z'avec un autre, cela le fâchera, il vous méprisera, vous rossera, vous cassera les bras, & cetera.

ISABELLE.

Que ne vous dois-je point mon cher pere ,
de vouloir bien me faire époufer mon
Amant , & oublier mes petites z'amufettes
que j'ai prises pendant mon filiage.

CASSANDRE.

Ne parlons plus de ça , Mamselle , je
vous le pardonne , ou vous ne le pardon-
ne point, ce n'est pas la question ; qu'il vous
suffise , que vous épouferez Gilles , je viens
de dresser le Contrat.

ISABELLE *d'un air surpris.*

Arrêté , z'arrêté , auteur de ma vie , que
voulez-vous dire ?

CASSANDRE.

Je viens de dresser les z'artiques de vos
nôces avec Monsieur Rouffel Cardeur de
laine.

ISABELLE.

Mais mon cher pere , gnia du mal en-
tendu à l'égard de vous , vous ne fçavez
pas ce que vous dites sous votre respect ,
c'est z'à mon Amant , non point z'à Gilles ,

c'est lui qui a eu mes gands, & avec qui j'ai forligné, en un mot c'est bien lui même que je veux t'épouser.

CASSANDRE.

Oh, oh, vla un vertigo auquel je ne comprends rien, êtes-vous folle, vous voulez t'épouser un hongre, c'est apparemment un accident de votre grossesse, quelle étrange calamité !

ISABELLE *riant bien fort.*

Ah, ah, ah, ah, pardi mon pere vous êtes bien bon, ah, ah... vous êtes bien dupe de donner là dedans. Ah, ah, ah, ah.... mon Amant est hongre comme vous & moi. Ah, ah... est ce que vous ne sçavez pas le drôle de tour que je vous avez joué, ah, ah, ah, ah, & que je l'avois introduit chez nous en cette qualité, pour avoir avec lui une honnête liberté.

CASSANDRE.

Allez, allez, fille sans pudeur je ne crois point vos fables, croyez vous que je n'aye pas bien regardé s'il étoit hongre ou non.

ISABELLE *riant plus fort.*

Oh bien mon cher pere, ah, ah, ah, vous mettrez une autre fois mieux vos lunettes pour vous attraper. Ah, ah, ah, ah, ah, il avoit lié, ah, ah, ah, ah, & retrouffé, il avoit, la pudeur, m'empêche de continuer devant z'un pere.

CASSANDRE.

Taisez vous, gueuse que vous êtes, pensez vous montrer z'à votre pere à faire des enfans, je vous dis qu'il est de la Musique du Roi; mais convient-il z'à une fille sage de fourer là son nez; préparez-vous d'épouser Gilles que vous avez deshonoré, trop heureuse qu'il veuille bien vous épouser.

ISABELLE.

Je veux que cinq cens diables me confondent si je l'épouse.

CASSANDRE.

Mais encore une fois z'insolente t'impure, est-il rien de semblable que si ce n'étoit point Gilles qui t'eût fait st'enfant là, il voulût se donner z'un semblable chapeau,

214 L E A N D R E

si tu as badiné z'avec un autre, ne le dé-
sabuse point impudique, profite de sa bon-
ne volonté, pour couvrir entièrement ton
honneur.

ISABELLE *pleurant.*

Hi, hi, hi, hi... que vous êtes t'ostiné,
hi, hi, hi, vous m'impatientez... comment
vous pouvez me croire assez dévergondée
pour z'avoir t'été en accointance avec Mon-
sieur Gilles, que je ne voudrois pas tant
seulement pour vuidier mon pot de cham-
bre, quand je vous dis que c'est le hongre
qui... hi, hi, hi.

CASSANDRE.

Ah effrontée, insolente, double caro-
gne, comment veux-tu donc que...



SCENE X.

CASSANDRE, ISABELLE,
LEANDRE.

LEANDRE.

O Ui, Monsieur, c'est moi qui z'adore
Mamselle votre fille, c'est moi qui z'ai passé
cheux vous pour un z'hongre, pour l'y faire
plus à mon aise & plus commodément,
(*il crache.*) plus commodément ma cour,
c'est moi qui lui ai prouvé (*il crache.*) mille
& cent fois ma tendresse, à telles ensei-
gnes qu'elle est devenue grosse comme
vous voyez.

CASSANDRE.

Comment ventrebleu, je verrai encore
ce coquin de hongre chez moi, retires-toi
pendart, c'est toi qui est cause du déran-
gement de ma fille, & si...

LEANDRE.

Mais mon cher Monsieur, je consens puis-
qu'elle est grosse.

LEANDRE

ISABELLE.

Oui, mon cher pere, je suis grosse, & c'est Monsieur qui a eu la bonté..

LEANDRE *avec précipitation.*

Pardieu, Mamselle, laissez-moi donc z'expliquer à votre pere que c'est mon invention qui....

ISABELLE.

Oui, mon cher z'Amant, dites tout à mon cher pere, mais sur tout z'épargnez ma pudeur, si tous vos discours sont grossiers, songez que vous parlez devant le sef-que, entendez-vous.

LEANDRE.

Sarpédié, Mamselle, jasez toujours comme un poisson borgne, & que vous me le coupiez court, je m'en irai & laisserai tout là... d'abord, Monsieur, il faut que vous sçachiez qu'étant fait comme un autre.

CASSANDRE.

Mais à qui diable en a cet enragé là, qu'y a-t-il de commun entre un hongre & une fille grosse.

H O N G R E.

227

I S A B E L L E.

Mais, mon cher pere, si vous braillez toujours.

LEANDRE.

Sans doute, Mamselle, vot' pere a raison, ne sçauriez-vous vous contenir de nous interrompre, mon cher Monsieur. 1°. z'amoins que d'être bête comme un cochon.

Ils parlent tous ensemble.

LEANDRE.

Oui, z'amoins que d'être un cochon.

I S A B E L L E *en même-tems.*

Du diable si je me tais dans une affaire.

CASSANDRE *en même-tems.*

Mais je n'ai pas besoin de ce tintamarre là dans ma maison.



SCENE DERNIERE.

**CASSANDRE, GILLES,
ISABELLE, LEANDRE.**

GILLES.

DE la joye, de la joye, Monsieur, mon oncle vient de me dire, que vous veniez de conclure z'avec lui le mariage dont j'avois commencé l'entamure avec Mamselle votre fille; ah, voici Monsieur de Jacquinet mon Notaire qui va z'en apporter le Contrat.

LEANDRE.

Comment chien de parricide, tu prétens t'épouser z'une honnête fille qui z'est grosse de moi, z'elle est là pour le dire.

ISABELLE.

Oh pour ça oui.

LEANDRE.

Et vous, Monsieur Cassandre, vous aurez

l'équité d'avoir l'injustice de donner votre fille z'à un autre quand j'ai pris toute la peine, & que j'ai z'eu tout le mal, ce sera moi moi ô Ciel qui aura semé, z'et un autre recevra la moisson.

C A S S A N D R E,

Ma foi je n'y comprends pu rien, je ne demande pas mieux, Gilles mon ami, que vous deveniez mon gendre ; mais convenez donc avec ma fille, si c'est vous qui lui avez fait st'enfant-là.

G I L L E S.

Parguenne st'ila est du bon sel, y gnia z'un enfant sur le tapis, c'est un fait constant, gnia que moi & un hongre qui disions l'avoir fait, si vous balancez encore, ma foi c'est trop bête, demandez plutôt.

L E A N D R E.

Je ne suis point z'un hongre, il ne s'agit que de l'éprouver z'à toute l'honorable compagnie, z'il sera très-facile.

G I L L E S.

Oh ! voyons donc ça.

LEANDRE.

Primo, c'est que Mamselle vous dira que cela ne tient z'à rien ; & *tertio*, c'est que je m'appelle Christophe Colin Leandre qui z'est le même qui depuis onze mois a fait dans ce Village-ci seize enfans à douze filles différentes , dont vous avez les plaintes en poursuite cheux vous.

CASSANDRE.

Ah, ah, Leandre, quel suborneur.

LEANDRE.

Et une preuve de ça , c'est qu'en outre les accommodemens que je viens de faire z'avec elles, dont il m'en a couté trois livres onze sols à chacune , pour les z'empêcher de mettre z'un empêchement qui auroit z'empêché mon mariage z'avec la charmante Isabelle.

CASSANDRE *après avoir regardé les papiers.*

Ça est trop vrai, vous me prouvez bien par-là que vous n'êtes point z'un hongre , mais j'en suis fâché.

H O N G R E.

231

LEANDRE.

Eh pourquoi, Monsieur ?

CASSANDRE.

Ça me fait que j'sis tant s'peu pu embar-
rassé qu'auparavant, je ne sçai pas t'à pré-
sent au juste lequel des deux est le pere de
l'enfant.

LEANDRE.

Monsieur z'il est de moi totalement.

ISABELLE.

Mon cher pere, z'il est de Monsieur
Leandre, je vous le jure sur mon honneur.

CASSANDRE.

Oui, vot' honneur, vot' honneur, vla une
belle chienne de preuve.

GILLES.

Ma foi, Monsieur, rendez vot' fille mal-
heureuse si vous voulez, je vous dis qu'il
est de moi.

LEANDRE.

Vous en avez menti, z'il est de moi.

LEANDRE

ISABELLE.

Il est de lui.

GILLES.

Les plus fins y sont tous les jours attrapés ; mais je jurerois pourtant qu'il est de moi.

ISABELLE.

Il est de lui.

GILLES.

Ma foi je n'y ai point nui , & je gage malgré son soufflet qu'il est de moi :

ISABELLE *montrant Gilles.*

Il est de lui.

GILLES.

Tenez , tenez , Monsieur , elle en convient.

ISABELLE.

Non , mon pere , c'est que je me trompe.

GILLES.

Eh oui , oui , vous vous trompez , vous ne vous souvenez pas de ce jour que vous reveniez

reveniez de la Courtille, à telle enseigne que vous étiez si gaye , que nous causâmes tous seuls dans les marais de Jean Langevin , & que...

LEANDRE.

Arrêté Calomniateur & impudique imposteur ; ah , Monsieur, z'il veut faire entendre qu'il l'aura surprise dans le vin ; mais quoique lors qu'on z'à un peu bû , la plus honnête femme ne puisse répondre d'elle , je jurerois que la pudeur de Mamselle votre fille z'est d'une nature.

CASSANDRE.

Ma foi , Monsieur , vla une scene bien désagréable ; comment voulez-vous que je vous donne des preuves à qui appartient l'enfant de l'un de vous deux.

GILLES.

Est-ce que vous ne voyez point à présent , Monsieur , qu'il est de moi.

LEANDRE *voulant mettre l'épée à la main.*

Ah traître de scélérat & d'ingrat , il faut qu'à l'instant...

LEANDRE
CASSANDRE.

Tout beau, Monsieur, les violences ne servent z'à rien pour avoir bon droit, & quand on s'emporte z'on fait toujours croire que l'on a tort.

LEANDRE.

Ah, Monsieur, je vais devenir doux comme un Agneau pascal ; mais, Monsieur, dans cette circonstance, n'allez pas donner z'une entorce au surnom de Cassandre le juste, qui vous z'a été donné dans tout le Village.

CASSANDRE.

Je vais tout au contraire faire voir davantage mon équité z'en ce jour, en n'épatignant pas même mon propre sang.

LEANDRE.

Que dites-vous, Monsieur ?

CASSANDRE.

Gnia qu'à aller chercher à présent une accoucheuse, pour faire à l'instant accou-

cher par l'opération de la Czarienne ma fille , & je la donnerai z'en mariage à celui des deux à qui mon fils ressemblera..

GILLES.

Morguenne , Monsieur , cela z'est bien inventé , je vais chez Madame Tirepouffe accoucheuse , & je vous l'amene sur le champ.

LEANDRE *aux genoux de Cassandre.*

Arrêtez , Monsieur , z'arrêtez , j'aime mieux ne point t'épouser Mamselle votre fille , je craindrois comme le feu que cet accouchement forcé ne lui fit un peu de mal , & que mon cher fils qu'elle porte dans son sein , n'en mourût avant que de vivre sans pouvoir recevoir le baptême.

CASSANDRE.

Ah , Monsieur , vous me tirez des larmes des yeux , je ne doute plus que ce ne soit vous qui soyez pere de l'enfant , les entrailles de pere viennent de se manifester trop vivement , je vous la livre z'en mariage : &

236 LEANDRE HONGRE.

toi (*parlant à Gilles*) ne te présente **jamais**
devant moi.

GILLES.

Va, va, je m'en mocque, voyez ce
vieux pénard, parce qu'il a lû les proverbes
de David, il en est le finge.

F I N.

LE MARCHAND

DE MERDE,

P A R A D E.

ACTEURS.

LEANDRE.

ARLEQUIN.

GILLES.

CATIN.

L'APOTHIKAIRE.



LE MARCHAND
DE MERDE,
PARADE.

Tirée de MERLIN COCAYE.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, ARLEQUIN.

LEANDRE.



ECOUTE, mon cher z'Arlequin.

ARLEQUIN.

Oui da, Monsieur, car je ne
suis pas sourd.

LEANDRE.

Toujours plaisant à l'accoutumée , mais ce n'est pas de ça dont il s'agit , je t'ai toujours compté mes peines & mes malheurs.

ARLEQUIN.

Oui , Monsieur.

LEANDRE.

J'ai du chagrin , mon cher z'Arlequin , ce n'est point assurément contre la charmante z'Isabelle , jamais fille ne peut être plus honnête & plus civile , car tous les jours elle m'aime ; mais encore tu sçais bien que je vais passer z'ordinairement la nuit chez elle.

ARLEQUIN.

Oui , Monsieur.

LEANDRE.

Ce n'est point contre la fortune que j'ai du méchant vouloir ; j'ai grace au Ciel toujours la piece blanche pour payer une bouteille z'à un ami.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je voudrois bien l'avoir moi pour payer une poularde & douze bouteilles de vin.

LEANDRE.

Ne deviendras-tu jamais modeste, mon cher z'Arlequin, les bons exemples & la civilité que tu me vois ne te feront-ils point z'amander.

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur, l'on dit tel valet, tel Maître.

LEANDRE.

Cela z'est vrai, tout le monde dit cela.

ARLEQUIN.

Vous avez une maitresse, vous avez la piece blanche; si j'avois seulement le quart d'une maitresse, & deux pieces blanches je serois plus content qu'un Pape.

LEANDRE.

Tais-toi z'insolent, il ne faut pas parler de ces personnes là; mais je te promets de quoi avoir z'une bonne bouteille de vin de

la cuisse, si tu veux t'intéresser dans mon malheur.

ARLEQUIN.

Parlez vite, car j'ai grand soif.

LEANDRE.

Tu connois ce coquin de manan de Gilles qui loge ici près !

ARLEQUIN.

Si je le connois, je l'ai dévisagé cent fois.

LEANDRE.

Hé bien c'est un malpropre, qui vient tous les jours [*paroles ne puent point*] faire ses excréments, ses vilainies à ma porte.

ARLEQUIN.

Et pour cela vous me donnerez une bouteille de vin ?

LEANDRE.

Tu es toujours d'une z'impromptitude....

ARLEQUIN.

Voulez-vous que j'en aille faire autant à ta sienne, vous n'avez qu'à parler, cela sera bien-tôt fait, ce sera de l'argent bien gagné.

DE MERDE.

243

LEANDRE.

He non.

ARLEQUIN.

Dame c'est que vous me faites venir l'eau
à la bouche.

LEANDRE.

Ecoute-moi.

ARLEQUIN.

S'il ne tient qu'à cela pour obliger un
ami, je mettrai tout par écuelles.

LEANDRE.

Veux tu te taire ?

ARLEQUIN.

C'est qu'aussi vous m'avez fait passer.

LEANDRE.

Encore !

ARLEQUIN.

Monsieur, ne vous fâchez pas, mais dé-
pêchez-vous, je suis pressé.

LEANDRE.

Je voudrais punir cet insolent qui a l'au-
dace...

LE MARCHAND

ARLEQUIN.

De chier à notre porte.

LEANDRE.

Mais où est-ce que ça se fait ? Quoi !
parce que je lui ai donné quelques coups
de bâton.

ARLEQUIN.

Si cela se rendoit comme cela , j'aurois
chié dans votre lit , moi. Mais , Monsieur ,
ne vous mettez pas en peine , je vous pro-
mets de vous venger. Le voici qui sort ,
rentrons. Vous verrez beau jeu , il vient de
me venir quelque chose en tête qui ne fera
pas de paille.

LEANDRE.

Tu vois , mon cher z'Arlequin , que ton
Maître te confie tout ce qui le chagrine.

ARLEQUIN.

Allons , vous dis-je , nous allons voir beau
jeu.



SCENE II.

GILLES *seul.*

DEpuis que je n'ai plus mon Onquë , je m'ennuye cheux nous , je ne sçais que faire de mes dix doigts ; car enfin on ne peut toujours se gratter ; il faut que je me marie ; ma femme me grattera , je la gratterai , nous nous gratterons , je la battraï , elle me battra , nous nous battons , & puis nous ferons la paix , & puis... parguëne , la voici ; quand on parle du loup on en voit la queue. Je voudrois bien qu'elle parlât de moi.



SCENE III.

GILLES, CATIN.

GILLES *tournant autour de Catin.*

PAr dienne voilà ce qu'on appelle ça un un bon cul de ménage, un bon...

CATIN.

Que regardez-vous là, Monsieur Gilles ?

GILLES.

Mamselle je vous releluque ; & que faites-vous comme ça toute seule ?

CATIN.

Je vous entens badin ; mais pour se marier il faut avoir dequoi , & je n'ai pas dequoi payer une chopine de vin, ou bien un coup de café de Suisse.

GILLES.

Tant mieux ni moi non plus.

CATIN.

Tant pis, & la marmite ?

GILLES.

Nous n'en ferons point , ça se répand d'un rien, Bon, bon, qu'importe, regardez-moi, je ne suis ni tortu ni bossu, je trouverons de quoi ; s'il n'y avoit que ceux qui ont des rentes qui en fissions la folie, il n'y auroit pas tant de cocus.

CATIN.

Tout cela est bel & bon, Monsieur Gilles, mais il faut du comptant.

GILLES.

Ah, Mamfelle, vous en avez pour nous deux, mais pardienne je suis bien aise de vous voir avant que les choses aillent plus loin.

CATIN.

He pourquoi donc ?

GILLES.

Trotez, marchez, quarrez-vous devant moi.

CATIN.

Est-ce comme cela, Monsieur Gilles ?

GILLES.

Oui fort bien, car je ne veux pas acheter chat en poche ; mais dites-moi z'un peu ?

CATIN.

Quoi ?

GILLES.

Etes-vous bien fille partout ?

CATIN.

Oh beaucoup. Comptez que je la suis autant que l'étoit ma mere après m'avoir mis au monde. Je ne puis pas dire davantage.

GILLES.

Oh ! si cela est, je n'ai rien à dire, car assurément votre mere n'étoit pas un homme.

CATIN.

Oui, mais Monsieur Gilles, je m'amuse ici à la moutarde, votre cul est une bête qui se fait porter par un âne : si vous croyez m'épouser sans rien avoir, ou sans sçavoir comment en gagner. Je suis votre servante, Monsieur Gilles.

S C E N E I V.**GILLES** *seul.*

Pardienne, elle a raison : il faut que je cherche à faire queuque chose. Voyons : (*il fait une énumération de tous les métiers.*) si j'avois des rentes je n'aurois pas tant de peine à trouver un métier. Allons, il faut que j'en cherche, j'épouserai Catin, j'aurai bien des petits enfans ; toutes les filles seront Catins, & tous les garçons seront Gilles. Pardienne, j'aurai bien de la famille.

S C E N E V.**GILLES, ARLEQUIN.****ARLEQUIN** *avec un gros baril.*

AH bon jour Gilles ; comment te portes-tu ?

250 LE MARCHAND

GILLES.

Fort bien, sans argent, sans embarras ;
& toi ?

ARLEQUIN.

Je me suis mis dans le négoce, de la
marchandise.

GILLES.

Diantre ! eh que vendez-vous donc ?

ARLEQUIN *lui faisant sentir une sonde
qu'il tire du barril.*

Tenez, voyez si vous connoissez cette
marchandise ?

GILLES *se bouchant le nez.*

Pardienne, oui, j'en fais tous les jours,
~~c'est de la merde ; est ce que cela se vend ?~~

ARLEQUIN.

Vraiment oui, on en a même un grand
débit ; d'où venez vous donc ?

GILLES.

Jamais je n'en ai entendu parler, & j'en
vois tant dans les rues auxquelles on ne
touche point.

ARLEQUIN.

C'est qu'il y a tant de gens qui ont d'autres Professions, qu'ils ne pensent point à cela.

GILLES.

Mais moi qui vous parle qui ne sçais point de métier, je n'y ai jamais pensé non plus. Oh combien j'en ai perdu ! Mais à qui vend-on cela ?

ARLEQUIN.

A bien des gens, mais sur tout aux Apoticaire. Tenez vous-là, vous allez voir.

SCENE VI.

GILLES, ARLEQUIN,
L'APOTICAIRE.

ARLEQUIN.

Voudriez vous, Monsieur, acheter ma marchandise, j'en ferai bon marché !

252 **LE MARCHAND**
L'APOTICAIRE.

Voyons, Monsieur, voyons.

ARLEQUIN.

Goutez, Monsieur, examinez, vous n'en trouverez pas de meilleure.

L'APOTICAIRE.

La marchandise pourroit être mieux conditionnée. Mais voyons, le prix fait tout ; combien en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

J'en veux sept écus.

L'APOTICAIRE.

Allons, c'est trop : en voulez-vous cinq ?

ARLEQUIN.

Oh ! je ne puis, Monsieur, j'y perdrois trop.

GILLES à part.

Il y perdrait ?

ARLEQUIN.

Croyez-moi, Monsieur, ne me laissez point aller. Je fournis un de vos Confreres.

qui ne barguignera pas lui, il m'en donnera peut-être davantage.

L'APOTICAIRE.

Tenez donc, voilà vos sept écus, puisque vous n'en voulez rien rabattre.

SCENE VII.

GILLES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

HE bien, ne l'ai je pas bien vendu? & si la marchandise alloit, j'en aurois eu bien davantage.

GILLES.

Pardienne voilà qui est admirable! je ne l'aurois pas cru si je ne l'avois vû. Allons voilà qui est fait. Je me fais Marchand de Merde; je cherchois une profession, celle-là n'est pas difficile, je serai Maître tout d'un plein sault, & Catin n'aura plus rien à me reprocher. Monsieur z'Arlequin je vous suis bien obligé.

SCENE VIII.

ARLEQUIN *seul riant.*

LE drole de corps ! je lui ai donné là un Métier avec lequel il va faire une grande fortune , mais du moins notre quartier sera propre , il ne chiera plus à notre porte , & Monsieur Liandre me donnera pour boire. Voici l'Apoticaire qui ne m'e paroît pas content de sa marchandise , sauvons nous.

SCENE IX.

L'APOTICAIRE *seul.*

SI je pouvois tenir cet insolent , cet affronteur qui m'a vendu de la merde pour du miel , je lui ferois bien voir que ce n'est pas à un Apoticaire qu'il faut se jouer. Je n'ose me plaindre de la friponnerie qu'on n'a faite , car tout le monde encore se moc-

queroit de moi. Que faire ? il faut prendre patience en enrageant.

S C E N E X.

L'APOTICAIRE, GILLES

avec un tonneau.

GILLES.

Qui veut de ma merde ? argent de ma merde ; c'est de la fraîche.

L'APOTICAIRE.

Voilà un de ces affronteurs, ou quelqu'un qui veut se moquer de moi.

GILLES.

Ah ! Monsieur, profitez du bon marché, je suis pressé de vendre.

L'APOTICAIRE.

Vous êtes un insolent.

GILLES.

Monsieur, Monsieur, on ne traite point un honnête Marchand comme vous faites.

L'APOTICAIRE *lui donnant un soufflet.*

Un Marchand de mon cul.

GILLES.

Je parie que votre cul n'en fait pas de si bonne que celle-ci. Mais goutez avant que de mépriser la marchandise, vous verrez qu'elle vaut mieux que celle de tantôt.

L'APOTICAIRE *prenant un bâton.*

Ce coquin-ci payera pour l'autre.

GILLES.

Vous avez donné tantôt sept écus pour un petit baril ? Hé bien je vous donnerai celui-ci qui est trois fois plus gros pour dix écus, comptez que c'est une trouvaille.

L'APOTICAIRE *le battant & lui cassant le tonneau sur le corps.*

Tien, Marchand de Merde, garde ta marchandise pour toi & t'en va.

GILLES *seul.*

Au voleur, au voleur, je suis un homme ruiné, il n'y a plus de police ici.

SCENE

SCENE XI.

LEANDRE, ARLEQUIN,
GILLES.

ARLEQUIN.

QU'as-tu donc à crier ?

GILLES.

Ah ! mon confrere , vous voyez comment
on traite les Marchands.

ARLEQUIN.

Il faut faire une plainte devant Monsieur
le Commissaire.

GILLES.

J'y consens.

ARLEQUIN.

Tu as peut-être aussi fait quelque faute ?
Le métier n'est cependant pas difficile.

GILLES.

Non vraiment , je vous assure , la mar-
chandise étoit bonne , sentez plutôt , vous

devez vous y connoître. Ce vilain Apoticaire de mon cul, n'a seulement pas voulu la gouter.

ARLEQUIN.

Il étoit peut-être enrhumé?

LEANDRE.

Il faut espérer, Monsieur Gilles, que vous serez plus heureux une autrefois; continuez toujours.

GILLES.

Pardienne, Monsieur, je suis bien dégouté du commerce:

LEANDRE.

Croyez-moi cependant, ne venez plus chier à la porte des gens, gardez votre marchandise pour vous.

ARLEQUIN.

Nous t'avons donné sur le corps la pièce de ton échantillon.



SCENE DERNIERE.

LEANDRE , ARLEQUIN , GILLES ,
CATIN.

CATIN.

HE mon pauvre Gilles , comment te voilà fait , on ne sçauroit t'approcher.

GILLES.

Tu vois , j'ai voulu lever boutique pour être en état de t'épouser , je me suis fait Marchand de Merde.

CATIN.

Je le sens bien nigaud ; je ne veux pas d'un mari qui soit aussi sot , je veux que ce soit moi qui le fasse. Votre servante , Monsieur. (*Elle s'en va.*)

LEANDRE.

Ni moi d'un voisin qui vienne tous les jours chier à ma porte. (*Il sort.*)

ARLEQUIN.

Et moi je neve ux jamais parler z'à un homme qui sçait aussi mal vendre sa marchandise.

GILLES *seul.*

Adieu donc. Pardienne aussi la vie du monde est bien difficile.

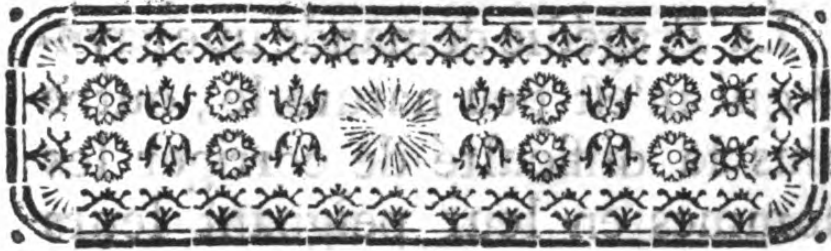
F I N.

AH QUE VOILA

QUI EST BEAU!

P A R A D E.

THE
MOUNTAIN
VIEW



DISCOURS

SUR CETTE PIÈCE.

AVANT que de commencer la lecture de cet Ouvrage, j'ai cru devoir vous dire un mot du genre dans lequel je l'avois écrit. Vous sçavez que sur le Théâtre, on admet trois sortes de Pièces, Tragédies, Comédies & Parades : j'ai osé inventer une quatrième espèce, qui est la Pièce que je vais avoir l'honneur de vous lire ; & j'ai cherché à éviter les défauts que j'ai trouvés dans les trois Spectacles qui nous étoient connus jusqu'à présent.

La Tragédie demande une gayeté qui m'est peu naturelle, outre plus la difficulté de corriger les hommes en leur peignant leurs propres défauts, (& comme dit fort bien Homere dans son Epitre à Neron, *Et castigare ridendo mores*,) m'a encore arrêté ; en vain Moliere, cet illustre tragique, nous montre dans l'Amant Cochemard le ridicule de ces femmes qui veulent faire les sçavantes ; dans le Remede à la Mode, le mépris qu'on doit avoir pour un homme qui à force de tourmens & de jalousie, croit conserver celle qu'il doit épouser, & qui enfin se voit la dupe des soins qu'il s'étoit donné ; & dans Isabelle grosse par vertu, que quand on a épousé une fille d'un rang trop au-dessus du sien, on court risque d'être cocu sans en pouvoir tirer raison. En vain, cet admirable Auteur, s'est-il acquis

une

une gloire immortelle, je ne marcherai pas sur ces traces.

La Comédie approchoit assez du goût dans lequel je voulois travailler; la nécessité de prendre un point d'histoire, & de faire toujours triompher le vice & jamais la vertu, m'animoit; mais la nécessité de l'unité de lieu, & la règle austere des deux douzaines d'heures où l'on est assujetti, m'ont paru gêner l'esprit, & priver les Spectateurs de mille beautés, que sans cela on introduiroit aisément sur la Scene: l'on a beau dire que Corneille & Racine sont assis aux meilleures places dans le Temple de mémoire; l'un pour avoir fait Georges Dandin, Roi de Thrace, remontant sur son trône que l'usurpateur Scapin lui avoit enlevé par ses fourberies; l'autre pour nous avoir donné le Misantrope, qui après avoir découvert la conjuration que Sganarelle &

le Tartuffe avoient formée contre lui, leur pardonne, & par ce trait de clémence gagne tous les cœurs. Je n'envie point leur gloire, & ce ne sera point cette forte d'Ouvrage qui me conduira à leurs côtés.

La Parade est fans contredit le genre le plus noble des trois, & celui auquel je me ferois le plus volontiers attaché; mais il n'est point de roses fans épines, ni d'Ouvrage fans inconvéniens: on est restraint dans ces fortes de Pièces à une certaine décence qui peut fatiguer les oreilles peu scrupuleuses de la plûpart des Auditeurs; on y montre aussi le vice trop à découvert, & quoique ce soit dans le dessein de le faire haïr, & qu'on puisse dire avec vérité qu'il n'est point d'Ouvrage où l'on cherche tant à faire parade de la vertu. Nous ne sommes plus dans l'heureux tems où l'in-

nocence des mœurs faisoit qu'en nous peignant les vices par les vices mêmes , on nous en donnoit une horreur qui nous les faisoit éviter. Tels autrefois les Lacedemoniens , pour faire détester l'yvrognerie à leurs enfans , faisoient enyvrer leurs esclaves , & les leur montroient , pour qu'ils vissent l'état d'abrutissement où l'excès de vin nous réduisoit ; maintenant ce seroit assez inutile , & lestems sont trop changés pour employer utilement de pareils moyens. Vous ne doutez pas que si un Avocat plaidant contre l'adultère , pour nous en montrer les inconvéniens faisoit monter une femme dans le Bateau , & là en commettoit un devant tout le monde : vous ne doutez pas , dis-je , qu'une pareille action , loin de nous corriger , mettroit vraisemblablement tous les hommes en état de désirer & de pouvoir en

faire autant ; peut-être même cela pourroit-il jeter dans l'esprit des femmes une ardeur qui leur est toujours facile d'éteindre , & ce désir réciproque des deux sexes, pourroit insensiblement conduire à une action qui n'est pas trop décente dans le Temple de Thémis. Je ne me suis donc point adonné à cette espèce d'ouvrage ; l'on a beau me montrer dans le Temple des Muses, assis aux côtés d'Apollon , Q*** pour avoir fait la Parade de Rodogune, M*** pour avoir fait celle de Cinna, S*** pour celle de Britannicus, M*** par celle du Fils de son Pere, & D*** par celle de l'Ecriture Sainte, *Mane Thekel Phares* ; F*** pour celle d'Heraclius. J'ose encore m'élever plus haut, je désire une place dans votre Troupe ; & pour parvenir à la mériter, je me suis efforcé, en évitant les défauts de la Tragédie,

DISCOURS. 269
de la Comédie & de la Parade,
de n'en prendre que le bon, &
de le rassembler dans cette Trage-
para-comédie, que je vais avoir
l'honneur de vous lire.....

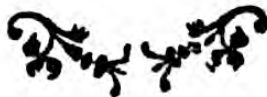


R O N D E A U .

Que vla qu'est beau ! C'est donc là la devise ?
L'intitulé de votre Pièce exquise.
Quel Frontispice ! Ah dans l'empressement
D'ouir tel chef-d'œuvre (à parler franchement.)
Au saut du lit j'étois même en chemise ,
De vos talens l'éclat s'immortalise ,
On voit toujours avec même surprise
Votre clistere , on dit en se pâmant
Que vla qu'est beau !



Une autre gloire encor vous est acquise ,
Avez un don qu'il n'est besoin qu'on dise ;
On le sçait bien. Près d'un objet charmant
Étalez-vous les bons airs d'un Amant ;
La Belle dit , certes me voilà prise ?
Que vla qu'est beau !



AUTRE.

Que vla qu'est beau ! Ce titre meut mabile,
Un tel début me paroît peu facile

A soutenir. De par Saint Nicolas,
L'initulé ne se soutiendra pas

Contre un écu, j'en gagerois dix mille,

Pour en juger, connoissez-vous le stile !

Non. Lisez donc ; avec toute la ville

Lors vous direz, faisant de grands hélas !

Que vla qu'est beau !



Je suis confus, il me faut faire Gille,

Oui ma critique est critique imbécille ;

Mal à propos j'ai fait tant de fracas,

Tout se soutient, j'ai perdu mes ducats.

L'Auteur enfin, fait voir en maître habile,

Que vla qu'est beau !



A C T E U R S

CASSANDRE.

ISABELLE.

LEANDRE.

GILLES.

ARLEQUIN.



AH QUE VOILA
QUI EST BEAU!
P A R A D E.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE *seul.*



H! par la Saint Nicolas, je suis d'un malheur qui passe toute espérance, & pour la queue d'un chat (quoiqu'il soit mal fain de mourir) je me ferois moi-même l'homicide de ma mort : mais il ne convient pas qu'un Gentishomme z'ait des pensées aussi lâches ; c'est pourquoi je ne puis m'empêcher de me plaindre du sort , en voyant que Monsieur

l'Empeigne , pere de ma charmante z'Isabelle , ne veut choisir pour son époux que celui qui lui apportera trente-quatre pistoles qu'il faut lui donner pour qu'il se démette en faveur de son gendre de sa charge de Maître Savetier. Je sçais que le bonhomme Cassandre est tout prêt , & moi j'ai beau rassembler tous mes moyens pour faire cette somme , c'est en vain , je n'ai encore pû trouver que dix-neuf livres. Hélas ! il faudra donc la voir Madame Cassandre. Ciel ! je ne puis y songer sans que tous mes boyaux n'en crevent de fureur. Ah chien de chien d'amour , que tu m'es entré douloureusement dans le cœur ! Mais voici ma charmante Maîtresse.



SCENE II.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

Isabelle.

ISABELLE.

Leandre.

LEANDRE.

Se pourroit-il ?

ISABELLE.

Hélas !

LEANDRE.

Quoi les trente-quatre pistolles ?

ISABELLE.

Je l'ai oui-dire.

LEANDRE.

Par la ventrebleu je me meurs.

ISABELLE.

(Après être resté un moment évanouie.)

Et moi y tou. Mais non, il vaut

mieux songer à nos affaires. Leandre.

LEANDRE.

Isabelle.

ISABELLE.

Ecoutez.

LEANDRE.

Je suis sourd.

ISABELLE.

Cela ne fait de rien , écoutez-moi toujours..... Enfin finale , mon cher Leandre , il faut prendre son parti , & ne pas se laisser tondre comme ça la laine sur le ventre ; c'est pourquoi , je suis d'avis que nous avions ensemble , pour pouvoir vaquer à nos amours.

LEANDRE.

C'est bien dit ; mais le désespoir de la contrariété de ma passion , m'embrouille si fort l'esprit , que je sens que je suis tout chose ; & puis les flammes de vos beaux yeux allument tellement mon ame , que quand je vous vois , je ne suis plus qu'un

flambeau z'ambulant ; cependant si vous voulez nous finirons tout cela.

ISABELLE.

Ah ! mon Leandre , dites & je ferai.

LEANDRE.

Il ne s'agiroit que de nous épouser sans mariage , & puis après Monsieur votre Pere seroit bien obligé d'y consentir.

ISABELLE.

Que me dites-vous là , mon cher z'amant, l'avez-vous pû penser ? Sçachez donc , Monsieur , que je ferai z'avec vous tout avec plaisir drès lorsque vous ferez avec moi sur le bon pied , mais pour z'à présent la z'obéissance.....

LEANDRE.

Ecoute-t-on la z'obéissance quand on sent queuque chose ?

ISABELLE.

Ah Leandre ! je sens trop que je sens queuque chose , & j'espère qu'incessamment si je vous épouse , je sentirai bien encore autre chose ; cependant je crains que la z'inquié-

tude qui me tourmente le corps & l'ame, ne me change au point de n'être plus si zaimable , & que vous ne changiez aussi.

LEANDRE.

Tout z'au contraire , mon Isabelle , je vous aimerois encore davantage quand vous seriez plus laide que ce que la pudeur de ma modestie m'empêche de nommer devant la z'honorable compagnie ; mais voici mon valet z'Arlequin qui revient tout essoufflé, voyons un peu ce qu'il a z'à nous dire.

SCENE III.

LEANDRE, ISABELLE,
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

D'Abord , Messieurs , je vous dirai donc que je viens de prendre Monsieur Cassandre au cul & aux chausses pour lui tirer les vers du nez ; c'est pourquoi je sçais tout , & je

vais si bien engeancer ma manigance , que bien-tôt il faudra qu'il fasse Jacques déloge ; & sûrement , pour ce qui est d'en cas de Mamselle , il n'en tâtera que d'une dent.

LEANDRE.

Ah , mon cher z'Arlequin ! n'est-ce pas encore trop , sur-tout si c'est de cette grosse dent qui lui reste encore , si l'on s'accoutumoit comme cela à tâter de Mamselle , que deviendrois-je moi , qui en suis plus jaloux que de la prunelle de mes yeux ?

ISABELLE.

Ne craignez rien , mon Liandre ; & vous , Monsieur z'Arlequin , foyez témoin de nos juemens : oui , Liandre , je te promets d'être uniquement pour toi , si l'on m'offroit un autre établissement , je répondrois zeste , & je mépriserois le plus grand du Royaume pour le tien quelque petit qu'il soit ; j'aime mieux une saucisse avec toi qu'un cervelat avec un autre.

LEANDRE.

E moi je te promets , adorable z'Isabelle,

que toutes les filles du quartier auroient beau me dévifager à force de lorgnemens , je ne les regarderois pas seulement du coin de l'œil ; non je n'en ferai pas plus de cas que d'un chien dans un jeu de quille , & je veux garder tous mes yeux pour te répéter tous les jours de la journée que rien ne peut z'égaliser la passion de l'amour que j'ai pour toi.

ISABELLE.

Ah ! beau Liandre.... mais , mon pauvre z'Arlequin , pouvons-nous en croire le discours de vos paroles ; car.....

ARLEQUIN.

Oui , Mamselle , je te promets que je vas aller de cul & de tête pour vous faire avoir celui que vous desirez ; & vous Monsieur mon Maître , je te jure que le bon-homme Cassandre n'a qu'à tirer ses chausses , je vais lui en couler d'une façon. Oh il ne s'attend pas....

LEANDRE.

Ah , mon cher z'Arlequin ! quoi je t'aurois obligation..... tiens voilà toujours six blancs

Blancs pour boire à not' santé..... il est des occasions où il ne faut rien épargner.

ISABELLE.

Et moi, Monsieur z'Arlequin, voilà z'un cure-oreille que j'ai z'eu en héritage de feue ma défunte mere qui est morte, dont je vous fais présent en pur don.

ARLEQUIN.

Mais prenez donc garde, vous allez vous ruiner ; n'importe, comptez sur moi ; vous, Mamselle, préparez-vous à recevoir la visite de Monsieur Cassandre.... Vous, Monsieur, écoutez.....

(Il dit deux mots à l'oreille à Leandre.)

Vous m'entendez. Adieu, je vais préparer mes flutes pour fluter le bon-homme.



SCENE IV.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

EH bien, charmante z'Isabelle, oserois-je sur le soupçon d'un valet dresser encore vers vous mes affections ? pouvons-nous nous en flater d'un peu de réussite dans nos amours ?

ISABELLE.

Pour ce qui est d'en cas de ça, Monsieur le biau Liandre, j'aurai l'honneur de vous dire, que mon cœur z'et moi nous serons toujours ouverts pour vous ; & si Monsieur mon pere m'obligeoit d'épouser Monsieur Cassandre, j'aurois toujours une porte toute prête pour que vous entrissiez tout de go dans mes affections.

LEANDRE.

Quoi, z'adorable z'Isabelle, vous en épouseriez un autre ? Non je ne pourrai ja-

mais y consentir ; j'aimerois mieux qu'il m'épousât moi, & pouvoir vous le rendre tout de suite.

ISABELLE.

Vous êtes par trop civil, beau Liandre, & c'est par toutes ces belles manieres que vous avez tellement gagné mon cœur, que je ne vous en verrai pas sortir un instant, sans desirer que vous y rentriez sur le champ.

LEANDRE.

Moi, z'en sortir, charmante z'Isabelle ? Non, je veux y rester toujours. Quoi, voudriez-vous rendre ma passion comme un lavement ? Ah je croirois sans doute avoir manqué mon coup, si je vous voyois un instant vuide de mes affections envers vous.

ISABELLE.

Ah Liandre, il z'est bien vrai de dire que votre passion est bien pleine d'amour, mon cœur ne peut tenir allencontre de vos douceurs..... je me sens toute mouillée..... mes larmes coulent comme l'eau dans la riviere.

284 *AH QUE VOILA*

LEANDRE *s'attendrissant.*

Mon Isabelle?

ISABELLE.

Liandre vous pleurez.

LEANDRE.

Eh qui pourroit s'arrêter en si beau chemin..... Isabelle vous m'aimez?

ISABELLE.

Oui, Liandre, cent fois plus que mon pere.

LEANDRE.

Et moi je sens que je suis plus amoureux de vous que si vous étiez ma mere..... mais il faut que vous vous prépariez à recevoir Monsieur Cassandre. Ah ! malgré nos pleurs qu'il vous trouvera aimable..... gaye.

ISABELLE.

Quoi, Liandre, sans vous ?

LEANDRE.

Oui, ma z'Isabelle, vous ne pouvez pas être triste, car j'emporte avec moi tout le chagrin du monde..... Adieu.

SCENE V.

ISABELLE *seule.*

JE ne crains point de mentir en disant que ce pauvre Gentishomme grille dans mon amour. Sans la sagesse de ma naissance, je me ferois sans doute laissé aller à la tendresse de ses propositions. Ah trop cruel papa, pourquoi l'ambition te gouverne-t-elle ? Pourquoi faut-il être Savetier pour pouvoir me donner la main ? Oui, j'aimerois mieux dans une condition moins élevée, & dans une honnête médiocrité vivre avec mon Liandre, que d'épouser tous les Savetiers du monde. Mais voici Monsieur Cassandre, écoutons-le puisqu'il faut, puis courons consoler mon amant.



S C E N E V I.

ISABELLE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

ENfin, aimable z'Isabelle, je puis donc faire t'avec vous un doigt de proposition d'amour ; mon cœur s'échauffe toujours en vain dans son harnois, je ne vois que trop qu'il fait mal au votre, sans avoir été assez heureux que de l'occasionner ; mais j'espère qu'incessamment, avec l'approbation de Monsieur votre Pere ; je pourrai y entrer pour quelques choses.

I S A B E L L E.

Écoutez, Monsieur le vieux Cassandre, si j'ai mal au cœur, ce n'est assurément pas vous qui me le causez, je ne crois pas même que personne vous en croye capable ; cependant si je pouvois être surprise dans une telle vilainie, ce seroit plutôt Leandre à qui il faudroit s'en prendre.

CASSANDRE.

Quoi ma z'adorable enfant , je puis trancher assez de l'heureux , pour croire que je ne suis pas digne d'être capable de vous causer mal au cœur , non , sans doute , je ne croyois pas mes affaires aussi z'avancées ; car quoique j'aye assuré à Monsieur votre pere que mon argent étoit tout prêt , pour qu'il se démit de sa charge , & me fit vous épouser ; cependant je voulois l'aveu de votre aimable corpulence , car la jalousie de Monsieur Leandre m'avoit un peu troublé l'esprit en sa faveur.

ISABELLE.

Je vous dirai donc , Monsieur , que si mon pere avoit décidé de mon sort avec Monsieur le beau Liandre , j'eusse sans chagrin accepté sa main ; mais puisqu'il s'agit de vous , Monsieur , je ne puis vous cacher que je sens soulever mon ame toutes les fois que je vous vois , & que l'émotion que me cause votre présence , est toujours prête à me faire rendre mon dîner.

CASSANDRE.

Ah trop aimable personne, j'espere qu'incessamment vous y ferez si z'accoutumée, que vous ne rendrez plus rien de ce qu'on vous donnera, & que dans neuf mois un aimable petit poupon en fera le fruit, ce qui ferrera encore le lien de nos amitiés.

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire, Monsieur, est-ce là l'amour que vous me portez ? moi qui ai toujours été si bien faite, & qu'on envoie chercher de tous côtés pour regarder avec plaisir la perfection du corps, vous voulez me gêner la taille ? allez vous êtes un mal-à-droit avec votre postériorité, je me retire à propos moi, car n'étoit le respect de mon pere, je vous empêcherois bien d'y vouloir plus songer de votre vie. Adieu...



SCENE

SCENE VII.

CASSANDRE *seul.*

ELle me laisse , cette charmante créature , en me donnant des marques qu'elle rafolle assez de ma personne ; la pauvre petite , elle est si modeste , qu'elle craint encore à son âge de penser comment on peut faire des enfans. Allez , allez z'Isabelle , sûrement j'y serai plus empêché que vous. Mais depuis deux heures mon coquin de valet Gilles se fait attendre , appellons - le un peu. Gilles... Gilles... Gilles... ce mairaud s'amuse sans doute à manger quelque part quelques rogatons. Gilles... Gilles... Monsieur Gilles...



SCENE VIII.

CASSANDRE , GILLES *arrive brusquement, renverse Monsieur Cassandre.*

CASSANDRE.

Mais voyez un peu cet animal, il m'a failli enfoncer sa tête dans l'œil.

GILLES.

Eh bien , Monsieur, qu'est-ce que vous voulez ?

CASSANDRE.

Mais, brutal, est-ce qu'il convient qu'un valet comme vous se fasse appeler pendant z'une heure.

GILLES.

Parguienne , Monsieur, j'étois là au cabaret ici près , le maître a demandé un doigt de vin, la servante m'a dit , Gilles , veux-tu venir en tirer un coup ensemble ? plutôt deux , ai-je répondu , & nous som-

mes descendus, puis je n'ai été ni sot ni étourdi, j'en ai d'abord tiré un; & comme j'allois recommencer, je vous ai entendu appeller, & vite je suis accouru; morguienne, Monsieur, c'est une bonne pâte de fille au moins que cette servante là.

CASSANDRE.

Il faut malgré moi retenir ma colere; car j'ai besoin de ce coquin là... ah ça, Gilles, connoissant ta fidélité, je vais te confier ma fortune.

GILLES.

Ah Monsieur, point du tout.

CASSANDRE.

Si fait, je vais t'envoyer chez Monsieur l'Empeigne.

GILLES.

Chez Monsieur l'Empeigne?

CASSANDRE.

Oui, mon ami.

GILLES *s'en allant.*

Oh voilà que'ft fait.

AH QUE VOILA

CASSANDRE.

Mais où vas-tu donc , butor ?

GILLES.

Pardi je m'en vas chez M. l'Empeigne!

CASSANDRE.

Mais est-ce qu'on s'en va comme ça , sans
sçavoir pourquoi ?

GILLES.

Ah! oui, Monsieur, vous avez raison!

CASSANDRE *lui donnant une bourse.*

Va donc chez lui pour lui porter ces
trente-quatre pistolles.

GILLES *s'en allant.*

Oui, Monsieur.

CASSANDRE.

Attends donc... tu lui diras aussi que je
l'attends ce soir à souper, pour commencer
notre mariage.

GILLES *s'en allant.*

Oui, Monsieur.

CASSANDRE.

Gilles, dis lui encore qu'il n'oublie pas
d'amener Mamselle z'Isabelle.

GILLES.

Parlez donc, Monsieur, est-cẽ que vous voulez les épouser tous deux.

CASSANDRE.

Eh non, mon ami, je n'épouse ce soir que la charmante z'Isabelle ; mais il est plus convenable avant que de se marier, de boire un coup avec le pere de sa prétendue ; ah ça , va donc vite , & reviens , je vais t'attendre chez moi , je m'épargne cette peine , pour me ménager d'autant, en attendant ma prochaine nôce.

SCENE IX.

GILLES, ARLEQUIN.

GILLES.

AH parguienne , je suis un sot animal , je n'ai pas tant seulement songé z'à demander au cancre de quoi boire z'un coup en chemin , retournons... mais n'est-ce pas là z'Arlequin ?

ARLEQUIN.

Non, mon ami, je ne suis plus Arlequin, je suis maintenant le Vicomte de la Friperie... mais que disois-tu là tout seul?

GILLES.

Je disois que je m'en vas chez M. l'Empaigne, pour lui porter un sac de millions de pistolles où il y en a trente-quatre, je suis chargé de lui remettre, moyennant quoi il se décharge dans les mains de mon maître de sa charge & de sa fille; mais comme j'ai oublié de lui demander de quoi boire, je vais lui ordonner de m'en donner.

ARLEQUIN.

Il n'est pas nécessaire, mon ami, si tu veux je vais te mener chez Monsieur Moustier, où nous ferons un bon repas & où nous mangerons comme des dogues. Depuis que j'ai fait fortune, je suis toujours au service des honnêtes gens.

GILLES.

Quoi, Monsieur, vous avez fait fortune?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami, & c'est avec ce chapeau là ; le vois-tu bien ? regarde.

GILLES.

Eh pardi , oui , je vois bien le jour 'au travers.

ARLEQUIN.

Il ne s'agit pas de ça , apprends que c'est le chapeau des chapeaux.

GILLES.

Oh pour ça je le crois bien , car il est fait de pieces & de morceaux.

ARLEQUIN.

Gilles ; si je n'avois de l'amitié pour toi , je t'apprendrois à dire comme ça du mal de ce merveilleux chapeau , mais je te le pardonne à cause de ton ignorance. Apprends donc , mon ami , que ce chapeau-là est le chapeau du grand Fortunatus.

GILLES.

Eh morguienne , quand ce seroit celui du grand Thomas , comment pourroit-il faire ma fortune ?

ARLEQUIN.

Ah Dame, voilà le *tu autem*, c'est qu'il fert à me rendre invisible.

GILLES.

Qu'appellez-vous invisible?

ARLEQUIN.

J'appelle invisible, qu'on ne me voit pas. Par exemple, quand j'ai bien faim, je m'en vas chez un Traiteur, je fais mettre à la broche dindons, poulardes, perdrix, fricassée de poulets, vins de Bourgogne, de Champagne & de liqueurs, je mange tout, puis je mets mon chapeau, & je sorts sans qu'on me voye & sans rien payer.

GILLES.

Et vous sortez sans qu'on vous voye & sans rien payer?

ARLEQUIN.

Oui, quand j'ai besoin d'argent, je m'en vas chez un Changeur, & je demande cent mille Louis d'or pour de l'argent blanc; quand ils sont bien comptés, je les mets dans une bourse, puis je mets mon chapeau &

je les emporte sans qu'on me voye & sans rien donner.

GILLES.

Ah dame, voilà qui est beau ça; mais, Monsieur, ce chapeau là me rendroit-il aussi invisible, moi?

ARLEQUIN.

Tout ainsi comme de même que moi.

GILLES.

Oh parguienne Monsieur le Vicomte, présentement que vous avez fait votre fortune, vous voudriez bien me le vendre, ce chapeau-là?

ARLEQUIN.

Je ne peux pas, mon ami; mais si tu veux me donner tes trente-quatre pistolles en gage, je te le prêterai pour aujourd'hui, & tu auras le tems de faire ta fortune; mais au moins, Gilles, vous me le rapporterez.

GILLES.

Oui, Monsieur, je vous le promets, &

298 *AH QUE VOILA*

vous me rendrez aussi mes trente-quatre pistoles.

ARLEQUIN.

Oui, mon ami, tenez mettez-le.

*(On entend crier qui veut mes billets ;
ce sont les derniers ; qui veut le gros lot ,
Messieurs , il est de dix mille francs .)*

Et si vous le voulez , vous pouvez l'essayer avec cet homme qui crie dans la rue , & qui vient de ce côté-ci , je m'en vas me cacher pour qu'il ne me voye pas.

S C E N E X.

GILLES, ARLEQUIN,
LEANDRE *déguisé.*

LEANDRE.

Qui veut mes billets, ce sont les derniers, qui veut le gros lot, Messieurs, il est de dix mille livres.

*(Gilles ayant son chapeau sur la tête ,
prend les billets .)*

LEANDRE.

Mais que sont devenus mes billets , est-ce que le vent les a emportés ?

GILLES.

Non , c'est moi qui les ai pris , mais c'est que je suis invisible.

LEANDRE.

Ah sauve qui peut , sans doute , c'est le diable qui les emporte.

ARLEQUIN.

Eh bien cela ne s'est-il pas bien passé ;
Ah ça présentement remontez-vous , ôtez
votre chapeau ; (*en s'en allant*) mais où
êtes-vous donc , Gilles... Gilles... Gilles...
Monsieur Gilles.



SCENE XI.

CASSANDRE, GILLES *le chapeau sur la tête.*

CASSANDRE.

L'On m'a assuré qu'on avoit vû mon Valet Gilles s'amuser dans ces environs.

GILLES.

Eh oui, mais c'est que je n'avois pas le chapeau sur la tête; mais pour z'à présent j'en défierois bien avec toutes les lunettes du monde.

CASSANDRE.

J'ai peur que ce maraud là ne s'amuse dans quelque coin, & qu'on ne lui vole mon argent.

GILLES *riant.*

Il ne me voit pas, hi... hi... hi... il ne me voit pas.

CASSANDRE.

Mais je crois que je l'apperçois.

QUI EST BEAU. 302

GILLES *riant.*

Oui da... oui da... hi... hi... hi... c'est qu'il croit que je n'ai pas mon chapeau.

CASSANDRE.

Gilles... Gilles, mais que fais-tu là, coquin ?

GILLES.

Je suis invisible.

CASSANDRE.

Qu'est-ce à dire invisible ?

GILLES.

C'est-z'à-dire que vous ne me voyez point ; & si vous sçaviez ce que c'est que mon chapeau, vous sçauriez bien que vous ne me voyez pas.

CASSANDRE *lui donnant des soufflets.*

Comment, coquin, que je ne te vois pas, tiens, tiens, tiens.

GILLES.

Ma foi s'il ne me voit pas, il m'attrape bien ; (*il ôte le chapeau.*) c'est qu'apparemment je l'ai mal mis, il faut le mettre d'un autre sens.

202 **AH QUE VOILA**

CASSANDRE *lui donne encore des soufflets.*

Eh bien, maroufle, ne te vois-je pas à présent?

GILLES.

Oh le gos forcier ! parce que je n'ai pas mon chapeau sur la tête ; (*il met le chapeau*) mais me voyez-vous à présent.

CASSANDRE *lui donnant des coups de pieds au cul.*

Si je te vois, tiens, tiens, si je te vois.

GILLES.

(*Il ôte le chapeau de Cassandre ; & lui met celui d'Arlequin à la place, & tourne au tour de Cassandre.*)

Monsieur, permettez... Monsieur, Monsieur, Monsieur, où êtes-vous donc, Monsieur ?

CASSANDRE *lui donnant des coups de pieds au cul.*

Eh tiens, tiens, me voilà, maraud, me voilà.

GILLES.

Par la morguienne il a raison, nous nous

voyons tous deux , ma foi , Monsieur , je vois bien qu'il y a des gens dans le monde qui ont plus d'esprit que nous deux. J'ai trouvé Monsieur le Vicomte de la Friperie qui m'a dit que ce chapeau avoit fait sa fortune , parce qu'il le rendoit invisible ; il me l'a prêté , & dès que je l'ai eu sur la tête , personne ne m'a plus vû.

CASSANDRE.

Va , tu n'es qu'un sot , & Monsieur le Vicomte a voulu t'attraper ; mais où as-tu mis mon argent ?

GILLES.

Votre argent ?

CASSANDRE.

Eh oui mon argent , où est-il ?

GILLES.

Ma foi il est avec la bourse.

CASSANDRE.

Et la bourse où est-elle ?

GILLES.

La bourse ?

304 *AH QUE VOILA*

CASSANDRE.

Eh oui la boufe.

GILLES.

Ma foi elle est avec l'argent.

CASSANDRE.

Je commence à me lasser de tes sots discours ; Mais où sont-ils tous deux ?

GILLES.

Tous deux ?

CASSANDRE.

Eh oui tous deux.

GILLES.

Ma foi ils sont ensemble.

CASSANDRE.

Ah misérable , je ne vois que trop que l'on t'a pris mes trente-quatre pistolles ; mais je vais te taer plus de trente-quatre fois , pour t'apprendre une autre fois à te laisser voler.

Il bat Gilles.

GILLES.

Au voleur , au voleur , au voleur.

SCENE

SCENE DERNIERE.

LEANDRE , ISABELLE ,
ARLEQUIN , CASSANDRE ,
GILLES .

LEANDRE .

QU'est-ce donc qu'à dire que tout ce train-là , qu'on fait allencontre d'honnêtes gens qui songent à s'épouser en vraies nôces ?

CASSANDRE .

Ah , Monsieur Leandre , je suis au de-
sespoir , ce coquin là à qui j'avois confié un
fac de trente-quatre pistolles pour aller
acheter la charge de Maître Savetier , il se
l'est laissé prendre .

LEANDRE .

Eh bien , Monsieur , puisque cet emploi
vous tient tant à cœur , cédez-moi les droits
que vous avez de me faire cocu en épou-

tant Mamselle, & je vais vous remettre *Le* patentes de cette Charge.

CASSANDRE.

Oh, je vous jure foi d'homme d'honneur que voilà qui est fait.

Leandre & Cassandre se donnant la main.

LEANDRE.

Vous sçavez donc, Monsieur, que c'est mon valet z'Arlequin qui a déniaisé le votre, pour que je pusse le premier porter à M. de l'Empeigne, les trente-quatre pistoles qu'il exigeoit pour se démettre de sa Charge, & donner sa fille en mariage; dès que je lui ai eu porté cet argent, il m'a donné sa démission, & m'a fait épouser sur le champ Mamselle; mais comme z'il ne convient pas à un Gentishomme comme moi de profiter des fourberies que l'on fait à son prochain, je partage le différent par la moitié, je garde ma charmante z'Isabelle & vous remets la Charge. Jouissez, jouissez, Monsieur, de ses prérogatives, je sou-

haite que vous ayez autant de plaisir avec votre savate, que j'en aurai toujours avec ma charmante z'Isabelle.

CASSANDRE.

Non, Monsieur, il ne sera pas dit qu'on en sçache pas aussi long que vous dans la règle des procédures; & comme je ne veux pas demeurer en reste avec vous, & que le mien égalise le vôtre, je vous prête les trente-quatre pistoles en question, quand vous le pourrez vous me le rendre. Soyez Savetier, Monsieur, il ne convient pas que l'époux de Mamselle batte la calibre sur le pavé comme un simple Officier; ainsi jouissez des prérogatives de cette Charge, & que cette civilité que je fais à l'honneur de Mamselle, me procure votre amitié à tous deux.

LEANDRE.

Monsieur, nous sommes tout confus dans la confusion de notre reconnoissance. Mes amis, Ah que voila qui est beau!

308 *AH QUE VOILA, &c.*

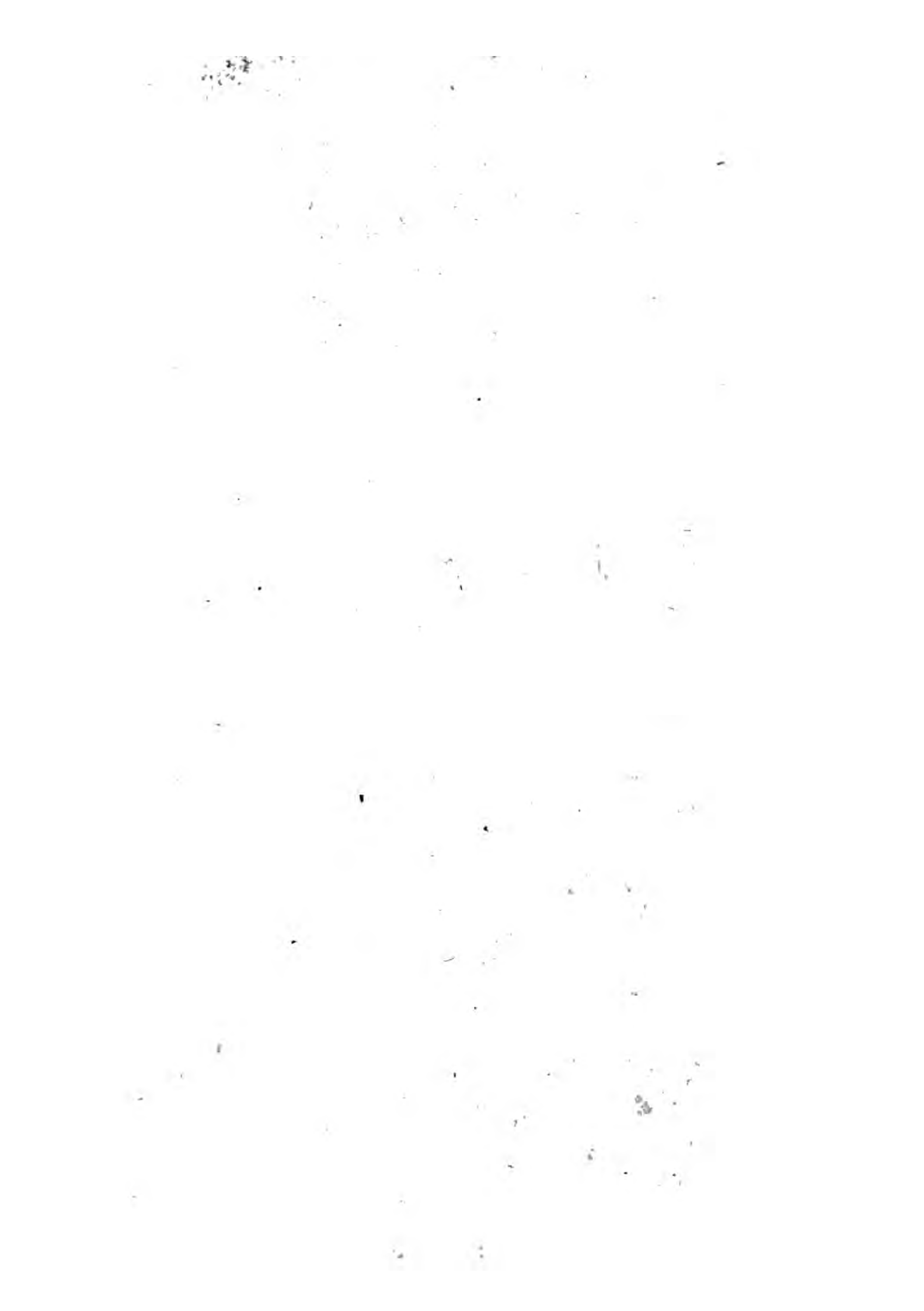
LEANDRE, ISABELLE, GILLES,
ARLEQUIN *ensemble.*

Ah! que voila qui est beau, Que voila
qui est beau!

Fin du premier Volume.

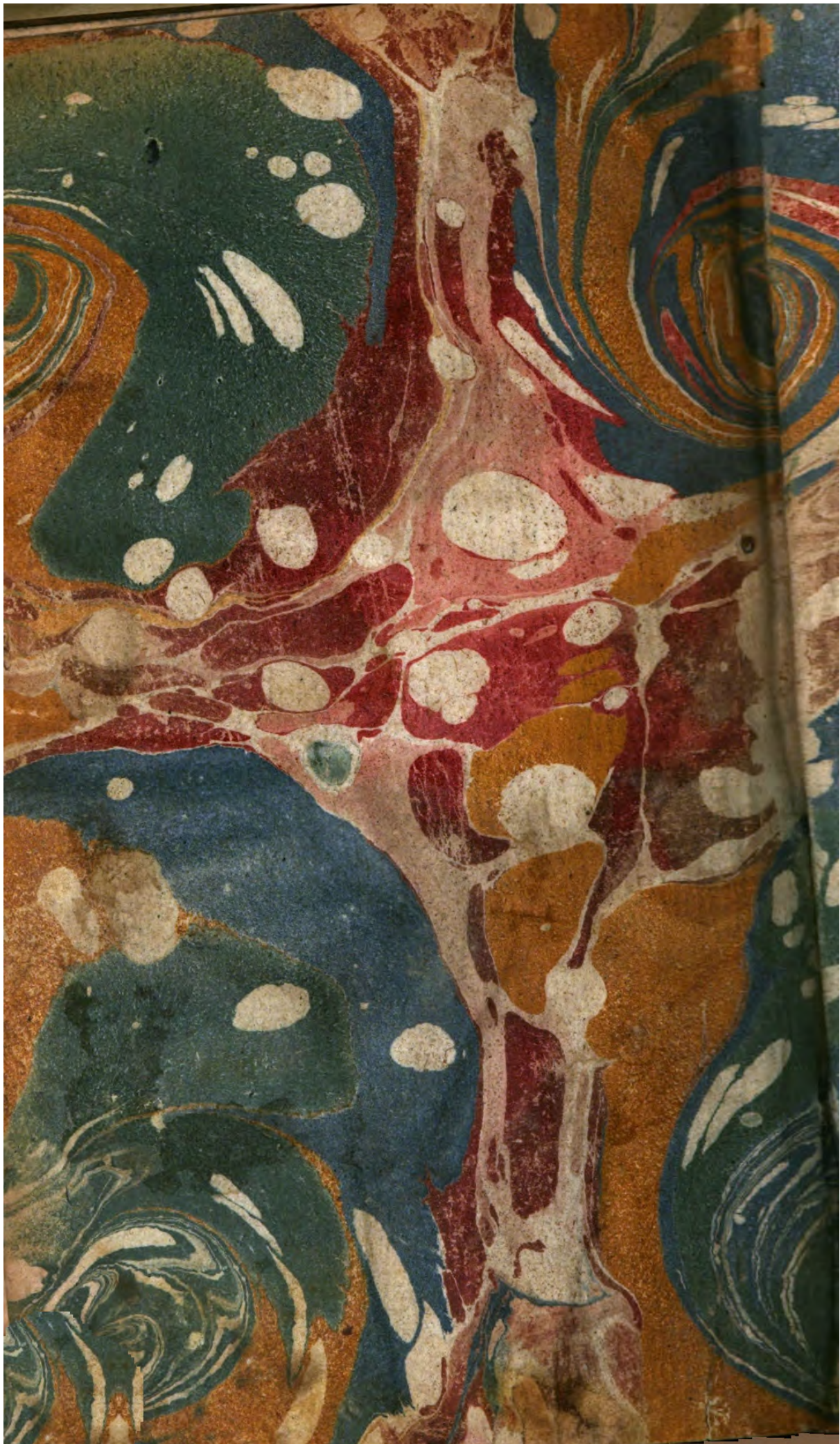


542951











Vet. Fr. II A. 1068

